BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TRENTE-DEUXIÈME

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1931

PROBLÈMES DE SUBSTRAT

ESSAI DE MÉTHODOLOGIE DANS LE DOMAINE PRÉHISTORIQUE DE LA TOPONYMIE ET DU VOCABULAIRE

C'est surtout un problème de méthode que je me suis proposé dans cette recherche sur l'origine et l'appartenance linguistique d'un mot « alpin » tel que *ganda*, c'est-à-dire d'un mot ayant survécu dans une partie du domaine des Alpes et qui est dépourvu jusqu'ici d'une étymologie indo-européenne plausible.

Or, une recherche qui vise à déterrer et à isoler un type du substrat pré-indo-européen en partant de formes affleurant à la surface actuelle, ne peut garder une certaine solidité que dans la mesure où les témoignages historiques l'accompagnent et l'appuyent : car tout ce qui touche à la préhistoire est forcément hypothétique. C'est là ce qui justifie dans ce genre d'études la nécessité de coordonner avec prudence tous les moyens de renseignement, d'intensifier, mais en même temps de discipliner rigoureusement les efforts.

Ceci posé, le problème de méthode consiste en général à savoir sous quelles conditions la comparaison des éléments de vocabulaire prend la valeur d'un indice prouvant l'hypothèse d'une communauté d'origine. Dans le cas particulier de *ganda* « gravier », mot qui déjà dans le cadre des idiomes alpins se révèle comme une formation linguistiquement isolée, les questions qui se présentent à l'esprit afin d'aboutir à une classification d'ordre plus vaste sont les suivantes: Est-ce que le domaine du type *GANDA, dont les survivances dans le vocabulaire et dans la toponymie paraissent attein-

dre un maximum de densité autour du massif de la Bernina, s'étend à d'autres zones aussi hors de la région alpine? Peut-on proposer à la discussion des mots anciennement attestés servant de points d'appui à la chronologie du type? De quels moyens dispose la méthode comparative moderne pour interpréter tous ces mots, témoignages anciens et survivances, afin de réduire au minimum la possibilité d'homonymies fortuites, facteur toujours troublant dans ce genre d'études? Ensuite, si l'analyse des sons et des formes nous confirme dans la conviction, acquise d'après l'examen des sources et des aires, qu'il s'agit d'un élément inconnu au système des différentes langues indo-européennes, à quelle unité linguistique du substrat pré-indoeuropéen de la Méditerranée est-il permis de rattacher le type?

Voilà un ensemble de questions paléontologiques sur lesquelles je voudrais ouvrir la discussion dans les pages suivantes; questions concernant en général les deux aspects de la vie du langage, au cours du temps et à travers l'espace, aspects intimement liés aux questions concernant plus particulièrement les éléments constitutifs du mot: les idées, les sons et les formes.

I. — Les idées.

Les études comparatives des dernières années sur les vestiges des substrats linguistiques nous ont démontré non seulement que ce sont partout les mêmes conditions physiques, démographiques et sociales qui favorisent la survivance fragmentaire de substrats, mais aussi que ce sont toujours les mêmes catégories sémantiques (mots relatifs à des particularités du terrain, noms de plantes et d'animaux sauvages, etc.) qui sont les plus profondément enracinées dans le vocabulaire et qui opposent aux innovations la résistance la plus tenace[1].

1. A. Meillet, par exemple, a supposé « que le grec et le latin ont indépendamment emprunté — d'une manière directe ou indirecte — à une troisième langue inconnue » *notamment des noms de métaux et de plantes* et en général beaucoup de termes propres aux civilisations

Cette constatation peut être étendue naturellement aussi au domaine de la toponymie: ici, tout comme dans le domaine du lexique, la possibilité d'une même sélection des catégories sémantiques restées au cours des âges les plus particulièrement isolées à l'usage des ruraux. Car la toponymie est, tout d'abord, une convention entre les indigènes. En face des envahisseurs, les indigènes gardent une certaine supériorité dans la connaissance des lieux et dans l'art de maîtriser et d'utiliser les forces naturelles du pays. Il en résulte que les noms de cours d'eaux, les toponymes relatifs au relief, les noms des localités, en ce qui concerne la faune et la flore, restées à l'état presque sauvage et, enfin, les noms des habitations humaines les plus isolées peuvent bien être considérés comme les « **témoins du substrat** » les moins fautifs.

1. Le type *GANDA (Alpes) « terrain rocailleux à la suite d'un éboulement de la montagne » et GANDADIA (Pyrénées) attesté par Pline avec un sens analogue.

A une de ces catégories de caractère éminemment conservateur appartient aussi le type *GANDA signifiant « terrain rocailleux à la suite d'un éboulement de la montagne ». Le type a attiré depuis longtemps l'attention des linguistes [1] qui l'ont classé dans le groupe assez nombreux de mots prélatins des Alpes; et cela surtout à cause de l'isolement des survivances et sur la foi de fossiles dans les zones germanisées. En effet, l'aire de ce type comprend la région des Alpes

égeennes « dont le centre le plus brillant était en Crète ». *Memoires Soc. ling. Paris*, XV, p. 161; cf. aussi A. Cuny, *Les mots du fonds préhellénique en grec, en latin et en sémitique occidental* (*Revue des etudes anciennes*, XII, p. 154).

1. Chr. Schneller, *Die roman. Volksmund.*, 236; Salvioni, *Boll. stor. Svizz. ital.*, XXI, 89, 92, n. 1; *Rend. Ist. Lomb.*, XXXIX, 613; P. E. Guarnerio, *Rend. Ist. Lomb.*, XLI, 396; J. Jud, *Bull. dial. rom.*, III, 9 (avec une riche bibliographie); A. Prati, *Arch. glott. ital.*, XVIII, 220; C. Battisti, *Studi di storia linguist. e nazion. Trentino*, p. 38; P. Scheuermeier, *Einige Bezeichn. für den Begriff « Höhle »* (*Beih. ZRPhil.*, 69), 149.

Rhétiques et Lépontiques, en s'étendant aussi aux vallées allemandes du Tyrol et de la Suisse, où *GANDA jouit d'une grande vitalité non seulement dans la toponymie, mais aussi dans le vocabulaire.

La valeur sémantique du type là où il existe encore dans la tradition orale comme appellatif, est presque partout la même avec peu de variantes: Valtellina *ganda* « massi staccati da roccia » (Monti), Val Bregaglia *ganda* « china sassosa » (Guarnerio), Canton Ticino *gana* « rovinio di pietre sfasciate », Val Mesolcina *gaña* « morena », Val Canobbina *gana* « scoscendimento di terra. o sassi » (Salvioni), Val di Non *gjana* « superfice sassosa » (Battisti), Engadine *gianda, gonda* « mit Gerölle überschüttete Gegend, Masse von Felstrümmern an Bergabhängen und in Thalflächen » (Pallioppi), Suisse allem. *gant,* etc. « Felsenschutt. Geröllhalde; dem Steinschlag, Bergstürzen ausgesetzte, von Steinen oder Felstrümmern bedeckte Gegend; Grien oder Geschiebe eines Flusses, Kiesgrund, Kies... » (Schweiz. Idiot. II, 336), Valle dell' Isarco *gand, gann'* « Abhang mit Steingerölle; Haufen abgerollter Steine » (Tirol. Idiot., 176), etc.[1].

D'autre part, les conditions du terrain des lieux nommés *Ganda* confirment les données sémantiques du vocabulaire

1. P. Monti, *Vocab. dial. città e diocesi di Como,* p. 92 : « terreno sassoso. sparso di rottami di roccie », Bellinzona « ammasso, rovinio di pietre sfasciate o rotolate dal monte », *Append.,* p. 43 ; Valtellina *gandi* « massi di roccia sfasciata » ; Bormio *la gánda* « scoscendimenti sassosi delle montagne », una *gánda de krap* « un'erta di sassi », Longa, *Studi romanzi,* IX, 78 ; P. E. Guarnerio, *Appunti lessicali bregagliotti (Rend. Ist. Lomb.,* XLI, 396); Salvioni, *Il dialetto di Poschiavo,* 613 ; *Bollett. stor. Svizz. ital.,* XXI, 92, n. 1 ; XXIV, 62 ; XIX, 136 ; *Studi filologia rom.,* VIII, 9 ; C. Battisti, *Die Nonsberger Mundart (Sitzb. Akad. Wien,* 160), p. 21, 76 n. ; B. Carigiet, *Raetorom. (surselvisch) Wörterb.,* 130 : *la gonda* « der Felsenschutt » (cf. aussi Pult, *Le parler de Sent,* 1897, p. 128).

Dérivés : Val Maggia, *ganüs* « pieno di *gane* » (*Arch. glott.,* IX, 218), Engadine *giandus* « voll Gerölle oder Felsenschutt » (Pallioppi); Brissago (Varese) *ganela* « ammasso di pietre formatosi in seguito a scoscendimento della montagna » (Salvioni, *Boll. st. Svizz. ital.,* XIX, 156) : milan. Brianza *gandola* « sasso, ciottolo » (Banfi) ; tirol. *gàndach.* collect., « Masse übereinandergestürzter Steine », *gandig* « steinig, rauh » (Schöpf, *Tirol. Idiot.,* 176).

de telle sorte que toponymes et appellatifs s'éclairent les uns les autres. On a, en effet, presque toujours constaté, dans les différentes localités ainsi nommées, des éboulements de la montagne qui ont donné naissance à des étendues de graviers plus ou moins vastes : *Cimaganda* « sul versante italiano del valico Spluga caratterizzato dallo sgretolamento ciclopico della montagna » (Bertarelli), Val *Gana* (Varese) « dove una forte *gana* è ancora visibile », *Gannariente* (Val Bavona) « il posto di una frana di data antichissima », *Gagnola* (Mesocco) « così chiamata da una vicina *gagna* o morena » (Salvioni); *Ganda*, a. 1411, *Ganna*, las *Gondas*, las *Gandas*, *Lavineр della Gonda*, etc. (Grisons) « mit Geröll oder Felstrümmern überschüttete Gegend » (Kübler), *Hoh-Gant* « Berg an der Grenze von Emmental und Entlibuch, seiner zerbröckelten Gestalt wegen so genannt », *Gandria* (Lugano) « pittorescamente ammassata su un pendio sassoso », *Gandstock* (Glarus) « in grosse Felsenblöcke zerfallend, welche ausgedehnte *Gänder*, Schuttfelder, an mehreren Seiten des Gebirgsstockes bilden » (Schweiz. Idiot., II, 337 ; Geogr. Lex. Schweiz, III, s. v. ; Egli, *Nom. geogr.*, 341); in *Gandusen* (Stelvio) « dove convergono due grandi frane che poi si incanalano in un unico letto » (Battisti), etc[1].

Ces exemples ont été choisis parmi les plus instructifs ; il serait aisé d'en allonger la liste. Même sans l'appui des appellatifs, cette permanence sémantique dans les toponymes ici énumérés suffirait à elle seule à justifier l'hypothèse que

1. L. V. Bertarelli, *Piemonte. Lombardia, Canton Ticino*, II (1923), p. 283 ; C. Salvioni, *Boll. st. Svizz. ital.*, XXI, 91 ; XXII, 92 ; XXIV, 62 ; Jaccard, *Essai de toponymie*, p. 182, 193 ; A. Kübler, *Die roman. u. deutschen Oertlichkeitsnamen des Kantons Graubünden*, 1926, p. 120-121 ; C. Battisti, *I nomi locali del Comune di Stelvio*, 1930, p. 39 (et à la page 63 : *Gandaccen* « anfiteatro morenico »).

Cf. aussi C. Battisti, *ZONF.*, I, 228 ; *Arch. Alto Adige*, XXII, p. 21 et 39 ; *Silloge Ascoli*, p. 420 ; E. De Toni, *Repertorio geografico dell'Alto Adige*, 1920, p. 74 ; A. Prati, *Ricerche topon. trentina* (*Arch. glott. ital.*, XVIII, p. 220); E. Gamillscheg, *Die roman. Ortsnam. des Untervinschgaus* (« *Festschrift 19. Neuphilol. Berlin* », 1924, p. 23); D. Olivieri, *Topon. veneta*, p. 266 ; M. Gualzata, *Di alcuni nomi locali del Bellinz. e Locarn.* (*Bibl. Arch. Rom.* VIII/2), p. 53.

sous les différentes formes *Ganda*, *Ganna*, *Gana*, *Gagna*, *Gandra*, *Gonda*, *Gant*, etc., soit cachée une base commune. Mais le malheur est que tous ces fossiles du langage, appartenant soit au vocabulaire soit à la toponymie, sont les moins attestés dans les sources anciennes.

Cependant, l'ensemble de significations dont chacune s'encadre autour du même noyau sémantique (« gravier à la suite d'un éboulement de la montagne »), suggère l'idée qu'il y aurait un rapport entre le type *GANDA des Alpes et un mot attesté par Pline comme étant en usage dans les montagnes de l'Ibérie avec un sens analogue. Dans la description des mines ibériques et des éboulements nécessaires à la découverte de l'or, Pline nous parle, en effet, d'une sorte de terre très dure, mêlée d'argile, nommée par les indigènes GANDADIA (GANGADIA). Voici le texte qui nous intéresse : « Tertia ratio opera vicerit Gigantum. cuniculis [in aurifodinis Hispaniae] per magna spatia actis cavantur montes lucernarum ad lumina... in silice facilior existimatur opera. est namque terra ex quodam argillae genere glarea mixta GANGADIAM (GANDADIAM cod. Par., GANDEDIAM cod. Flor., CANDIDAM cod. Par., 6801) vocant, prope inexpugnabilis. cuneis cum ferreis adgrediuntur et isdem malleis nihilque diurius putant, nisi quod inter omnia auri fames durissima est... peracto opere cervices fornicum ab ultimo caedunt. dat signum ruina, eamque solus intellegit in cacumine eius montis vigil. mons fractus cadit ab sese longo fragore. spectant victores ruinam naturae » (*Hist. nat.*, XXXIII, 70-74).

Nous sommes donc ici dans l'ordre d'idées de la famille de *GANDA : surtout l'allusion à la « ruina montis » rappelle la signification prédominante de *ganda* « rovinio di pietre prodotto da scoscendimento della montagna » (Salvioni) ; ceci justifie l'hypothèse ici avancée que le groupe des appellatifs alpins ne serait pas séparable du mot attesté par Pline. De plus, la comparaison avec *GANDA nous permet de choisir comme point de départ parmi les variantes de Pline la forme GANDADIA du *Codex Parisinus*, appuyée aussi par GANDEDIA du *Codex Riccardianus*.

Ce n'est pas le seul mot exotique qui a dû frapper le flair

linguistique de Pline. A côté de GANDADIA Pline mentionne une douzaine de mots se rapportant tous à la terminologie technique des mines : AGOGAE, APITASCUS, ARRUGIA, BALUCA, BALUX, CORRUGUS, CUNICULUS, PALAGA, PALACURNA, SEGUTILUM, STRIGILES, TALUTIUM [1], TASCONIUM, URIUM, mots qui, en même temps que les récits des auteurs grecs et latins, témoignent de l'intense activité minière de l'Ibérie. Or, s'il y a un trait commun à tous ces termes, de caractère négatif, il est vrai, c'est qu'ils sont tous d'origine obscure. Rien de surprenant à cela ; car les auteurs anciens attestent unanimement que les gisements aurifères de l'Ibérie avaient été en grande partie exploités par les indigènes dès avant la conquête romaine. César décrit, par exemple, les « Aquitani longe peritissimi » dans l'art de pratiquer les galeries des mines (CUNICULI), « propterea quod multis locis apud eos aerariae secturaeque sunt » (*De b. G.*, III, 21). C'était un trait que les Aquitains avaient surtout en commun avec les Cantabres (Pline, XXXIV, 158, 164). Cette supériorité technique des peuplades cantabro-pyrénéennes à l'égard des Romains justifie les richesses d'une terminologie minière indigène, dont Pline nous a transmis les curieux échantillons mentionnés plus haut.

Mais lorsqu'il s'agit de démontrer à l'aide d'arguments purement linguistiques l'appartenance de tous ces mots au vocabulaire indigène, en essayant de les rattacher à l'une des couches préhistoriques de la péninsule, on ne peut s'empêcher de reconnaître le caractère incertain et problématique de tout rapprochement. C'est donc en tenant compte de ces réserves que l'on voudra bien accueillir la tentative de découvrir dans le vocabulaire basque — en tant que le moderne euskara peut être considéré comme le dépositaire de la tradition linguistique indigène des montagnards pyrénéens — des points d'appui pour l'une ou l'autre des for-

1. A propos de TALUTIUM et du groupe toponymique de TALA- (par ex., dans TALA-BRICA, Pline, IV, 113, TALABARA CIL., II, 453, Ταλαμίνη Ptol., II, 6, 27) à l'intérieur de la péninsule ibérique et, en général, dans le domaine de la Méditerranée je renvoie à mon article « *Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi nella Sardegna* » (*Revue de linguistique romane*, IV, 222-250). Cf. aussi pag. 150 et suiv.

mations signalées expressément comme « hispaniques » par Pline. Au risque de m'égarer, je voudrais, par exemple, comparer le mot URIUM (Pline, XXXIII, 75 : « si fluens amnis lutum inportet, id genus terrae URIUM vocant », que Walde nous donne comme un ibérisme probable du vocabulaire latin) d'un côté, avec URIUM flumen Baetic. (Pline, III, 7) et URA, j. Mataviejas, l'affluent de l'Arlanza qui coule près de Santo-Domingo de Silos (Burgos), et de l'autre côté avec *Uri*, *Urhandia*, *Urlo*, *Urma*, noms de plusieurs ruisseaux dans les Basses-Pyrénées, et, enfin, aussi avec URA fons (CIL., XII, 3076) dans le Gard[1]. A toutes ces formations le basque pourrait fournir un précieux appui avec sa nombreuse famille de types se rattachant à *ur* « eau », soit en appellatifs (*urandi* « rivière », *uraitz* « fleuve », *uraldi* « inondation », *urbegi* « source », *urgorri* « eau minérale », etc., Azkue, II, 364-366) soit en hydronymes (*Urola*, *Urgorrieta*, *Urgatxa*, *Urqueta*, ruisseaux ; Luchaire, 182).

Un autre appellatif dans le vocabulaire basque trouve peut-être aussi un appui : TASCONIUM, attesté par Pline comme appartenant à la même terminologie technique des « metallarii » de l'Espagne. Le mot désignait une sorte de terre avec laquelle on fabriquait des creusets pour la cupellation de l'or. D'autre part, dans la « Vita Sancti Theodardi », est mentionné le nom de fleuve TASCONEM, j. *Tescon* (et *Tesconnet*, un des affluents) entre Montauban et Toulouse. Voici le texte[2] : « [Mons] Aureolus, ad cuius montis radices fluvius quidam decurrit, quem indigenae regionis ipsius TASCONEM vocant : hic suo decursu confinia Tolosani Caturcensisque ruris, liquido dirimit patenter influxu ; qui a praedicto monte recedens, post modicum terrae spatium

1. A. Walde, *Latein. etymol. Wörterb.*, p. 860 ; E. Hübner, *Monumenta linguae Ibericae, Prolegom.* LXXXIII et p. 221 ; Holder, *Altcelt. Spr.*, III, 34, 43 ; Bourciez, *Bulletin hispanique*, III, 159 ; P. Raymond, *Dictionn. topogr. Basses-Pyrenées*, 151 ; H. Mayer, *Einfl. der vorchristl. Kulte Topon. Frankreichs* (*Sitzb. Akad. Wien*, 175), p. 18. Cf. aussi *Uruña* j. Pamplona, *Urueña* (Valladolid), *Urueñas* (Segovia), *Urmuela* (Logroño), Meyer-Lübke, *Hom. Menéndez Pidal*, I, 76 ; *Ur* et dérivés, cf. *Bull. dial. catal.*, 1923, p. 7 ; *Uria* (Sⁿ Antolin de Ibias). Cf. aussi Schulten, *Numantia*, I, 75.

2. *Acta Sanctorum* Maii, I, p. 455.

Tarno immergitur flumini ». En ce qui concerne la structure, le type TASCONEM (TASCONIUM) est comparable à des formations telles que VASCONES « gens Hispaniae Tarraconensis » (Pline, III, 22), nom de peuple qui a survécu, on le sait, dans le *Gascons* d'aujourd'hui [1]. En ce qui concerne, par contre, l'idée, la concordance entre TASCONIUM « terra alba similis argillae, ex qua catini fiunt » (*Hist. nat.*, XXXIII, 69) et le basque *tosca* « argile blanche qui entre dans la fabrication de la porcelaine » (Azkue, II, 285), « terre blanche » (Duvoisin) est bien frappante. Mais quel est le rapport entre les deux types ? A l'appui de la forme basque, sans invoquer des doublets typiquement basques tels que *kasko-kosko* « gravier » (Azkue, I, 502)[2], suffit-il de penser à l'influence analogique de *troska* (Azkue, II, 293), mot qui a à peu près la même signification que *toska* ? En tout état de cause, la comparaison avec TASC-[-ONIUM] est d'autant plus justifiée que le vocabulaire espagnol ne semble posséder rien de semblable. Par contre, le dialecte de la Montaña (Santander) a conservé le mot *tascón* « la hierba recogida » (García-Lomas) qui du point de vue sémantique correspond parfaitement au basque *toska* « terre gazonnée » de Tardets en Soule. De plus, le même type, mais sous la forme *tasko* « motte de terre couverte d'herbe », est répandu dans les montagnes du Béarn sur une zone qui va du Pic d'Anie jusqu'au Cirque de Gavarnie et s'étend aussi aux vallées

1. Οὐάσκωνες (Strabo, III 155, 161), Οὐάσκονες (Ptol., II, 6, 10, 67), cf. E. Hübner, *Monumenta ling. Iber.*, pag. 243 ; H. Schuchardt, *Iber. Deklin. (Sitzb. Akad. Wien*, 157), pag. 11 ; cf. aussi HALSCONIS (HALSCOTARRIS), TALSCONIS, noms de pers. de l'Aquitaine (p. 68) et Ταρούσκων (Ptol., II, 10, 8), j. *Tarascon* (Bouches-du-Rhône), TARUSCONIENSES (Pline, III, 37), *Tarascon* (Ariège) ; *Tarascon* (Galice, Orense), cf. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habit.*, II, 103 ; H. Gröhler, *Über Urspr. u. Bed. franz. Ortsn.*, p. 52 ; P. Aebischer, *Études de toponymie catalane*, 1928, p. 164 [286]. — TASCODUNI Narb. (Plin., III, 37) = TASCONI ? Hübner, 246.

2. H. Schuchardt, *Baskisch u. Romanisch (Beih. Zeitschr. rom. Phil.* VI, 1906), p. 11 ; C. C. Uhlenbeck, *Beiträge zu einer vergl. Lautlehre der bask. dialecte*, p. 11 ; H. Gavel, *Éléments de phonétique basque* (BIEB. XII, 1921), p. 20. Cf. aussi *arri-kaskar, arri-koskor* « gravier, pierrailles » (Azkue, I, 78).

supérieures du versant espagnol (*táska* à Ansó et à Bielsa)[1]. Au groupe du Béarn se rattachera, enfin, à travers l'hydronyme TASCONEM de la Gascogne toulousaine signalé plus haut, l'ancien provençal *tasca, tasque* « tranche de terre gazonnée » (« Erdklumpen » ? Levy-Appel, VIII, 71).

Si l'on veut, maintenant, réunir tous ces débris isolés, la vague allusion de Pline à l'Espagne va prendre une valeur géographique plus précise, le domaine de TASC-[-ONIUM] se trouvant ainsi étendu à une unité physique qui a pour points extrêmes Santander et Toulouse et pour centre le système orographique des Pyrénées. C'est dans le cadre de cette unité que l'on a essayé, et parfois non sans succès, de jalonner un substrat linguistique dont le basque dans son extension actuelle représente un ilôt.

2. Le type *gándara*, etc. « gravier, terre inculte » (chaine pyrénéo-cantabrique) et les données de la géologie.

Ces deux exemples avaient surtout pour but de montrer que les éléments de vocabulaire qui entourent GANDADIA (GANGADIA) dans la source de Pline peuvent nous fournir des indices précieux sur l'appartenance du type non seulement à un milieu social déterminé (les mineurs), mais aussi à une ancienne unité linguistique signalée par toute une série d'isoglosses. Plus qu'ailleurs c'est donc à l'intérieur de cette unité que l'on est en droit d'attendre des survivances fragmentaires du type ; et en effet, dans le pays basque un type toponymique se rattachant à une base *GANDA est bien repré-

1. Cf. aussi G. Rohlfs, *Baskische Reliktworter*, *ZRPhil.* XLVII, p. 406 ; il faut pourtant remarquer que la famille sémantique de TASK- « battre », etc., étudiée par M. Jud, *Romania*, XLIX, p. 411 (TASCODRUGI) ne doit pas être confondue avec le groupe ibérique qui a une toute autre signification.

Hübner, *MLI, Proleg.* LXXXIII, compare le type TASCONIUM avec -TASCUS contenu dans le composé APITASCUS (Pline, XXXIII, 69), en rappelant le nom ibérique de pers. TASCASECERRIS *CIL.* II, 2067. Si l'on tient compte, enfin, des variantes : *a pila scudem, apitascudem, ac pilis cudunt, apilascudem* des manuscrits de Pline, l'appui de APITASCUS apparaît bien faible.

senté. Dans le riche recueil de Luis de Eleizalde[1] sont énumérés les toponymes suivants : biscayen *Gandia* attesté dès le XVI^e siècle, *Gandaran* mentionné dans un acte du XVII^e siècle (Arch. parr. Santiago, Bilbao), *Gandias*, *Gandiaga*, *Gandarias*, *Gandariasbeiti*, *Gando*, *Gandozelain* ; guipuzcoan *Gandirotza* ; labourdin *Ganda*, *Gandiria*, *Ganderatz*, etc. De plus, au delà du domaine basque on retrouve des traces de types analogues dans la toponymie des régions romanes situées sur les deux versants des Pyrénées.

C'est le cas notamment pour le type catalan *Gandarias* (Barcelona) dont l'identité complète avec le biscayen *Gandarias* (et *Gandariasbeiti*) vaut d'être soulignée. C'est le cas encore pour les types *Gandaille*, sous-affluent de la Garonne (Lot-et-Garonne), *Gandoulis* (Tarn-et-Garonne), *Ganac* torrent (Ariège) et *Gandey* (Gironde) de l'hydronymie ou de la toponymie cispyrénéennes.

Mais ce qui surtout mérite de retenir l'attention, c'est la présence dans le vocabulaire de la Galice d'un appellatif *gándara* signifiant « tierra baja inculta, y llena de maleza », appellatif attesté dans la région par toute une série de localités homonymes. M. Philipon dit expressément, peut-être avec quelque exagération, que « *gándara* « terre inculte » désigne une soixantaine de localités de Galice ; à côté de *Gándara*, on rencontre la forme syncopée *Gandra*, ainsi que la forme *Ganda* »[2]. Le lien entre le groupe pyrénéen et le groupe cantabrique est, enfin, constitué par *La Gándara* et *La Gandarilla*, deux toponymes de Santander, de sorte que, ici encore, on entrevoit cette unité signalée plus haut, à l'égard de URIUM et de TASCONIUM,

1. L. de Eleizalde, *Listas alfabéticas de voces toponomásticas vascas* dans la *RIEB*, XIX (1928), p. 621.

2. E. Philipon, *Romania*, XLVIII (1922), p. 7 ; M. Piel de l'Université de Coimbra a eu la complaisance de me signaler les types suivants : *Gándara* Ponte de Lima (Viana de Castelo), *Gandra* Exposende (Porto), *Gandra* Paredes (Porto), *Gandra* Valença (Viana de Castelo), *Gandra* de Cambra (Aveiro), *Gandarela* Guimarães (Braga).

Cf. aussi A. A. Cortesão, *Onomástico medieval português*, Lisboa 1912 : *Gandalari*, *Gandereda* 1258, *Ganderei* 1220.

embrassant le domaine des Pyrénées avec l'ancienne Asturia et la Cantabria, d'un côté, et avec l'ancienne Aquitania, de l'autre.

Mais, la Galicie exceptée, partout ailleurs dans la péninsule ibérique, le soutien du lexique — et, par conséquent, la transparence sémantique — fait défaut aux toponymes ici mentionnés. Dans ces conditions, c'est à la géologie sans doute qu'il faut avoir recours; c'est à la géologie surtout qu'il appartient de jeter de la lumière sur l'origine de chaque toponyme et de nous renseigner sur la possibilité de partir d'une réalité physique commune. Le malheur est que ce contrôle n'est pas toujours facile à obtenir. Car, s'il est vrai que pour la région ici étudiée nous avons la chance de posséder les travaux amples et précis des géologues MM. Barrois, Mengaud et Scheu [1], il n'est pas moins vrai que même la description la plus détaillée ne tient compte que des traits géologiques qui caractérisent une zone déterminée sans aucun rapport avec la toponymie.

Dans le cas particulier, la question qui se pose est, tout d'abord, la suivante : est-il possible du point de vue géologique d'identifier et de délimiter la zone montagneuse de l'Ibérie à laquelle fait allusion Pline à propos de GANDADIA (GANGADIA)? Il s'agissait, on se le rappelle, d'un terme en usage chez les mineurs pour désigner un conglomérat d'argile mêlée de gravier extraordinairement tenace (« prope inexpugnabilis »). Or, M. Scheu dans sa monographie a signalé une formation typique analogue localisée en Guipuscoa dont est constitué, par exemple, le mont Adarra près de San Sébastian. Pour plus de précision, voici le texte : « Die parallelen Höhenzüge im Osten von Guipuzcoa..... sind merkwürdig schroff ansteigende Schichtkämme, die dann gewöhnlich aus Konglomeraten bestehen, deren einzelne Gerölle so fest mit Zement verkittet sind, dass sie zu

1. C. Barrois, *Recherches sur les terrains anciens des Asturies et de la Galice*, Lille, 1882 ; L. Mengaud, *Recherches géologiques dans la région cantabrique* (*Thèses faculté sciences univ. Paris*) 1920 ; Prof. Dr E. Scheu, *Das Kantabrische Gebirge und die nordspanische Riviera* (*Mitteil. der Gesell. f. Erdkunde zu Leipzig*, XLIX), 1930, p. 20-136.

den widerstandsfähigsten Gesteinen des ganzen Gebietes zählen. Aus solchen Konglomeraten, die gemeinsam mit Sandsteinen auftreten, besteht der 837 m. hohe Mont Adarra im Südosten von San Sebastian » (pag. 20). Encore qu'il importe d'éviter toute interprétation trop rigide et trop exclusive, il semble bien ressortir de cette recherche que sur toute l'étendue de la zone explorée par M. Scheu il n'y a rien qui soit de nature à rappeler plus typiquement les données du texte de Pline. C'est là donc une possibilité d'identifier une des formations du sol correspondantes à GANDADIA ; identification d'autant plus plausible qu'elle trouve un appui dans la présence en Guipuzcoa et en Biscaye de toponymes dérivés de *Ganda*. Si par la suite elle se confirme, le doublet GANDADIA-GANGADIA tout autant que les autres mots mentionnés dans la même description des mines ibériques se révélerait comme un témoignage précieux d'une langue parlée à l'époque de Pline dans la même zone pyrénéenne où se parle aujourd'hui l'euskara. A l'égard de URIUM « eau bourbeuse d'un torrent » (Pline) et du basque *ur* « eau » on peut même entrevoir un rapport génétique entre les deux états de langue, tout en restant dans le domaine du vocabulaire.

D'autre part, ne perdant pas de vue la signification prédominante de *ganda* dans les Alpes, à savoir « gravier à la suite d'un éboulement de la montagne », la géologie nous renseigne sur le point auquel les conditions physiques des localités nommées *Ganda* etc. dans les montagnes de la péninsule ibérique peuvent justifier une interprétation sémantique analogue à celle donnée aux localités homonymes des Alpes. En effet, à propos des toponymes *La Gándara* et *La Gandarilla*, provenant tous les deux de la région de Santander, il semble bien que cette interprétation soit possible, et même probable. Car, à *La Gandarilla*, localité située dans les environs de San Vicente de la Barquera, M. Scheu a constaté des conditions du terrain typiquement rocailleux comparables à celles des plusieurs *Ganda* des Alpes. « Zwischen diesem San Vicente de la Barquera und dem Ostende des Quarzitzuges », écrit-il, « liegen auf diesem Plateau

ganz unabhängig von den Talsystemen Gerölle jeder Grösse mit sandigem Lehm » (p. 84). Et, de toute évidence, ce ne sera pas l'effet du hasard si aux mêmes conditions du sol correspondent deux autres localités *La Gándara* et *La Andara* ; l'une située dans la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Mena (Bilbao) de la vallée de l'Asón (Santander), l'autre, avec « Las Minas de *Andara* » sur la pente rocailleuse du mont Contés, faisant partie du système orographique des Picos de Europa[1]. M. Stickel, professeur de géographie physique à l'Université de Bonn, qui tout récemment a exploré cette zone dans les détails, a relevé l'aspect éminemment âpre et rocailleux de la localité nommée *La Gándara*, dans une gorge de haute montagne où s'amassent des détritus de roches à la suite de fréquents éboulements et où convergent les eaux qui donnent naissance au *Rio de la Gándara*[2]. Faut-il souligner ici la parfaite coïncidence avec la situation géo-morphologique des divers *Ganda* des Alpes ? Il suffit de signaler la remarquable correspondance des toponymes *Lavin de la Gándara* (Santander) et *Lavinęr de la Gonda* près de *Lavin* (Grisons)[3] pour être fixé, une fois de plus, sur la plausibilité du parallélisme ici institué. C'est là ce qui nous rend moins hésitant à réunir sous le même point de vue, malgré l'alternance de la sourde et de la sonore initiales, les types dans les deux domaines passés à désigner des pas de montagne : *Passo di Gandasso*

1. Tous ces toponymes se trouvent enregistrés sur la « *Mapa militar itinerario de España* » (*Ma. Mi.*) que j'ai pu consulter grâce à l'amabilité de M. Stickel de l'Institut de géographie de l'Université de Bonn : *La Gandarilla* près de la source du Rio Entrambos (*Ma. Mi.* Hoja 4) ; *La Gándara* près de la source du *Rio de la Gándara*, l'affluent de l'Asón qui baigne le petit village de *Lavin* (*Ma. Mi.* Hoja, 15) ; *Andara* avec *Las Minas de Andara* et à peu de distance *Las Minas de Vegas* (*Ma. Mi.* Hoja 14).

2. M. Stickel a eu la complaisance de me résumer dans les termes suivants les traits géologiques qui caractérisent *la Gándara* : « Der Kalkgebirgsstock, den der *Rio de la Gándara* kurz vor seiner Einmündung in den Rio Asón durchbricht, zeigt ausserordentlich schroffe, felsige Abhänge, unterhalb von denen sich ausgedehnte Schutthalden ausbreiten ».

3. A. Kübler, *Die roman, u. deutsch. Oertlichk. Graubünden*, 1927, p. 121.

(Alpi Orobie), *Passo de la Ganna Nera* (Alpi Lepontine), *Crèšt la Gonda* (Somvix, Grisons) dans le domaine alpin et *Puerto de Candandiu* (Paso de Aspe, Pyrénées), *Portilla de la Canda* (Sanábria, Sierra Segundera)[1], *Puerto Candanedo* sur le Monte *Candamo* (Grado, Asturies) de l'oronymie ibérique. Les deux derniers types, *Candamo* et *Candanedo*, sont d'autant plus significatifs qu'ils trouvent, d'une part, un appui dans les deux épithètes topiques de *Iovi* CANDAMIO et *Iovi* CANDIEDONI (dat. *CIL.*, II, 2695 ; 2599)[2], attestées par deux inscriptions découvertes près de Grado en Asturie, et que, d'autre part, la géologie, constatant au Nord et au Sud de Grado dans toute la zone du mont *Candamo* la présence de vastes graviers[3], confirme une fois encore l'interprétation ici proposée dans le cadre sémantique de *ganda* « gravier », etc. des Alpes.

3. Le type GANDA > GAN(N)A « terre inculte » du Midi de la France et la glose d'Hesychius γάνα· χέρσος γῆ.

Les Pyrénées et les Monts Cantabriques semblent donc

1. F. Krüger, *Die Gegenstandskultur Sanabrias und seiner Nachbargebiete, Ein Beitrag zur spanischen und portugiesischen Volkskunde*, 1925, p. 6 et 102 (*Canda, Candal, Candaido, Candaliega, Candaliña, Candalos, Candan, Candanal, Candanedo, Candano*, etc.), auxquels on pourra ajouter *La Candana* dans la vallée du Curueño (Léon, *Ma. Mi.* Hoja 14), *Las Candas* près de la source du Rio Lima (*Ma. Mi.* Hoja 22), *Candamo* (Oviedo, *Ma. Mi.* Hoja 3), *Candanillo* tout près de Sel de la Carrera, *Candolias* sur le Rio Pas (*Ma. Mi.* Hoja 15) ; *S. Bento do Cando* (*Revista Lusitana*, XIX, 203).

2. E. Hübner, *Monum. l. Iber.*, 228 ; Ihm. *PWRE* III, 1460, 1474 ; Roscher, *Lex. Mythol.* I/1, 850 ; H. Maver, *Einfluss der vorchristlichen Kulte auf die Toponomastik Frankreichs* dans « *Sitzb. Akad. Wien* », 175/2, p. 24.

3. « Die beiden unteren Terrassen sind im Süden von Grado in Schottern ausgebildet, die aber offenbar noch höher hinaufziehen. Ob es sich jedoch um diluviale Schotter oder um umgelagerte Sedimente handelt, ist nicht ganz klar : man vergleiche die merkwürdigen Vorkommnisse bei Salinas (nördlich von Grado) in der Nähe von Avilés ». — « Ein roter lehmig-toniger Gehängeschutt ist hier (Oviedo) in sehr grosser Mächtigkeit vorhanden. Auch andere Stellen machen durch Schuttkegel und Schutthalden der Seitentäler den Eindruck, dass der Verwitterungsschutt nicht weggeschafft werden konnte ». E. Scheu, « *Das Becken von Grado* » (*Mitteil. der Gesell. f. Erdkunde zu Leipzig*, XLIX), 1930, p. 129 et 117.

partager le germe sémantique de GANDA (= CANDA) avec les Alpes. D'ailleurs, au domaine alpin est commune aussi la phase sémantique représentée par *gándara* « terra arenosa e infructifera que apenas dá tojaes » [1] (Vieira). Il suffit de songer à *gant* gl. « glabretum, calvitium agri » (1662), à *gandere* « steiniges Grundstück » de la Suisse allem. (Schweiz. Idiot., II. 337) et à la *gana* « piano solcato » des hauteurs près de Terlago (Trentino). Mais il y a de plus. La voie qui dans le Midi de la France établit la communication entre les Pyrénées et les Alpes semble être jalonnée par un type toponymique *La Gane* (*La Ganne*) commun dans le Limousin [2], la Marche et l'Auvergne, mais particulièrement répandu dans le pays hérissé de montagnes du Cantal, pour désigner des torrents, des hameaux abandonnés, des domaines ruinés, des terres incultes. Dans le *Dictionn. topographique du Cantal,* par exemple, sont signalées une quarantaine de localités appelées *La Gane, La Ganne, La Gania* (1348) et précisement dans cette forme toujours accompagnée de l'article (par exemple : « apud crucem *de la Gana* », 1522 ; « *La Gana* de la Broa », 1464 ; *La Gannette* « terre inculte ») qui laisse entrevoir l'ancienne fonction d'appellatif. Évidemment, nous sommes ici en présence de formations appartenant, pour ainsi dire, à une zone neutre entre le domaine de la toponymie et celui du vocabulaire.

En tant que ce type *La Ga(n)ne* « terre inculte » ne semble être séparable ni de *la gándara* « tierra inculta » de

1. Cf. *tojal* « matta de *tojo* » (= « arbusto que é todo espinhoso sem folhas ; serve de accenda lhas para o fogo ») Vieira, *Thesouro,* s. v. Il s'agit d'une variété de *Ulex europaeus* L. (nommée aussi *pétryò*, Manche « parce qu'il pétille en brûlant ; plusieurs des noms donnés ci-dessus indiquent que ce bois brûle avec une surprenante facilité », cf. Rolland, *Flore popul.,* IV, 86) ; c'est ainsi que l'appellatif *gándara* est passé a désigner la plante elle-même : *gandra* « pedaço de tojos secos », *gándara* « pedaço de esteva sèca que o gadó vai tombando pelo monte ou que ficou em as boiças, depois de arder o mato », *candos, cándaros, gándaros* « pedaço de urzes sêcas », *candros* « ramos ou pernadas sêcas de qualquer arvore », etc. (cf. *Revista Lusitana.* I, 206 ; IX, 300 ; XIX, 203, 276 ; F. Krüger, *Die Gegenst. Sanabrias u. Nachbargeb.,* 1925, p. 104).

2. Cf. G.-Michel Coissac, *Mon Limousin,* 1913, p. 9 (*La Gane.* aff. de la Diège).

la péninsule ibérique, d'un côté, ni de *la ganda, la gana* « terra sassosa » des Alpes, à l'intérieur du domaine pyrénéo-alpin de *GANDA il en résulte sporadiquement une forme *GANNA > *GANA commune à la Gaule méridionale et à la Lombardie alpine, forme qui grâce à cette distribution géographique même pourrait être attribuée au substrat gaulois. Or, si l'on prend comme point de départ cette forme *GANA « terre inculte », on ne peut s'empêcher de rappeler ici la glose d'Hesychius γάνα· χέρσος γῆ, en tenant compte de l'équation χέρσος γῆ gl. « inculta terra » dans Steph. Byz. Avec toutes les réserves que comporte la nature de ce témoignage, je voudrais pourtant signaler la possibilité que cette identité frappante de sons et de sens ne soit pas fortuite. Mais quelle serait la source du mot d'Hesychius ? S'agit-il d'une survivance dans le celtique des Balkans identique à la forme gauloise ? ou bien s'agit-il d'un type de substrat assimilé au gaulois et au grec massaliote ? En tout état de cause, à l'appui de ce rapprochement γάνα Hesychius : provenç. *gana* (même sens), il ne sera pas inutile de rappeler ici le mot ἄκαστος « érable » aussi attesté seulement par une glose d'Hesychius et dont les survivances jusqu'ici constatées sont typiquement isolées dans la Gaule du Midi (provenç. *agast, agas* « érable »). Quelle que soit donc la source d'Hesychius et quelle que soit l'appartenance linguistique de γάνα, l'exemple assez instructif de ἄκαστος : provenç. *agast* ne permet pas d'écarter à priori la possibilité d'un rapprochement analogue pour un mot tel que γάνα· χέρσος γῆ qui à l'intérieur du vocabulaire grec reste un type isolé et obscur. En ce cas la glose d'Hesychius porterait un ancien témoignage de la phase sémantique « terre inculte ».

Enfin, à l'idée de « gravier » et de « terre inculte » s'associe aisément l'idée de « lit de torrent plein de cailloux ». « torrent périodiquement desséché », « amas d'eau sur un terrain spongieux d'où s'écoule un petit ruisseau » (Joanne, III, 1602, s. *Ganne, Gane*), « sentier fangeux » et « fossé » en général. En réalité, on peut reconnaître des traces disséminées de ces phases sémantiques sur toute l'étendue du domaine de *GANDA de la Galice à l'Engadine.

4. La phase sémantique : GANDA > GANA « lit de torrent plein de cailloux ».

La plupart des cours d'eau des Alpes nommés *Ganda*, *Gana*, *Gandiolo*, affluent du Pô, *Gandelòi*, *Gandôvera*, etc. (cf. Monti, *Vocab. Como*, s. *ganda*) ont le caractère commun de rivières torrentielles : ils grossissent subitement au printemps à la fonte des neiges et en général après un orage, tandis que pendant le reste de l'année ils présentent un lit dépourvu d'eau et plein de cailloux. C'est à cette catégorie hydronymique qu'il faut attribuer le *Gandron*, torrent dont « les crues contribuent pour leur part aux effroyables ravages de l'Ardèche » (Joanne, III, 1600).

D'autre part, le type hydronymique *Ganne* de la France du Midi désignant un « amas d'eau sur un terrain spongieux d'où s'écoule un petit ruisseau » (Joanne, III, 1602) trouve son parallèle alpin dans le Lago di *Ganna* « piccolo laghetto in terreni un po' torbosi (Bertarelli, II, 275)[1] dans la *Valganna* (Varese-Lugano). Le vocabulaire y concourt avec le type provençal *gana* f. « mare, sentier fangeux, fossé » (Mistral)[2] qui est évidemment inséparable de l'appellatif *gándola* f. « fossé d'une route » recueilli par M. Edmont à Ille-sur-Têt dans les Pyrénées-Orientales (Gilliéron, *Suppl.*, p. 86). De plus, le « Thesouro da lingua portugueza » de F. D. Vieira nous donne pour *gándara*, *gandra* la signification secondaire : « diz-se tamben, quando o rio Mondego vai muito secco, a praia que fica descoberta » (III, 829)[3]. La Suisse allemande (Bern, Zürich) avec l'appellatif *gand* désignant « Grien oder Geschiede eines Flusses, Kiesgrund, Flussbett » (Schweiz. Idiot., II, 336) semble partager avec le Portugal la même phase sémantique. On

1. Cf. L. V. Bertarelli, *Piemonte, Lombardia, Canton Ticino*, II (1923), p. 275.

2. Cf. aussi A. Thomas, *Romania*, XXXVI, 417 ; J. Jud, *Bull. dial. rom.*, III, 10, n. 1.

3. Le mot portugais *gándera* est mentionné par un document des *Portug. Mon. Hist., Dipl.*, p. 42. — a. 957 : « Torna a parte aquilonis directum per illam *ganderam* usque in rivulo aqualada ».

peut encore ajouter à notre famille les deux hydronymes *Gander*, affluent de la Moselle, documenté sous la forme GANDRA [1] de l'année 768 et *Kander*, le cours d'eau qui coule près de Lörrach (Baden), dont une forme ancienne est CANDARA de l'année 790 [2]. Ce dernier hydronyme semble à son tour inséparable de son homonyme *Kander* (Berner-Oberland), le torrent caractérisé par les vastes graviers de son lit : die *Kander* hat aus ihrem Geschiebe, *grien*, ein weites Schuttland, den *Kandergrien*, angelegt » (Egli, *Nomina geogr.*, p, 471)[3]. C'est bien là une caractéristique dans le cadre sémantique non seulement de l'appellatif *ganda* des Alpes, mais aussi du *Rio de la Gándara*, ainsi nommé d'après les graviers de *La Gándara*, dans les Montagnes Cantabriques.

Le domaine des toponymes est donc plus vaste que l'aire

1. E. Förstemann (édit. H. Jellinghaus), *Altdeutsches Namenbuch*, 1916, p. 998.

2. O. Heilig, *Die Ortsnamen des Grossherzogtums Baden*, 1906, p. 6; cf. aussi Holder, *AS.*, I. 745, 752, qui voit dans CANDARA (CANTARA) un dérivé en -ARA d'un adjectif gaulois *CANTOS « splendens ». D'après Holder, cf. F. Cramer, *Rheinische Ortsnamen*, p. 74 ; J. Hubschmied, *Festschrift Bachmann*, p. 178, n. 5 et p. 188, n. 1 ; A. Dauzat, *Les noms de lieux*, 1926, p. 197 et 198 ; O. Springer, *Die Flussnamen Württembergs u. Badens*, 1930, p. 38.

Mais à part le fait que l'alternance *-nt-* > *-nd-* en gaulois, supposée par M. Hubschmied, reste toujours très hypothétique et à part le fait que le gall., bret. *cann* « blanc », dont on a invoqué l'appui, est considéré unanimement par les celtistes comme un emprunt au latin (cf. H. Pedersen, *Kelt. Gramm.*, I. 199, 225 : lat. SPLENDIDUS > *SPLENDUS > bret. *splann* « clair » et lat. CANDIDUS > *CANDUS > bret. *kann* « blanc »), en ce qui concerne tout particulièrement le nom de torrent *Kander* de la Suisse allemande, interprété comme le « cours d'eau typiquement blanc », cette hypothèse semble être insoutenable aussi du point de vue sémantique. Il suffit de rappeler à ce propos l'allusion à la couleur de l'eau contenue dans le *Geograph. Lexikon d. Schweiz*, II. 722 : « Die *Kander* ist einer der bemerkenswertesten Wildströme der Alpen, dessen Wasserfarbe jeden Augenblick wechseln kann ».

3. Cf. aussi *Geogr. Lexikon. d. Schweiz*, II, 721-725 : « Da die zum Gebiet der *Kander* gehörenden Bergmassen, besonders die Kette des Niesen, z. T. aus leicht verwitterbarem Flysch bestehen, führt der Fluss eine grosse Menge von Geschieben » (p. 721) ; « zu beiden Seiten von *Kandersteg* (im Hintergrund des *Kanderthales*, von der *Kander* durchflossen) kommen aus den Kalken und tertiären Sandsteinen des Fisistocks und Lohner mächtige Quellen zu Tage, indem sie die alluviale Schuttdecke von unten nach oben durchbrechen » (p. 723).

des appellatifs au delà de laquelle s'impose à la méthode la nécessité d'un contrôle plus rigoureux de la conformation du sol relative aux toponymes afin de compenser le manque de l'appui sémantique apporté ailleurs par les appellatifs. Ce contrôle est, par exemple, possible à l'égard du toponyme GANDA (IX^e siècle) en Flandre, richement documenté par les sources du moyen âge. Car, d'après les écrits des hagiographes GANDA désignait à l'origine le « gravier inculte » [1] situé au confluent de l'Escaut et de la Lys où vers l'année 631 Saint Amand fonda un monastère du même nom dans l'enceinte d'un antique château appelé « *castrum* GANDAVUM », l'ancien berceau de la ville capitale des Flandres *Gand*[2]. Mais une parfaite correspondance sémantique entre le vocabulaire avec GANDA « lit de torrent » (Suisse allem. *gand* « Flussbett », *Schweiz. Idiot.*, II. 336) semble nous être témoignée par le passage très significatif de la « *Vita Sancti Godehardi Episcopi* » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, XI, 180)[3] : « locus qui ab

1. Cf. Holder, *AS.*, I, p. 1981 : « in loco, qui dicitur GANDAVUM CASTRUM, cuius nunc coenobium aperte vocatur GANDA ». Cf. aussi : « GANDA oppidum vastatum est a Normannis » (a. 850, *MG. SS.* XII, p. 232) ; in GANDA (IX^e siècle, *Acta. SS. Belgii*, II, p. 437) ; « monasterium iuxta fluenta Skaldi *in castro* GANDAVO » (Van Lokeren, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Pierre*, I, 24) ; a. 819 : « Abba ex monasterio quod dicitur GANDA, quod est situm in pago Bracbantinense » Serrure, *Cartulaire de Saint-Bavon*, p. 2 ; « Rector monasterii S. Petri et S. Bavonis quod vocatur GANTH super fluvium Scalth siti », a. 864 ; « monasterium... situm super fluvium Scaldum quod antiquitus vocatum est GANDA » a. 967 ; « in loco nuncupato GANDA » a. 976, ibid., p. 6. 8. 10 ; cf. aussi Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch* (édit. H. Jellinghaus), 1916, p. 998.

2. Cf. Schayes, *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, I, p. 319 ; II, p. 161 ; A. de Vlaminck, *Les origines de la ville de Gand*, dans les *Mémoires couronnés par l'Acad. de Bruxelles*. XLV. 1-127. Cf. aussi Mansion *Oud-Gentsche Naamkunde*, 1924. 120-131 et J. Vendryes, *Revue celtique*, XLII (1925), p. 449.

Cf., par contre, Tourneur, *Histoire et étymologie du nom de Gand* dans *Fédér. archéol. et histor. de Belgique*, Annales XX^e cong., II, p. 199. 215 et A. Carnoy, *Origine des noms de lieux des environs de Bruxelles*. p. 26. surtout n. 2.

3. Cf. aussi la « *Vita Bernwardi Episc.* » (*Monum. Germ., Scriptores*, IV. 763) : « anno singularis nativ. Chr. 856 auspicatus est ipse quendam locum super fluvium GANDAE, quem a fluvio *Gandenesheim* (corr.

alluente quodam alveo, GANDA nomine, *Gandersheim* nominatur ».

De même, le second élément *-heide* du composé *Ganderheide*, nom de lieu de la Rhénanie (Geilenkirchen)[1], concourt dans une certaine mesure à nous renseigner sur les conditions géo-physiques de la localité ainsi désignée et par cela même à mettre en lumière aussi le premier élément *gander-*, la préexistence de *GANDA en Rhénanie étant témoignée par une « curia in GANDANC » mentionnée vers l'année 1220[2]. Si *Ganderheide* représente, comme on est porté à croire, une composition hybride de valeur tautologique sur le modèle bien connu de *Thundorf*, *Riupach*, etc., le mot *gandelbeere* désignant l'airelle « Vaccinium myrtillus L. », en Souabe[3] se révélerait, du point de vue de l'idée inspiratrice, comme un synonyme très intéressant de *heidelbeere* « airelle », c'est-à-dire la « baie typique d'une GANDA = « Heide ».

5. Les traces de *CANDA-*GANDA « gravier inculte » (CANDAVIA des Balkans) dans les zones orientales.

D'autre part, au type GANDAVUS dérivé de GANDA « gravier inculte » est comparable le toponyme CANDAVIA des Balkans[4] avec la sourde initiale. Les indices de la topographie

Gandersheim) nominavit » : *Hrotsuithae Carmina primord. coen. Gandersh* (*Monum. Germ., Scriptores*, IV, 308) : « Quis fuit ecclesiae possessio denique parvae. — Trans ripas GANDAE supra montana locatae, unde locum celebrem vocitabant *Gandeshemensem* ». Cf. E. Förstemann (édit. H. Jellinghaus), *Altdeutsches Namenbuch*, 1916, p. 997-998.

1. F. Cramer, *Rheinische Ortsnamen aus vorrömischer und römischer Zeit*, 1901, p. 66.

2. J. Gotzen, *Die Ortsnamen des Kreises Geilenkirchen im Zusammenhang mit der Siedlungsgeschichte*, 1926, p. 90.

3. Cf. Fischer, *Schwäbisches Wörterb.* III, 40.

4. H. Krahe, *Nachlese zu den Balkanillyr. geogr. Namen*, 1929, p. 135 ; N. Jokl, *Illyrier* (Ebert, *RLV.*), VI, p. 41 ; cf. aussi DIANA AUGUSTA CANDAVIENSIS, C. Praschniker-Schober, *Schriften der Balkankommission Wiener-Akad. Antiq. Abt.*, VIII/3, p. 2 ; C. Patsch, *Wiener Studien*, XLVII, 1929, p. 202.

ne parlent, en tout cas, contre un tel rapprochement. Car, on n'ignore pas que le toponyme CANDAVIA (Pline, III, 145 : « CANDAVIAE MONTES ») d'après les témoignages des auteurs grecs et latins se rapportait à cette région déserte de montagne qui à cause de son caractère éminemment âpre et rocailleux a opposé un si grand obstacle à l'expédition du roi Genthius. D'après Seneca (*Epist.*, XXXI, 9 : « .....PER DESERTA CANDAVIAE »...), par exemple, l'âpreté de ses chemins de montagne était devenue proverbiale chez les Romains.

Mais là où nous nous trouvons en présence d'une ruine de la nature du type des plusieurs *Ganda* des Alpes ou de *La Gándara* des Monts Cantabriques, mais plus imposante encore, c'est dans la haute vallée du Sillaro (Appennino tosco-emiliano) qui porte le nom de *Canda* comme la montagne elle-même. Il s'agit d'une gorge où s'amassent de formidables blocs de rocher, décrite par les géographes comme « l'esempio forse più terribile di vasti irrimediabili calanchi che si seguono ininterrotti »[1].

Ces derniers exemples de CANDA-GANDA, en dehors de l'aire pyrénéo-alpine ici particulièrement étudiée, nous permettent d'envisager le problème dans toute son ampleur. Tout d'abord : faut-il comprendre dans le domaine de GANDA aussi les systèmes orographiques des Apennins et des Balkans ? Ensuite : est-il, en général, possible d'étendre encore les recherches vers les autres zones orientales typiquement conservatrices du domaine égéen? En particulier, des toponymes tels que CANDALICAE du Noricum (Itin. Ant., 276, 6 ; CIL., III, 618), Κάνδιδα et Κάνδιλαρ de la Thrace (Procop., *De aedif.*, IV, 4) sont-ils séparables, en ce qui concerne la racine CAND-, de CANDAVIA de l'Illyrie[2] ? Faut-il ajouter encore à ce groupe les types Κάνδρια

1. L. V. Bertarelli, *Liguria, Toscana settentrionale, Emilia,* II, 1916, p. 206.

2. Ihm, *PW. RE.* III, 1460 ; H. Krahe, *Lexikon altillyr. Personennamen*, 1929, p. 27 (CANDALIO) ; Tomaschek, *Die alten Thraker,* II, 84 ; Fluss, *PW. RE.* X/2, 1861 ; à propos de l'identification CANDALICAE = Huttenberg [?], cf. Dr A. Jaksch, *Geschichte Kärntens bis 1335*, I (1928), p. 39.

(Phrygie), Κάνδαρα· πόλις Παφλαγονίας, Κάνδασα· φρούριον Καρίας. Κάνδυβα· πόλις Λυκίας déjà signalés par A. Fick[1] pour le domaine préhellénique ? Est-il permis, enfin, de détacher avec M. Kretschmer[2] un élément KANDA dans le composé Ἀρύκανδα (Steph. Byz.), ville de la Lycie baignée par le fleuve *Arykandos* (Pline, V, 100)?

La réponse à chacune de ces questions exigerait des recherches particulières dans les différentes régions des Apennins, des Balkans et de l'Asie-Mineure. De même, une recherche détaillée sur le domaine caucasique, faite par les linguistes compétents, pourra seule nous dire jusqu'à quel point les appellatifs *gando* (Karata) et *gvandi* (Dido), synonymes de *kalava* (Xinnalug) et de *kalannu*[3], peuvent être rapprochés dans leur signification de « creusement du terrain » au type *ganda* des Alpes, synonyme de *calanca* « éboulement du terrain »[3].

1. A. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, p. 18 et 54 ; Ruge, *PW. RE.*, X/2, 1861 ; à propos de Κάνδυβα, cf. Κανδυβέων τῷ δήμῳ des inscriptions (près de Gendowa).

2. P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 307 ; cf. aussi Hirschfeld, *PW. RE.*, II, 1497 ; W. Schultze, *Kleinasien*, I, 1926, p. 197. Cf. par contre, A. Schulten, *Klio*, XXIII, 1930, p. 378, n. 1. A l'appui de l'interprétation de M. Kretschmer on pourrait peut-être rappeler le toponyme KANDABORA (Sundwall, s. v.), en tenant compte en ce qui concerne -BORA des types tels que *Kinnabora*, etc. mentionnés par A. Schulten, *Klio*, XXIII (1920), p. 406.

3. Ce qu'il y a de plus délicat dans ce genre d'études et ce qui prête le plus au doute, c'est, je le répète, la fixation des rapports linguistiques à grande distance en vue d'une vaste unité primordiale qui se perd dans la nuit des temps.

Sans doute, certains mots, isolés dans les zones les plus conservatrices et dépourvus d'une étymologie plausible en indo-européen, peuvent être interprétés comme « des résidus de langues non indo-européennes du bassin de la Méditerranée » (A. Meillet, *Bulletin*, XXX, 14) ; sans doute, la reconstruction d'une ancienne unité linguistique méditerranéenne (en rapport avec les données et les résultats des autres disciplines ; cf., par exemple, tout récemment, P. Bosch Gimpera, *Le relazioni mediterranee postmicenee ed il problema etrusco* dans « *Studi Etruschi* », III, 9-42 ; *I rapporti fra le civiltà mediterranee* etc., dans « *Atti Conv. Archeol. sardo* », 95-111 ; cf. bibliogr. chez Tagliavini, *ZRPhil.*, XLVI, p. 39, note 1) pourrait projeter quelque lumière sur un certain nombre de problèmes obscurs. Cf., à ce propos, aussi R. Fohalle, *Mélanges Vendryes*, p. 176. Mais pour l'instant on ne peut pas se soustraire à l'impression que les rapprochements

Il serait aisé d'allonger la série des questions à poser. Cependant, de simples rapprochements par à-peu près ne sont d'aucune utilité pour le problème de méthode ici particulièrement envisagé. Car, en général sur ce terrain d'étude, il faut bien l'avouer, ce qu'on gagne en extension, on le perd en profondeur et en solidité.

Les exemples ici examinés nous ont donc indiqué la vitalité sur un vaste domaine d'un élément GANDA signifiant, 1° « amas de pierres à la suite d'un éboulement de la montagne », 2° « terre rocailleuse et inculte », 3° « lit de torrent, plein de cailloux » et nous laissent entrevoir la possibilité, indépendamment de toute considération d'ordre

gardent encore un caractère problématique et qu'il faudra du temps avant que certaines perspectives se précisent.

Néanmoins, les études de Schuchardt, Trombetti et Uhlenbeck particulièrement sur la parenté du basque avec les idiomes du Caucase peuvent servir utilement de base à d'autres recherches. Cf. H. Schuchardt, *Sitzb. Akad. Wien* 133, 1896 ; *Litbl. germ. rom. Philol.*, XIII, 426 ; *RIEB.*, XIII, 1922, p. 78 ; *Das Baskische und die Sprachwissenschaft* dans *Sitzb. Akad. Wien*, 202/4, 1925. — A. Trombetti, *Delle relazioni delle lingue caucasiche con le lingue camito-semitiche e con altri gruppi linguistici* dans « *Giornale Soc. As. Italiana* », XV (1902); XVI (1903) ; *Le origini della lingua basca* dans *Memorie R. Accad. Ist. Bologna*, VIII-IX (1926), surtout p. 2-3. — C. C. Uhlenbeck, *Over een mogelijke verwantschap van het Baskisch met de Palaeo-Kaukasische talen* dans « *Mededeel. k. Akad. v. Wetensch. Amsterdam* », LV/3, p. 105 et suiv.

Mais le malheur est que surtout en ce qui concerne le vocabulaire des langues du Caucase tout reste à faire. L'œuvre très méritoire de R. von Erckert, *Die Sprachen des kaukasischen Stammes*, I, 1895 (d'où proviennent aussi tous les exemples ici cités) ne peut suffire que dans une mesure très limitée aux besoins des études comparatives d'aujourd'hui.

Cette réserve faite, je voudrais signaler ici l'accord parfait du sens, des sons et des formes entre les appellatifs caucasiques *kal* « ravin » (« enge Schlucht, cliff ») *kalannu, kalava* « grosse Vertiefung der Erde » (Erckert, pp. 123, 97) et le type *cala* « ravin » des Alpes (Brenno, etc.) qui dans les formes *calava, calanca* « ravin » (« Schlucht, Riss im Erdreich », REW³, 1485 a) est très répandu dans le vocabulaire et dans la toponymie des Alpes. Cf. Jud, *Bull. dial. rom.*, III, 10; C. Salvioni, *Rend. Ist. Lomb.*, XLIX, p. 740; Muret, *Romania*, XXXVII, 546, 555, 558 ; P. Aebischer, *Études toponom. valdôtaines*, « *Augusta Praetoria* », 1924, pp. 1-7 ; A. Dauzat, *ZONF*, II, pp. 216-221 ; V. Bertoldi, *Revue de linguist. rom.*, IV, p. 240; C. Battisti, *Studi Etruschi*, II, pp. 662 et 676 ; *Arch. Alto Adige*, XXII, p. 28 ; Jaberg-Jud, *AIS*, III, 428 : *kálanka, kalangone* « Schlucht », « burrone ». — Cf. *calanca* « dirupo » de la Sardaigne (Spano) ; et aussi *Calavorno* des Apennins ?

phonétique, d'établir les équations suivantes : 1° GANDADIA = GANGADIA, *gándara* = *ándara* limitées aux zones basco-pyrénéennes, 2° *GANDA = *CANDA commune aux domaines pyrénéen et alpin, 3° *GANDA = *GANA représentée par des exemples sporadiques sur une zone qui va de la Gascogne à travers la Provence jusqu'à la Lombardie.

Il reste, maintenant, à aborder la question de savoir si et jusqu'à quel point l'hypothèse d'un rapport chronologique entre GANGADIA = GANDADIA de l'époque de Pline et *ganda* (*gándara*) d'aujourd'hui tout autant que d'un rapport géographique entre le groupe alpin de *ganda* et le groupe ibérique de *gándara*. hypothèse avancée d'après les indices fournis par le sens, est soutenable aussi du point de vue des sons et des formes.

II. — Les sons.

Dégagée de toutes les considérations par lesquelles on a souvent présenté les faits sous un aspect trop simpliste, la théorie de l'influence des substrats a ouvert sans doute des voies nouvelles à l'investigation linguistique[1]. Car, s'il est

1. Si l'on veut ici citer des noms, on court le danger de dresser des listes presque toujours inexactes, d'établir des catégories et de créer ainsi un antagonisme inexistant entre les esprits. Car, encore que l'antithèse soit la forme instinctive de nos jugements, il serait absurde à l'heure qu'il est de vouloir distinguer nettement deux groupes de linguistes : les partisans à tout prix de la théorie des substrats et les adversaires plus ou moins sceptiques. Heureusement les mentalités sont plus complexes et, en tous cas, plus souples. Que les linguistes les plus éminents se tiennent en droit de désavouer les conclusions par trop hâtives de ceux qui d'un sain principe de recherche ont fait une clef pour ouvrir toutes les portes, qu'ils réclament de plus en plus la rigueur de la méthode, une discussion raisonnée des degrés du possible ou du vraisemblable à l'égard de chaque problème de détail, qu'ils soient unanimes, par exemple, à affirmer l'impossibilité de bâtir des édifices « alarodiens » en amassant pêle-mêle des pierres, tout cela est compréhensible, c'est surtout salutaire pour le prestige de notre discipline. Mais il s'agit toujours de réserves relatives à la méthode de nature à ne préjuger guère l'attitude à l'égard de la théorie. En général, on ne saurait trop insister sur la nécessité que dans ce genre de recherches, où forcément une si large place est réservée à l'hypothèse, la clarté de la forme soit en raison directe de l'obscurité de la matière.

vrai que la théorie des « sostrati etnici », telle quelle a été formulée par Ascoli, s'est révélée à un examen plus minutieux et plus approfondi des faits comme susceptible de revision, s'il faut en convenir que l'action de tendances articulatoires semble se manifester d'une manière moins immédiate et moins simple de ce que l'on a supposé de premier abord, s'il faut surtout insister sur la nécessité de passer au crible tous les indices, de peser le pour et le contre à l'égard de chaque problème particulier, il n'en reste pas moins que ce principe de recherche, appliqué avec sobriété et circonspection, peut rendre compte de la coïncidence et de la persistance de certains faits obscurs à l'intérieur d'une ancienne aire déterminée. En tout cas, il ne s'agit pas d'adapter les faits à la théorie, mais d'examiner les aspects toujours flottants et incohérents d'un principe d'investigation qui a un incontestable fondement de vérité.

Que la langue latine victorieuse ait effacé, par exemple, partout sur le domaine où elle s'est superposée, toutes les habitudes articulatoires des indigènes qui étaient le résultat d'une hérédité séculaire, nul ne saurait l'affirmer[1]. Au contraire, tout tend à faire supposer que certaines particularités héréditaires, tendances ou même insuffisances, aient continué de se manifester sous la forme d'innovations, c'est-à-dire de principes actifs au sein des variétés régionales du latin jusqu'aux patois romans d'aujourd'hui[2]. En tant qu'il s'agit donc d'une continuité au cours des générations de sujets parlants limitée au domaine dialectal et ne comportant presque jamais une normalisation de la langue commune ou de la langue écrite, les témoignages des sources ne peuvent donner naturellement dans chaque cas particulier qu'une idée imprécise de la chronologie des phénomènes

1. Cf. A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 1928, p. 232 et suiv.

2. Voir, par exemple, tout récemment l'article de C. Merlo (*Vicende storiche della lingua di Roma* dans *Italia dial.*, V, 1929, pp. 172 suiv.) dédié à A. Meillet. — Pour les faits toscans, cf. A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, p. 94 et suiv.; C. Merlo, *Studi etruschi* II, pp. 303-311; *Italia dial.*, III, pp. 84-94; C. Battisti, *Studi etruschi* IV, pp. 249-254; A. Meillet, *Bull.*, XXVIII, pp. 206-207 et XXXI, p. 117.

attribués à l'influence du substrat. C'est là un fait dont on est obligé de tenir compte dans ce domaine ; car ce scepticisme à l'égard des témoignages des sources, encore qu'il représente toujours pour l'investigation un facteur d'ordre négatif, est propre pourtant à justifier les tentatives faites pour reconnaître dans la tradition orale les vestiges les moins altérés d'états de langue disparus.

En ce qui concerne la zone de l'Ibérie d'où nous provient le mot GANGADIA (GANDADIA) d'après le témoignage de Pline, Achille Luchaire a remarqué justement que les traces des phénomènes phonétiques qu'on peut attribuer à l'influence du substrat, sont particulièrement manifestes et cohérentes dans les catégories sémantiques du vocabulaire restées au cours des âges les plus profondément ancrées à l'usage des ruraux. « La variation de *f* en *h* » — nous dit-il, par exemple — « atteint la presque totalité des mots d'origine vraiment indigène » et il ajoute que dans les formes documentées de la Gascogne l'incohérence de notation « s'explique par l'influence du latin et de la langue littéraire provençale sur la manière d'écrire des notaires et des scribes, laquelle ne représente pas toujours évidemment la prononciation réelle et populaire, c'est-à-dire primitive[1] ».

Cependant, malgré le faible appui des sources et malgré les lacunes dans la connaissance des catégories du vocabulaire restées à l'abri de toute influence érudite, l'interprétation donnée au phonème « guasco-ispano » *f-* > *h-* déjà par Ascoli[2] semble résister à la critique moderne. Après avoir soumis tout récemment les faits à un examen rigoureux des sources, M. Menéndez Pidal n'hésite pas à déclarer « el cambio de *f* en *h* primitivo y constitucional del idioma[3] ». C'est qu'il reconnaît en faveur de sa thèse

1. A. Luchaire, *Idiomes pyrénéens*, p. 205 et 208 ; cf. aussi A. Thomas, *Mélanges d'étym. franç.*, p. 79.

2. G. I. Ascoli, *Lettere glottol.* (*Arch. glott. ital.* X), p. 28 et suiv. : « ..... riesce nitidamente " autottonica " questa metallage guasco-ispana *f-* > *h-* ; e non isbaglierà chi la reputi già ben consumata quando ancora gli scribi latineggianti stentavano a sancirla nelle carte loro ».

3. R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, I (1929), p. 221 et 580 ;

toute la force de l'argument d'ordre géographique. En réalité, l'attestation tardive et la notation flottante de *f-* > *h-* ne sont guère propres à infirmer la valeur des indices que l'on peut inférer de la « localización cántabro-vasca » du phénomène, l'aire primitive de *f-* > *h-* s'étendant aux régions romanes sur les deux versants des Pyrénées en parfaite concordance avec une caractéristique analogue de la langue basque [1].

S'il y a donc quelque chance de réussir à serrer de plus près les autres problèmes ibériques sur les phénomènes de substrat, c'est surtout dans le cadre de cette aire primitive et à l'aide de ces mêmes principes.

A l'influence du substrat on a pu attribuer, par exemple, la répugnance pour *r* initiale qui caractérise le gascon [2], en la comparant avec une tendance analogue du basque [3]. Car, s'il serait inexact de parler d'une parfaite coïncidence de résultats, s'il faut tenir compte du fait que le basque révèle à l'égard du gascon une certaine indépendance dans le choix de la voyelle initiale épenthétique, il n'en reste pas moins acquis que les deux aires constituent une unité caractéristique, dont la coïncidence avec l'aire primitive de *f-* > *h-* ne peut guère être considérée comme simplement fortuite. Tandis que la prédominance de la voyelle *a* caractérise l'épenthèse en gascon et en béarnais, le choix de la voyelle est déterminé en basque par la qualité de la voyelle qui suit l'*r* avec une préférence, pourtant, pour la voyelle *e*. C'est donc

cf. aussi J. H. English, *The Alternation of « F » and « H » in Old Spanish*, 1926; W. v. Wartburg, *ZRPhil.*, XLII (1922,) p. 374 et XLVIII (1928). p. 459; A. Meillet, *Bull.*, XXVIII (1928), p. 170 et XXXIX (1929), p. 153; J. Brüch, *Zeitschr. franz. Spr. u. Liter.*, LIV (1930), p. 370.

1. C. C. Uhlenbeck, *Beiträge zu einer vergleichenden lautlehre der baskischen dialecte* (*Verhandel. Koninkl. Akad. Wetensch. te Amsterdam*, V/1), 1903, p. 69; Gavel, *Éléments de phonétique basque*, 1920, pp. 303-305.

2. Cette répulsion, suivant A. Luchaire, *Les idiomes pyrénéens*, p. 208, est plus vive et plus cohérente dans les patois rustiques de la montagne que dans la plaine et dans les pays riverains de la Garonne.

3. C. C. Uhlenbeck, *Beiträge*, p. 35; Gavel, *Éléments phon. basque*, pp. 189-193; A. Thomas, *Essais de philol. franç.*, p. 121.

dans les moyens de réagir contre la même insuffisance articulatoire que se manifeste la divergence entre le basque et le gascon. D'ailleurs des exemples tels que ARRECA, toponyme biscayen attesté dans un document du XIV^e^ siècle (Eleizalde), en face de l'appellatif d'aujourd'hui *errekа*, « ravin » (Azkue I, 265) sont propres à atténuer même cette divergence de procédés entre basque et gascon (cf. *arrèc* « ravin » en Béarn, mais en Provence *rèc* ; Thomas). Peut-on aller plus loin encore et admettre que les faits gascons bien attestés par les anciens textes (cf. *arric* « riche », *arrua* « rue », *arrason* « raison », Luchaire, 209) reflètent à l'égard des faits basques une phase plus reculée du même phénomène ? Et est-il en général permis de trouver ici une nouvelle confirmation de l'idée exprimée à plusieurs reprises par Achille Luchaire et Hugo Schuchardt[1] que les traces des anciens états d'évolution du basque sont à chercher surtout en Gascogne ?

Pour la chronologie de cette épenthèse de *a-* un exemple très instructif, à mon avis, est fourni par le gascon *arrouil*, *arrouio* « rigole, ruisseau », inséparable, d'un côté, du basque *arroil* « rigole, fosse, cavité, creux » (Duvoisin,

1. « Il est donc légitime et scientifique de supposer que le gascon, dialecte roman qui a remplacé, et dans les mêmes limites, presque exactement, l'ancien aquitain, doit à ce même idiome, non seulement la plupart des caractères phoniques originaux qu'il possède en commun avec l'euskara, et qui lui donnent une place tout à fait spéciale dans le domaine provençal, mais peut-être même un certain nombre de mots à physionomie évidemment euskarienne ». A. Luchaire, *Les idiomes pyrénéens*, 1879, p. 41. — « Ich glaube nicht zu viel zu wagen, wenn ich das Aquitanische als das Altbaskische anspreche und auch örtliche Kontinuität zwischen ihm und dem heutigen Baskisch annehme » H. Schuchardt, *Iberische Deklination*, 1907, p. 11 ; cf. aussi *ZRPhil.*, XXXII, 1908, p. 351 : « Festen Boden gewahrt uns nur die Gegenwart ; vom Baskischen führt uns eine sichere Brücke zum Altbaskischen, der Sprache der Aquitaner und Ilergeten, deren Reste uns in inschriftlichen Eigennamen erhalten sind ». H. Schuchardt, *Iberische Epigraphik* (*RIEB*, XIV), 1923, pp. 510-511 ; *Mitt. anthrop. Ges. Wien*, XXXXV, p. 109.

Cf. aussi A. Thomas, *Essais de philologie française*, 1-11 : Saroïhandy, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (*RIEB*, VII, 475-497) ; H. Schuchardt, *RIEB*, VIII, 73 ; R. Menéndez-Pidal, *Revista filol. españ.*, V, 225.

Azkue I, 79) et, de l'autre, de l'espagnol *arroyo* et du portugais *arroio* (même sens). Mais ce groupe de mots ne semble pas, au premier abord, appartenir à la catégorie des types avec une *r* initiale et avec une voyelle épenthétique, étant donné que le point de départ est ARRUGIA, mot attesté par Pline dans la description déjà citée (*Hist. nat.*, XXXIII, 70) des mines de l'Ibérie : « cuniculis per magna spatia actis cavantur montes [in aurifodinis Hispaniae]... : ARRUGIAS id genus vocant[1] ». Si l'on étend pourtant la recherche à tous les pays romans, on retrouve partout des types analogues avec la même signification, mais se conciliant seulement avec une base *RUGIA, de sorte que l'aire ibérique de *arroil*, etc., se révèle comme un îlot de représentants de ARRUGIA dans le vaste domaine des représentants de *RUGIA[2]. Mais quel sera le rapport entre les deux types ? M. Battisti[3] a proposé de voir dans AR- de ARRUGIA la préposition gauloise ARE-, en comparant ce composé avec ATTEGIA de *ARE-TEGIAS. Si ingénieuse que cette explication puisse paraître, elle ne rend pas compte de l'isolement des survivances limitées aux zones sur les deux versants des Pyrénées en parfait accord avec la localisation du mot d'après le témoignage de Pline.

1. E. Hübner, *MLI, Proleg.*, LXXXI ; cf. *Thes. ling. lat.*, II. 655 : « ARRUGIA c. RUGA fortasse » Thurneysen.

2. A complément de la bibliographie citée par J. Jud, *Bull. dial. rom.*, III. 9. on peut maintenant ajouter : D. Olivieri, *Saggio toponom. veneta*, 1915, p. 289 ; C. Battisti, *Studi di storia linguist. e nazion. Trentino*, 1922, p. 58, n. 2 ; Gualzata, *Nomi locali Bellinzonese*, 1924, p. 49 ; Wartburg, *FEW.*, I, 148.

En ce qui concerne l'albanais *pɛrua, pɛroi* « ruisseau, torrent » (Meyer, *Alban. Wörterb.*, p. 335) cf. les justes observations de M. Puşcariu, *ZRPhil. Beih.*, XXVI, p. 59 ; N. Jokl, *Indog. Forsch.*, XXXVII, p. 91, *Linguistisch-kulturhistor. Untersuch. aus dem Bereiche des Alban.*, 1923, p. 335 et Vašmer, *Studien zur albanesischen wortforschung* (*Acta et Comment, Univers. Dorpat. B. Human.*, I, 50), qui sont unanimes à écarter l'hypothèse d'un rapport avec ARRUGIA.

M. Terracini, *Osservaz. topon. sarda*, 1927, p. 18, n. 59, s'accorde enfin avec M. Wagner à considérer le campid. *arroia* « ruisseau » comme un type emprunté à l'espagnol, en soulignant l'opposition des toponymes *Roia, Roia de Trogos, Roiedda*, etc.

3. C. Battisti, *Studi di storia linguist. nazion. Trentino*, p. 58, n. 2 ; dans son récent ouvrage sur les *Popoli e lingue nell' Alto Adige, Studi sulla latinità altoatesina*, 1931, p. 24 il semble admettre même l'appartenance du type à la langue gauloise.

De ces conditions particulières des sources et des aires est-il permis de déduire que dans ARRUGIA se cacherait la forme pyrénéenne de la base *RUGIA, quelle que puisse être l'appartenance linguistique[1] de cette dernière ? En d'autres termes, est-on en droit de croire que le mot technique *RUGIA se rapportant à la terminologie minière n'ait pu participer à la vie des langages parlés par les mineurs pyrénéens qu'à la condition d'être assimilé à la prononciation indigène qui déjà à l'époque de Pline répugnait à commencer un mot par *r* ? S'il y a lieu de répondre à ces questions par l'affirmative, la forme hispanique ARRUGIA, en tant qu'elle représente un ancien témoignage d'une tendance phonétique encore vitale en basque, vient d'apporter une nouvelle confirmation à l'hypothèse, exprimée déjà à l'égard de URIUM et de TASCONIUM, que le groupe de mots exotiques attestés par Pline comme relatifs aux mines de l'ancienne Espagne, appartenait à une langue liée au moderne euskara par des rapports génétiques semblables à ceux admis par Schuchardt pour la langue des inscriptions aquitaines.

Dans le cadre du même système phonétique on peut donc tenter une explication plausible aussi pour le mot GANGADIA provenant de la même source de Pline et interprétable comme une forme secondaire dérivée de GANDADIA.

1. Le passage -ND- > -NG- (GANDADIA > GANGADIA) et les doublets analogues typiques du basque.

M. Uhlenbeck[2] a attiré l'attention des linguistes sur la fré-

1. Le rapprochement avec *rūga* se heurte, comme on l'a bien noté, à la difficulté de la quantité de *ŭ* dans *rŭgia* (> lomb. *roza* ; cf. TEGIA > *teza*). Le type CORRUGUS (*Hist nat.*, XXXIII, 74) peut être considéré comme une formation secondaire née en latin d'après ARRUGIA (cf. « CORRUGOS vocant, a conrivatione credo » Pline) et restée, d'ailleurs, presque inféconde. Cf. Walde-Pokorny, II, 353 ; Walde-Hofmann, *LEW*[3], 1930, p. 69 et la bibliographie ici citée. A propos de CORRUGUS, cf. V. Garcia de Diego, *Contribucion al diccionario hispanico etimologico*, Madrid, 1923, p. 54 ; sur l'origine de ATTEGIA, cf. Schuchardt, *Heimisches u. fremdes Sprachgut* (*RIEB* XIII), p. 78.

2. C. C. Uhlenbeck, *Beiträge zu einer vergleichenden lautlehre der baskischen dialecte* (*Verhandel. Koninkl. Akad. v. Wetensch. te Amsterdam*, V 1), 1903, p. 80.

quence en basque de doublets avec -ND- et -NG- du type *indar-ingar* « force » et a ouvert ainsi la discussion sur le rapport chronologique d'une forme à l'autre. Mais c'est à Hugo Schuchardt[1] que revient le mérite d'avoir relevé la priorité des formes avec -*nd*- à l'égard de celles avec -*ng*-.

Dans le cas particulier de *indar-ingar* « force » Schuchardt invoque à l'appui de la forme *indar*, considérée comme primitive, les types INDERCA, INDERCILLUS, noms de personne attestés par les inscriptions de l'Aquitaine (CIL, II, 257, 259). Mais abstraction faite de ces témoignages des sources, à l'intérieur même du vocabulaire basque, à l'isolement de la forme *ingar* « force » du Navarrais (Uhlenbeck, *Beiträge*, 80) s'oppose d'une façon évidente la vitalité de la forme *indar* commune à toute la langue (Azkue, I, 412) et productive de nombreux dérivés : *indardun* « fort », *indarga* « privé de forces », *indarka* « par force », *indarlei* « épreuve de forces », *indartsu* « fort, robuste » etc. (Azkue). C'est là encore un moyen de se renseigner sur l'âge de la forme *indar* « force », dont la priorité à l'égard de *ingar* est confirmée, au surplus, par le toponyme basque *Indaras* dans le Labourd (Sara)[2].

A ce sujet je voudrais signaler ici la frappante homophonie entre le basque *indar* « force » (et *Indaras*, nom de lieu du Labourdin) et Ἴνδαρα· Σικανῶν πόλις (Théopomp. apud Steph. Byz.). Encore une fois, la similitude de l'appellatif actuel au toponyme ancien peut n'être qu'apparente. L'idée d'un rapprochement ne serait pourtant pas destituée de tout fondement. On sait, par exemple, que l'appartenance des Sikanes à la race ibérique est attestée par Thucydide (VI, 2. 2) et par Philiste de Syracuse (*Fragm.* 3 ; apud Diod. V, 6. 1). Or, même si l'on hésite à tirer parti de récits des écrivains de l'antiquité par trop contradictoires, si l'on ne veut pas accueillir sans réserves les interprétations de Hum-

1. H. Schuchardt, *Museum*, X, 398 ; *ZRPhil.*, XXX, 213 ; *Baskisch u. Romanisch* (*Beih. ZRPhil.*, VI), p. 17. — Cf. aussi H. Gavel, *Éléments phonét. basque* (*RIEB*, XII), p. 413-415.

2. Cf. L. de Eleizalde, *Toponomástica vasca* (*RIEB*, XXI), 1930, p. 189.

boldt et de Schulten, s'il faut en général convenir que de simples coïncidences toponymiques sont loin de nous autoriser à tirer des conclusions sur une parenté de langue et moins encore de race, il n'en reste pas moins que, d'une part, les récits des anciens sont unanimes à séparer les Sikanes des Sikèles et à témoigner la précédence en Sicile des premiers (Ibères immigrés pour Thucydide, Philiste et Ephore ap. Strabo VI, 270; Ibères autochtones pour Timaios ap. Diod. V, 6) et que les recherches modernes, d'autre part, ne sont guère unanimes à écarter toute possibilité de lien entre les Sikanes et les peuplades primitives de la péninsule ibérique[1]. En tout état de cause, c'est surtout à l'archéologie et à l'ethnographie préhistoriques la tâche de juger de quel poids les équations jusqu'ici établies[2]: Σικανοὶ-Ἴβηρες; Σικανὸς· ποταμὸς Σικελίας - SICANUS, *fluvius Iberiae*, Avien. v. 469; Σικάνη· πόλις Ἰβηρίας, Hécatée, *Fragm.* 15, unies, maintenant, à la comparaison : basque *indar* « force » (*Indaras*, nom de lieu) — Ἴνδαρα· πόλις Σικανῶν[3], doivent

1. A. Schulten, *Sikaner* (*PWRE.*, II, II/2, 1923), p. 2459; Ziegler, Σικελία (*PWRE.*, II, II/2), p. 2482; Reche, *Sikaner* (Ebert, *RLV*, XII, 1928), p. 123, F. Ribezzo, *Roma delle origini*, etc. (*Rivista indo-greco-ital.*, XIV, 1930, p. 61), avec une riche bibliographie. Cf. aussi E. Pais, *Storia dell'Italia antica*, I (1925), p. 93; L. Pareti, *Le origini etrusche*, 1926, p. 79.

2. « Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὡς μὲν αὐτοί φασι, καὶ πρότεροι, διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὡς δὲ ἡ ἀλήθεια εὑρίσκεται, Ἴβερες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες »; cf. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habit. Europe*, I, 26; A. Schulten, *Numantia*, I, 56. — Ἡ περίχωρος Ἀκραγαντίνων. Καὶ ποταμὸς Σικανός, ὡς φησιν Ἀπολλόδωρος (Steph. Byz. s. v. Σικανία); pour *Sicanus fluvius* cf. Avienus, *Ora maritima*, édit. Schulten, 1922, p. 109; SICANA *civitas*, Avien. v. 479; E. Hübner, *Monum. l. Iber.*, 240.

3. En ce qui concerne l'idée, le toponyme Ἴνδαρα en rapport avec un appellatif désignant « force » pourrait s'accorder avec le passage sur les Sikanes de Timaios (Diodor., V, 6. 2): « οἱ δ' οὖν Σικανοὶ τὸ παλαιὸν κωμηδὸν ᾤκουν, ἐπὶ τῶν ὀχυρωτάτων λόφων τὰς πόλεις κατασκευάζοντες διὰ τοὺς λῃστάς ». Faut-il donc reconnaître dans Ἴνδαρα « force, forteresse » une de ces « collines fortifiées » (= ὀχυρὸς λόφος) typiques des Sikanes? Il s'agirait, dans ce cas, d'un synonyme des types bien connus tels que VALENTIA (Pline, III, 36) dans le pays des SEGO-VELLAUNI (cf. Keune, *PWRE.*, II, II/2, 1924, p. 1048), POTENTIA de la Liguria, du Picenum et de la Lucania et surtout des toponymes SEGOVIA *Arevacor.*, SEGISAMA *Vaccaeor.*, SEGOBRIGA *Celtib.*, SEGODUNUM *Rutenor. Aquit.*, etc. (cf. Hübner, *Proleg.*, XCVIII), en tant qu'ils soient tous interprétables

peser dans la discussion non seulement du problème particulier de l'origine des Sikanes, mais en général du problème basco-ibérique. Car, si cette dernière comparaison se confirme, du point de vue purement linguistique. à la suite d'autres recherches, il en résulterait que le vocabulaire des Sikanes contenait des éléments communs aux anciens idiomes qui constituaient le substrat des dialectes euskariens d'aujourd'hui.

En suivant les mêmes critères, Schuchardt a donné une interprétation analogue aux autres doublets basques aussi dans les cas où l'appui des sources n'est pas facile à trouver. C'est ainsi que la forme basque *ginda* « fruit du Prunus avium, var. » (« cerise aigre » Azkue, I, 347) a été considérée par Schuchardt comme primaire à l'égard de *ginga* ; et les indices semblent, en effet, confirmer cette interprétation. Tout d'abord, la racine GIND- (KIND-) en basque n'est pas isolée. Il suffit de songer aux dérivés *gindalatz* « cerise sauvage », *gindoil, gindoiltze* « árbol que produce *guindas* » et notamment à un autre nom de plante sauvage : *gindarra* « bruyère » (Azkue, I, 347) [1]. De plus la toponymie basque connaît le type bien remarquable *Gindapea* (*RIEB.* XX, 31) de Alaba qui rentre dans la série de dérivés en *-pe(a)* tels que *Balsape* (XIV, 136), *Botxipea* (XIV. 449) en rapport avec *balsa* « puits, piscine », *botxi* « rocher » (Azkue, I, 129, 180) et surtout, en tant qu'il s'agit de noms d'arbre, ARISPE, doc. XII[e] siècle, « sous les chênes », *Bikupea* « sous le figuier » [2]. Enfin, l'aire de

comme des dérivés ou des composés celtibériques d'une base celtique SEGO- « force » (Dottin, *La langue gauloise,* p. 285 ; Gröhler, *Uber Urspr. u. Bedeut. der franz. Ortsnamen,* p. 100 ; Schuchardt ; *Iberische Deklination.* p. 56 et *Mitteil. anthrop. Gesell. Wien,* XXXXV, p. 115, n. 1 : Meyer-Lübke, *Hom. Men. Pidal,* I, 70).

1. Il faut. pourtant, tenir compte des formes parallèles *giñarra* et *iñarra* « bruyère et, par extension, toute sorte de balais » (Azkue, I, 346 et 411) : cf. aussi *añara,* Haute-Navarre (Azkue, I, 41), *giñarlatza, iñarlori* (Azkue, I, 346 et de Aranzadi, *RIEB.,* XX, 276).

2. Ainsi les toponymes *Aspe* (= *as-pe*), *Mendibe, Mendipe* son interprétables « sous le rocher », « sous la montagne », etc. Cf. encore *Bustiñabeu RIEB.*. XIV, 451), *Elorrbe* « caserío de Ibarra » (Gip.), p. 570. en rapport avec *elor, elorri* « épine » (Azkue, I, 235) ; *Biku-pea*

GINDA « cerise aigre » embrasse une grande partie du domaine hispano-gascon. Les deux formes *ghinda* et *ghinga* coexistent, il est vrai, en Gascogne, mais la première est, d'après les sources, la plus ancienne et la plus répandue [1]. Et pour dissiper les doutes sur le rapport chronologique entre les deux formes, on peut recourir surtout au sarde *ghinda* du Nuoro « cerise sauvage » (fruit du Prunus avium, var., cf. Penzig, I, 383), mot qui est en parfaite concordance de sens avec le basque *ginda* « cerise aigre ».

Ces fragments isolés de GINDA nous permettent, d'une part, de reconstituer une aire ibéro-aquitano-sarde [2] et, d'autre part, de revendiquer pour la phonétique basque la tendance -ND- > -NG- qui a conditionné la forme secondaire *ginga* à côté de *ginda* de la zone basco-gasconne.

Or, l'alternance : GANDADIA > GANGADIA, attestée par Pline, est-elle interprétable à la lumière de ces doublets *indar-indar, ginda-ginga, gandor-gangor,* etc., typiques du basque ? Est-il permis de reconnaître dans GANGADIA en face de GANDADIA (et de GANDA des Alpes) une forme qui dès l'époque de Pline avait plié aux exigences phonétiques des mêmes idiomes qui constituent le substrat linguistique du moderne euskara et d'où nous provient la forme ARRUGIA en face de *RUGIA ? Etant donné que GANGADIA est un terme appartenant au même langage des mineurs pyrénéens d'où

(*RIEB.*, XIV, 442) de *biku* « figuier » (Azkue, I, 165) ; ARISPE est cité par A. Luchaire, *Les idiomes pyrénéens,* pp. 139, 177, et surtout 183.

1. Cf. *Revue d. langues rom.,* 1899, p. 223 et Rolland, *Flore popul. France,* V, p. 348 (*ghinïè, ghignié,* Tarn-et-Gar., Tarn, etc. ; *ghindoulhè,* Béarn, Toulouse, Haute-Gar., Landes ; *ghindoulé,* Gers), p. 350 (*ghina* Brive, *ghino* Tarn ; *guingue* ; *ghino* Dordogne, etc.), p. 354, 356, 360 (*guindolum* docum. de 1430 « arbre », *ghina* docum. de 1391, le « fruit »). — Cf. aussi cast. *guinda, guindita, guindal,* galic. *guindeira,* catal. *guinder, guindola* Conca de Tremp, Colmeiro, *Enumer. de las plantas de la penins. hispano-lusit.,* II, p. 298, 299, 301 et 362 ; *Diccion. Aguiló,* p. 202 ; toponymie pyrénéenne : *Guindalo,* docum. *Quindalos* 1484, Raymond, *Dictionn. topogr. dép. Basses-Pyrénées,* p. 74.

2. Ces conditions particulières des sons (*-nd-* : *-ng-*) et des aires (unité ibéro-aquitano-sarde) nous autorisent à séparer nettement le doublet *ginda- ginga* du groupe d'appellatifs qui peuvent éventuellement se rattacher à une base grecque βύσσινος « fait de lin » (*REW.*[3], 1433).

provient, d'après la même source de Pline, le mot ARRUGIA, il en résulte la possibilité d'interpréter les deux mots dans le cadre du même système phonétique. C'est une possibilité, je le répète. Car, s'il est vrai que GANGADIA à côté de GANDADIA est explicable à l'aide de phénomènes d'assimilation ou de dissimilation, il n'est pas moins vrai que la remarquable fréquence en basque de doublets -ND- : -NG- ne permet pas de se décider sans plus pour l'une des possibilités sans signaler du moins l'autre aussi. En faveur de la première semble même plaider la coexistence de ANDĂRA à côté de GANDĂRA explicable au sein du basque sur le modèle de doublets analogues.

2. L'alternance *gándara-andara* et un trait caractéristique du basque.

Un des traits les plus singuliers de l'euskara moderne est sans doute la grande instabilité, la caducité même, des consonnes initiales. C'est ici particulièrement le cas de la tendance à la chute de G- (K-) dont les divers dialectes euskariens conservent un certain nombre d'exemples : *gandura-andura* « hièble », *goroldio-oroldio* « mousse », *gastigar-astigar* « érable », *gabi-abi*, « airelle », *giñarra-iñarra* « bruyère » (Azkue, s. v.), etc. Mais, faute de moyens d'investigation, le rapport d'une forme à l'autre n'est pas aussi clair qu'il peut le paraître au premier abord. Surtout lorsqu'il s'agit de mots jugés de pure souche basque d'après les indices, la reconstruction d'un prototype a presque toujours un caractère aléatoire. C'est que pour l'euskara moderne le témoignage d'un ancien état de langue correspondant au latin, à l'égard des langues romanes, nous manque à tout jamais. On est ainsi réduit à des méthodes qui font une large place à l'hypothèse. A propos des doublets *gandura-andura, giñarra-iñarra, gabi-abi,* tous les trois noms de plantes sauvages, faut-il, par exemple, supposer chute ou épenthèse de *g-* ? En faveur de l'une ou de l'autre possibilité

est-il permis d'invoquer éventuellement l'appui des formes qui ont survécu dans le vocabulaire des patois romans parlés sur les deux versants pyrénéens? Cependant, ce moyen de contrôle perd sa valeur dans les cas où les types romans semblent refléter chacune des deux formes basques. Tel est le cas du doublet basque *gabi-abi* « airelle, myrtille », Vaccinium myrtillus L. (Azkue, I, 7 et 312) auquel se rattachent probablement, de l'un versant des Pyrénées, les types *gayuba* de Biscaye, *gaulla* de La Bureba et *gayubera* de Alcarria (= « myrtille d'ours », *vaccinia ursi*) et, de l'autre versant, *ayou* des Hautes-Pyrénées, *abayou* du Béarn, *aouajouera* de la Haute-Garonne (= « myrtille »)[1].

Par contre, dans les mots basques d'emprunt, l'existence d'une forme primitive comportant une gutturale peut résulter incontestablement de la comparaison avec la base équivalente de la langue de provenance. Sans doute, le *g-* est, par exemple, disparu dans *upel* « tonneau » du biscayen à côté de *gupel* du labourdin, le point de départ des deux formes étant le latin CUPPA [2]. Mais il n'est pas aussi certain que d'autres mots rentrent aussi, comme on l'a supposé, dans la catégorie des emprunts. A plusieurs reprises, on a rangé ici, par ex., le nom de l'érable (= « *Acer campestris* L. ») que le vocabulaire basque nous a conservé sous les deux formes *gastigar* et *astigar*. Le type a été expliqué par Schu-

1. Schuchardt, *Baskisch u. Romanisch* dans *Beih. ZRPhil.*, VI, p. 24, se demande si le mot latin AVIA (HABIA), attesté par Columelle (VI, 14, 3; VI, 14, 6), se rapporte peut-être à l'airelle. Les indices de la botanique, il faut bien l'avouer, parlent contre cette hypothèse. Cf. *REW.*[3], 824. Cf. *Thes. l. lat.*, II, 1420; surtout J. B. Hofmann dans Walde, *LEW.*[3], p. 83. Les types ici cités sont réunis dans Colmeiro, *Enum. de las plantas de la penins. hispan.-lusit.*, III, 525; Rolland, *Flore pop.*, VII, p. 234-236.

On ne peut s'empêcher de souligner ici encore la frappante similitude signalée déjà par Schuchardt (*ZRPhil. Beih.*, VI, p. 24, n. 1), ne fût-elle que fortuite, entre le mot basque *gayuba* « myrtille d'ours » et le type alpin *gayuda* (Valtellina), etc., désignant la même plante. L'influence de GALLUS (*REW.*, 3664) n'est, en tout cas, que secondaire. Cf. Monti, *Vocab. Como*, p. 90; P. E. Guarnerio, *Appunti lessicali bregagl.* (*Rend. Istit. Lomb.*, XLI, 1908, p. 209); Jaberg-Jud, *AIS*, III, 614.

2. H. Schuchardt, *Beih. ZRPhil.*, VI, p. 31; Gavel, *Éléments*, p. 389.

chardt[1] comme un composé hybride de ἄκαστος « érable » d'une glose d'Hesychius et de l'adjectif basque *igar* « sec » ; c'est ainsi que le mot basque a trouvé une place dans les dictionnaires de von Wartburg et de Meyer-Lübke à côté des vestiges romans de AKASTOS (> provenç. *agast, agas*)[2]. Cependant, l'explication se heurte à toute une série de difficultés. D'abord, elle implique la chute de la voyelle initiale A- attestée par tous les reflets, sans exception, non seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans la toponymie (*Gastigaro, Astigarreta*)[3]. Aucune trace, par contre, d'une forme **agastigar* ni en appellatif ni en toponyme. En second lieu, du point de vue sémantique il n'est pas besoin d'insister sur ce que cette dénomination « érable sec » (*gast-igar*) aurait de singulier. A ce sujet il n'est pas permis de tirer grand profit de la comparaison établie par Schuchardt[4] avec le provençal *azedur* (Hérault). Car, le mot provençal interprété par « érable dur » (et non, en tout cas, « érable sec ») est une formation isolée dans l'aire de ACERABULUS, due peut-être (comme l'a supposé M. von Wartburg, *FEW.*, I, 19) à l'étymologie populaire, tandis que le type (*g*)*astigar* est le nom désignant l' « érable » commun à toutes les variétés dialectales du basque. Ce sont là des faits qui justi-

1. Schuchardt, *ZRPhil.*, XXXII (1908), p. 351, n. et 359, note ; *Literat. f. german. roman. Philol.*, XXXIX (1918), p. 42 ; cf. aussi *Museum*, X, 401 (où le doublet basque *gastigar* : *astigar* est, par contre, comparé à l'espagnol *quejigo*), tandis que M. Gavel, *Éléments*, p. 391, a avancé l'hypothèse — très peu vraisemblable, d'ailleurs — d' « un *-g-* initial épenthétique (dans la forme *gastigar*), causé par une analogie purement formelle avec le verbe *gaztigatu* « châtier » et peut-être aussi avec l'adjectif *gazte* « jeune ».

2. Cf. von Wartburg, *FEW.*, I, 11 et 19, n. 4 : Meyer-Lübke, *REW.*[3], nr. 59 (« vielleicht bask. *gast- igar* « rundblätteriger », eigentlich « dürrer Ahorn »).

A propos de la glose d'Hesychius ἄκαστος· ἡ, σφένδαμνος, cf. M. Niedermann, *Zur latein. u. griech. Wortgeschichte* (« *Glotta* », XIX), 1930, p. 11 et V. Bertoldi, *Revue celtique*, XLVII (1930), p. 192.

3. A. Luchaire, *Les idiomes pyrénéens*, p. 153 ; H. Schuchardt, *Heimisches u. fremdes Sprachgut* (*RIEB.*, XIII), 1922, p. 74 ; L. de Eleizalde, *Listas alfab. de voces topon. vascas* (*RIEB.*, XX, 1929, p. 26 ; XIII, 1922, p. 503).

4. Schuchardt, *ZRPhil.*, XXXII, 351, n. ; A. Thomas, *Romania*, XL, 105 ; cf. Rolland, *Flore popul.*, III, 145.

fient la tentative de donner au mot basque une autre interprétation.

Le vocabulaire sarde possède le mot, non signalé jusqu'ici, *costighe* « érable » du Nuoro et du Logudoro[1]. C'est en tenant compte de ce type que toute la nomenclature ibéro-sarde de l'érable nous apparaît sous une nouvelle lumière. Car, si l'idée de Schuchardt d'un rapprochement possible entre le basque *gastigar* « érable » et l'espagnol *quejigo* « une sorte de chêne », mérite malgré la divergence de sens d'être prise en considération, elle trouverait maintenant un appui dans le mot sarde *costighe* « érable » qui correspond parfaitement, du point de vue des sons, des formes et du sens, au mot basque *gastigar* « érable ». De plus, cette unité des trois groupes est confirmée par le fait que *quejigo* avait aussi dans l'ancienne langue la signification de « érable » (« *Acer campestris* L. », cf. Nemnich, *Polygl. Lex. Naturgesch.*, III, 1621 et cf. le dérivé collectif *quejigar* « trait de bois planté de *Acer campestris* L. mêlé à « *Quercus pubescens* »)[2]. Et la comparaison avec le mot basque est d'autant plus justifiée que le domaine ibérique de *quejigo, cajigo*, etc. semble à peu près coïncider avec l'aire cantabro-basque signalée plus haut et considérée comme l'aire primitive des phonèmes tels que *f-* > *h-*, etc. attribués à l'influence du substrat. En réalité, le domaine du type embrasse une zone qui va de la Galice (*caxigo*) à

1. Il s'agit de l'*Acer monspessulanum* L. = sard. *còstiche, còstighe*, suivant O. Penzig (*Flora popol. ital.*, I, 3), de l'*Acer campestre* L. suivant Cara, *Vocab. botanico sardo-ital.*, s. v. (cf. aussi Rolland, *Flore pop. France*, III, p. 148).

2. L'érable, « *Acer campestris* L. » se trouve ici, en effet, presque toujours associé aux différentes variétés de *Quercus* (*sessiliflora, pedunculata, Tozza* Bosc., *lusitanica* Lam., etc.), de sorte à constituer le type de végétation mixte bien connu dans tous les bois d'Europe. A ce sujet cf., par ex., Hegi, *Illustr. Flora Mitteleuropas*, III, 110 : « Gegenwartig bildet die Stiel-Eiche in Europa nur selten reine Bestände, sondern sie tritt meist nur vereinzelt in Mischwäldern (besonders mit der Buche, *Carpinus, Acer campestris* gemischt) auf ». — V, 287 : « Die Art *Acer campestris* gedeiht vorzüglich an trockenen Südhängen mit *Quercus pubescens*, erreicht die üppigste Entfaltung und grösste Höhe in den mässigfeuchten Laubmischwäldern aus Eichen, Linden, *Acer platanoides* ».

travers le territoire de Santander (*cajiga*) et de Burgos (*quejiga*) jusqu'à la région de Barbastro (Huesca : *caxigo*) et à Bielsa (*caixico*), Plan et Benasque (*caixigo*) dans le cœur des Pyrénées[1].

Or, l'invraisemblance générale de l'hypothèse d'un emprunt pour des noms d'arbres sauvages tels que l'érable, la localisation cantabro-basque du type ibérique *quejigo, cajigo* en face de *arce, azre, acere,* du reste de la péninsule, l'isolement du type *costighe* dans les zones les plus conservatrices de la Sardaigne (Logudoro, Nuoro) en face de *aceru, aera* du reste de l'île, la présence dans les deux aires de toponymes tels que *Cajigar* près de *Carrasquero* sur le Monte de *Castigaleu* (*Mapa mil. España,* Hoja 28) et *Costighedu, Castigadu* près de Macomer (Sardaigne), tout cela contribue à indiquer l'appartenance des deux groupes au substrat ibéro-sarde[2]. Avec cette situation linguistique est évidemment inconciliable l'hypothèse d'un composé hybride gréco-basque *AKASTO-IGAR > *gastigar*, même si elle était acceptable du point de vue morphologique et sémantique. Ainsi, le mot sarde, en tant qu'il apporte un précieux soutien seulement à la forme basque *gastigar*, témoigne indirectement de la nature secondaire de *astigar*, forme due à la chute de la gutturale initiale qui caractérise le basque.

Ces considérations peuvent naturellement être étendues aussi au doublet toponymique *Gándara > Andara,* dont les deux formes se rapportent à la même réalité géo-morphologique et dont la première seulement trouve l'appui du type synonymique *Ganda* des Alpes. De plus, à l'intérieur de l'aire cantabrique de *gándara-andara* ont été découvertes les deux inscriptions votives déjà citées (*Iovi*) CANDAMIO et (*Iovi*) CANDIEDONI (*CIL.*, II, 2695 ; 2599), types qui se rat-

1. Cf. Colmeiro, *Enum. plantas penins. hisp.-lusit.*, IV, 671-673 ; Rolland, *Flore pop. France,* III, 148 ; Saroïhandy, *RIEB.*, VII, 491, n. 1.

2. Cf. Philipp, *Sardinia* (*PWRE.*, II, 1/2, 1920), 2484-2486 ; B. Terracini, *Osservaz. strati più antichi topon. sarda* (*Atti Conv. Archeol. sardo*), 1927 ; Max Leop. Wagner, *La stratificazione del lessico sardo* (*Revue linguist. rom.,* IX, 1928), 1-61 ; G. Herbig, *Sarden,* Ebert, *RLV.*, XI, 1927, p. 208.

tachent évidemment à une racine KAND- comparable à celle de *GAND-ĂRA comportant la sonore initiale. Ce qui doit retenir surtout l'attention, c'est le fait que la montagne où les Astures Transmontani rendaient un culte à Jupiter CANDAMIUS porte aujourd'hui encore le nom de *Candamo* (« in valle de *Candamo* prope Pravia et Grado oppida ad oram Asturiae maritimam », cf. *CIL.*, II, 2695) et que l'ex-voto à Jupiter CANDIEDO était dédié par un fidèle nommé T. Caesius Rufus *Saelenus*, c'est-à-dire des Σαιλινοί *Astur.* (Ptol., II, 6, 33) « ad Legionem VII pertinentes » (Léon). Or, de la même région est originaire une troisième inscription (*CIL.*, II, 2598) à une divinité topique : à *Iovi Optimo Maximo* ANDERON(I), surnom que les historiens sont enclins à comparer, et même à identifier, avec (*Iovi Optimo Maximo*) CANDIEDONI, sans se prononcer naturellement sur la possibilité de concilier les deux types du point de vue purement linguistique. Cependant, même si l'on tient compte de la possibilité d'une chute de la consonne initiale, il reste toujours à expliquer le rapport *-d-* : *-r-* et *e* : *ie*. Faut-il à l'appui invoquer des doublets basques tels que *inguda-ingura, iduzki-iruzki* « soleil », *enada-enara* « hirondelle, martinet » (Azkue, I, 413 ; 393, 432 ; 239), etc.[1] et, en ce qui concerne les voyelles (*e* : *ie*), le type attesté PENTOVIECI *Asturiae* (en face de -ECI)[2] ? S'il est permis de répondre par l'affirmative, le rapport entre CANDIEDONI et ANDERON(I) des sources épigraphiques serait comparable à celui qui passe non seulement entre *gándara* et *ándara*, mais aussi entre le mot GANDADIA « terra ex quodam argillae genere glarea mixta » (Pline, XXXIII, 70) et le type *andyelo* s. f. « terre argileuse » isolé à Gerde dans les Hautes-Pyrénées[3]. Dans

1. Van Eys, *Essai de grammaire comp. dial. basques*[2], p. 8 ; C. C. Uhlenbeck, *Beiträge vergl. lautlehre bask. dialecte*, p. 59 ; H. Gavel, *Éléments de phonét. basque* (*RIEB.*, XII), p. 232.

2. Cf. H. Schuchardt, *Die iberische Deklination*, p. 50 (PENTOVIECUS-PENTOVIUS, *CIL.* II, 6338 k ; p. 51 : AUCIEICU à côté de AUCEIUS).

3. Cf. *ALF.*, 1440 B. « ARGILE », P. 696 ; l'issue *-yelo* s'explique par l'influence de *aryèlo*, PP. 698, 697 et 689. En ce qui concerne la conservation de *-nd-*, cf. *mandoros* « pomme de terre », PP. 696, 689, 687, etc. (*ALF.*, 1057) ; Rolland, *Flore popul. France*, VIII, p. 107 ;

ce cas, les types : ANDERON(i) des Asturcs, *Anaara* de Santander et *andyelo* des Hautes-Pyrénées indiquent les zones de limite sur les deux versants pyrénéens de l'aire primitive d'un phonème dont la vitalité persiste encore dans les dialectes du système basque.

3. L'alternance des sourdes et des sonores (k- : g- et -nt- : -nd-).

L'alternance des sourdes et des sonores initiales a été considérée à bien des reprises comme un des traits les plus caractéristiques des zones méditerranéennes qui ont subi probablement avec la plus grande intensité l'influence d'un substrat pré-indo-européen.

Pour ce qui regarde le domaine ibérique cette tendance phonétique est attestée par les auteurs et les inscriptions dans les exemples très significatifs déjà signalés par E. Hübner et H. Schuchardt[1] : PAESURI = BAESURI, PELENDONES *Iberiae* = BELENDI *Aquit.*, PLPLIS = BILBILIS, TURIUM fl. = DURIUS fl., TURIASO = DURIASU, etc. Mais le doublet PALUCA-BALUCA (PALUX-BALUX) « pépite d'or » est particulièrement instructif pour notre cas, en tant qu'il est attesté par la même source de Pline (XXXIII, 77) d'où nous provient GANDADIA. On est donc autorisé à partir de l'alternance entre sourdes et sonores à l'égard des résidus de la langue parlée par les mineurs pyrénéens. Il en résulte à côté de GANDADIA une forme parallèle comportant à l'initiale la sourde : KAND- ; et cela d'autant plus qu'elle nous est signalée par les indices d'ordre sémantique, l'équation KANDA = GANDA ayant pour

mandorro, f. H.-Pyr., H.-Gar., L.-et-G. (en face de *mannore* f. des Landes), type inséparable des mots basques (lab.) *mandaburu* « variété de pomme », *mandaka* « variété de pomme très amère » (Azkue), identique à son tour à l'appellatif basque *mandako* « muleton, petit mulet » (basque *mando* « mulet »). Cf. Urtel, *Zum Iberischen in Südfrankr.* (*Sitzb. preuss. Akad.*, XXXIII, p. 541).

1. H. Schuchardt, *Iberische Deklin.*, p. 27 ; *Mitteil. anthrop. Gesell. Wien*, XXXXV, p. 112, n. 1 ; E. Hübner, *Monum. Proleg.*, LXXI, XLV.

base la parfaite identité des conditions géo-physiques des lieux ainsi désignés [1].

Or, une tendance analogue à la sonorisation des explosives sourdes initiales est commune aussi à la langue basque. En conséquence « aucun mot basque primitif » — remarque M. Gavel [2] — « de même qu'aucun mot d'emprunt très ancien, ne doit présenter à l'initiale la sourde *k* : celle-ci s'est changée, à un certain moment, en la sonore correspondante *g* ». Mais cette « loi phonétique », une fois encore, admet tant d'exceptions qu'on a presque toujours des doublets révélant — comme l'ont remarqué Schuchardt et Uhlenbeck [3] — une sorte d' « incertitude et d'instabilité »

1. Les deux formes coexistent parfois dans les sources pour le même toponyme : CANDA « oppidum vastatum est a Normannis » de l'année 850 et « monasterium quod antiquitus vocatum est GANDA » de l'année 967. Il ne sera pas inutile de rappeler ici la frappante concordance sémantique entre *Canda* (Appennino tosco-emiliano) « gorge où s'amassent de formidables blocs de rocher » et *ganda* (Alpi comasche) « ammasso, rovinio di roccia sfasciata e rotolata dal monte ». A la *Portilla de la Canda* dans le domaine ibérique correspond le *Passo de la Ganna* (*-nd-* > *-nn-*) dans le domaine des Alpes.

Les indices de la réalité géo-physique semblent bien révéler le toponyme CANDIDAE dans un document de l'année 1188 (cf. F. Pellegrini, *Nomi loc. di città e terre bell.* dans *Miscell. Dep. Ven.*, 1893, p. 29) j. *Candide*, village du Comèlico sup., comme un type appartenant à notre famille. En effet, *Candide* est situé à peu de distance d'un gravier en pente qui a donné le nom à *Gera* (GLAREA « gravier ») : la même idée donc sous deux formes linguistiques différentes. A ce propos M. Tagliavini, *Il dialetto del Comèlico* (*Arch. Roman.*, X, p. 10) nous dit expressément : « Da *Gera* una ripida scorciatoia porta in pochi minuti a *Candide* che si stende a mezza costa, duecento metri più in alto ».

Cf. aussi CANDIDE (*Bibliot. Soc. storica subalp.*, LXXIX, 269), topon. mentionné par G. D. Serra, *Per la storia del cognome ital.*, II, p. 626 (114).

2. H. Gavel, *Éléments de phonétique basque*, 1920. *RIEB.*, XII, p. 365.

3. C. Uhlenbeck, *Beiträge zu einer vergleich. Lautlehre der baskischen Dialekte* (*Verhandl. k. Akad. v. Wetensch. te Amsterdam, Afd. Letterk*, V, 1903) ; Schuchardt, *Museum*, X, 11-12, p. 395, et *Baskisch und Romanisch*, *ZRPhil. Beih.*, VI, p. 19 : « Wenn wir die mundartlichen Lautentsprechungen des Baskischen gegen die andrer Sprachen halten, so wird uns keine Erscheinung in höherem Grade auffallen als die Unbeständigkeit der anlautenden Konsonanten, sei es dass sie miteinander vertauscht werden, sei es dass sie schwinden oder hinzu-

dans l'ensemble de la langue. Dans chaque cas particulier il convient donc d'examiner si la priorité appartient à la sourde ou à la sonore. Un fait doit surtout retenir l'attention : c'est qu'un certain nombre d'exceptions, où la tendance à la sonorisation des sourdes semble affaiblie ou tout à fait inactive, est constitué par des appellatifs appartenant aux catégories sémantiques typiquement archaïques et non limités à l'unité linguistique basque.

Parmi les « anomalies », M. Gavel discute, par exemple, à la page 376 le nom basque de plante sauvage *korosti* « houx » en bas-navarrais et en roncalais auquel correspond *khorostü* en souletin et *gorosti* dans le reste du domaine basque. Or, la Sardaigne connaît le même type avec la même signification « houx » (« Ilex aquifolium L. ») et avec la même alternance entre la sourde et la sonore : *colostri-golostri*[1]. Mais la priorité de la première forme est ici mise hors de doute par la présence dans la toponymie sarde de *Colostrài* avec un élément dérivatif *-ai* révélant l'appartenance du type à l'ancien substrat de l'île. De même, à l'intérieur du basque l'appellatif *korosti-gorosti* (en face de l'espagnol *acebo*) trouve l'appui d'un bon nombre de toponymes *Korostegi, Gorostegi, Gorostiaga, Gorostidi, Gorostadui, Gorostarzu,* etc.,[2] formés à l'aide de suffixes

treten ». Cf. aussi H. Gavel, *RIEB.*, XII, p. 343 ; A. Trombetti, *Le origini della lingua basca* (*Memorie Accad. Bologna,* VIII-IX, 1926), p. 32.

1. V. Bertoldi, *Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi nella Sardegna* (*Revue linguist. rom.*, IV, p. 11) et *Revue celtique,* XLVII, 1930, p. 189.

Pour les formes basques cf. Azkue, I, 362 et 500 ; Colmeiro, *Enum. de las plantas de la penins. hispano-lusit.*, II, 5 ; Gavel, *Éléments de phonét. basque,* p. 376 : Schuchardt, *Museum,* X, p. 401.

Les types de la Sardaigne se trouvent enregistrés dans Penzig, *Flora popol. ital.*, I, p. 243. — Max L. Wagner, *La stratificazione del lessico sardo* (*Revue linguist. rom.*, IV, p. 24) relève le fait très significatif que les types appartiennent aux zones les plus archaïques de l'île (Barbagia et Nuoro). A propos du toponyme *Colostrais,* cf. B. Terracini, *Osservaz. sugli strati più antichi della toponom. sarda* (*Atti Convegno Archeol. sardo,* 1927), p. 7.

2. Cf. T. de Aranzadi, *RIEB.*, VII, p. 169 ; L. de Eleizalde, *Toponv. vasca* (*RIEB.*, XX), 1919, p. 220. A ajouter : *Gorostardi* (Irun), *Gorostio* « apellido bizkaino del siglo XVII » (*Arch. parr. Santiago,* Bilbao), *Gorostialdea* et *Gorostissa* (Sara).

typiquement euskariens. Les sens, les sons, les formes, tout porte donc à croire à une origine commune dans le cadre du substrat ibéro-sarde[1].

Mais ce sont plus précisément les dialectes de la Soule, du Roncalais et de la Basse-Navarre avec *korosti (lhorostii)*[2] qui concordent avec le sarde dans le traitement de l'occlusive initiale. Sous cet aspect une zone dialectale basque semble donc garder un état de langue plus archaïque à l'égard de l'ensemble des dialectes euskariens, peut-être dans un rapport analogue à celui qui passe entre l'aquitain des inscriptions et l'ancienne unité linguistique cantabro-pyrénéenne conservée dans le basque. En tout état de cause, les inscriptions de l'Aquitaine, les archaïsmes de la Soule et les épaves du substrat de la Gascogne nous permettent de déceler parfois ce que le basque nous cache : les phases d'une évolution, dont le moderne euskara présente le dernier résultat. C'est bien surtout le basque, cet îlot linguistique menacé sur toutes les frontières et gardant, néanmoins, sa physionomie propre, qui donne ici aux recherches dans le cadre préhistorique un certain avantage

1. En ce qui concerne la permutation de *r* et de *l* (*golosti-gorosti*), on n'ignore pas que « l'*r* douce intervocalique provient souvent en basque d'une *l* primitive » (Gavel, *Éléments de phonét. basque,* p. 210) ; cf. aussi Schuchardt, *Iberische Deklination.* p. 5 et *ZRPhil.*, XXXII, p. 357, à propos de *Iliberri-Iriberri,* et de *oreitz, oratz* > *COLES-T(R)UM (asl. *culiestru*), *COLAST(R)UM (espagn. *calostro*), COLOSTRUM dans les mots d'emprunt. Instructif, à cet égard, est aussi l'exemple de CLUNIA *Celtiberiae finis* (Pline, III, 27) > CULUNIA (*CIL.*, II, 5238) > j. *Coruña,* comportant une évolution basque : KL- > KUL- et -L- > -*r*-.

D'ailleurs, la forme *kolostri* (*golostri*) nous est attestée par les toponymes basques *Kolostrin* « término de Ardanaz » et *Golostrandi* « monte de Letona (Zigoitia, Alaba) », cf. de Eleizalde, *Topon. vasca RIEB.,* XXI, p. 542 et XX, p. 35), l'un toponyme formé probablement à l'aide de *-n* locatif (cf. Luchaire, p. 130). l'autre comparable à *Arech-andi* en Biscaye, etc., Luchaire, p. 177.

2. Cependant les traces de cette forme *korosti* dans la toponymie euskarienne sont plus vastes : *Korostadoi* « monte de Mañaria » (Bizk.), cf. *Ames-toi (-doi)* « lieu planté de chênes tauzins », Luchaire, p. 163 ; *Korostegi* « caserío de Basalgo (Gip.) », cf. *Othegi* « lieu couvert d'ajoncs », Luchaire, p. 178 ; *Korostadi* « caserío de Bergara (Gip.) », cf. *Lissar-di* « fresnaie », Luchaire, p. 163. Cf. Eleizalde, *Topon. vasca, RIEB.,* XXI (1931), p. 542-543.

sur les autres. En effet, si dans le domaine des Alpes et des Apennins, les survivances présumées du substrat trouvaient l'appui d'un îlot ligure ou étrusque comparable à l'îlot basque, il n'y a aucun doute que les comparaisons auraient, ici encore, un caractère moins fragile. C'est là un fait qui justifie la tentative faite pour tirer profit dans la mesure du possible des faits ibériques pour l'examen de faits analogues dans les autres zones méditerranéennes.

Or, si l'on prend comme point de départ l'hypothèse que le type des occlusives des langues parlées dans le bassin de la Méditerranée avant l'arrivée des Indo-européens ait différé de celui des occlusives indo-européennes, rien de surprenant à retrouver dans les zones typiquement archaïques des traces de cette divergence, soit sous la forme d'une incertitude de transcription dans les témoignages anciens soit sous la forme d'une assimilation orale imparfaite et incohérente dans les survivances régionales.

En effet, en ce qui concerne, par exemple, l'ancienne Ligurie, une source précieuse telle que la « *Tabula alimentaria* » de *Veleia* (*CIL.*, XI, 1146) nous a conservé le doublet CUMALLIA-GUMALLAN(US), dont la forme comportant la sourde initiale est confirmée par les noms de personne CUMELIUS (*CIL.*, II, 2639 ; 2377) et CUMONIUS (*CIL.*, II, 5721) des inscriptions ibériques[1]. Ainsi Schuchardt[2] a ajouté les types TURIUM (TURIA) et DURIUS (DURIA) aux comparaisons ibéro-ligures instituées par A. Schulten. De même, pour donner encore un exemple, dans l'ordre des labiales[3], aux

1. A une racine CUM- se rattache aussi le mot obscur CUMERA, terme du rituel dans lequel M. Ernout sur la foi des étrusques *cumere, cumerusa, cumerumia* est enclin à voir un emprunt à l'étrusque. Si tentant que soit le rapprochement avec les formations ibéro-ligures, sans un examen comparatif plus approfondi il n'est pas permis de faire état de cette identité de la racine (A. Ernout, *Les éléments étrusques du vocabulaire latin*, « *Bull. S. ling. Paris* », XXX, 1930, p. 120).

2. H. Schuchardt *Mitteil. anthrop. Ges. Wien*, XXXXV, p. 112 à propos de l'ouvrage de A. Schulten, *Numantia*, p. 63 ; cf. aussi Holder, *AS.*, 1378 ; E. Hübner, *Monum. l. Ib.*, p. 220-221.

3. C'est l'alternance des sourdes et des sonores représentée par les doublets PULLUGAS-BULLUGAS (*Vita Columbani*): *paluoga* Grisons ≠ *baloga* Alpes de la Lombardie, *palofra* ≠ *belofa, blofa* Savoie, *peloce* ≠ *beloce*

types PALUCA-BALUCA « pépite d'or » (Pline, XXXIII, 77) de l'Ibérie on peut rapprocher le doublet alpin *pala* « rocher escarpé, pic de montagne », etc. — *balú* « bloc de rocher »[1] comportant le même flottement des occlusives initiales confirmé ici par les deux séries toponymiques *Pal* « sommet des Alpes Maritimes », *Pala* « pic des Grisons et des Dolo-

etc. « fruit du prunellier », *Prunus spinosa* L. (cf. Rolland, *Flore pop.*, V, 398), qui porte un précieux indice contre l'hypothèse d'une origine gauloise. [Cf. Holder, *AS.*, I, 631 ; Meyer-Lübke, *Betonung im Gallischen*, p. 5, note ; *REW*[3], 1390 ; J. Hubschmied, *Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs, Festschrift Bachmann*, p. 171, note 2 et v. Wartburg, *FEW.*, I, 624, qui pourtant a signalé certaines difficultés d'ordre phonétique : « vielleicht handelt es sich hier um einen schon gallischen lautwandel *b-* > *p-* ; doch ist diese frage noch nicht spruchreif »]. A la thèse de M. Hubschmied (« Lenitionsentgleisung » d'après H. Pedersen, *Kelt. Gr.*, I, 434-6) M. Kleinhans a tout récemment opposé les suivantes observations : « l'idea della gallicità di BULLUCA è da scartarsi per il solo fatto che l'oscillare caratteristico tra i riflessi francesi con *p-* e con *b-* si può, è vero, osservare anche altrove sul suolo gallico, mai però in parole d'origine indiscutibilmente celtica. Contro l' ipotesi poi d' uno « sbaglio di lenizione » (*Lenitionsentgleisung*) è lecito soprattutto obiettare che tal fenomeno può avvenire solamente là dove due suoni o nessi iniziali dopo la lenizione coincidono nel loro ulteriore sviluppo. Per di più non sappiamo ancora se abbia avuto luogo — e in quale misura — la lenizione sintattica già nel gallico ». *Silloge linguistica dedic. mem. G. J. Ascoli*, 1929, p. 509. Il faut tenir compte, enfin, du fait que la base BULLUCA, d'après la « *Vita Columb.* », ou *BELLUCA (cf. BELLICUM des gloses), d'après les survivances, n'a pas de correspondance dans le celtique insulaire où, par contre, s'oppose le groupe unitaire de l'irl. *áirne*, etc. auquel semblent se rattacher le provençal *ogrino, agrina* et le lombard *grigna-[pón], angrinela* (< *AGRINIO-, cf. Pedersen, *Kelt. Gr.*, I, 103 et 143 ; *Litteris*, II, p. 86). M. Hubschmied a invoqué l'appui de la famille de BERR-, BARR- : PERR-, PARR- « mouton », qui par le fait même de cette oscillation des occlusives initiales a toutes chances d'être d'origine prégauloise et prélatine, comme l'ont bien supposé MM. Schuchardt, Jud, Wartburg etc. (cf. Schuchardt, *ZRPhil.* XXXVI, p. 36 : « Jedenfalls handelt es sich hier um ein vorrömisches Wort und das erlaubt uns ins Weite zu schweifen », cf. aussi « *Baskisch-hamitische Wortvergl.* » *RIEB*, VII, p. 27 ; Jud, *Bull. dial. rom.*, III, p. 13, note 3 ; v. Wartburg, *FEW.*, I, 335 ; cf., par contre, Meyer-Lübke, *REW.*[3], 1049).

1. Cf. Jaberg-Jud, *AIS.* III, 423, 423 a, surtout 425 ; C. Battisti, *Studi di storia linguist. e nazion. Trentino*, p. 38 ; *Revue linguist. rom.*, I, p. 426 ; *Popoli e lingue nell' Alto Adige*, 1931, p. 116 ; Gartner, *Ladinische Worter aus den Dolomitentalern* (*Beih. ZRPhil.*, LXXIII, p. 67) ; C. Tagliavini, *Il dialetto del Comèlico* (*Arch. Romanicum*, X, p. 150) ; B. A. Terracini, *Spigolature liguri* (*Arch. glott. ital.*, XX, p. 8-10).

mites de Fassa », *Palosso* « montagne de la Val Trompia », *Palanca* « sommet de la Val Sesia », *Palastre* « montagne dans les Hautes-Alpes » (DT.) avec la sourde ; et BALISTA « mons Liguriae » (Livius, XXXIX, 2, 7 ; XLI, 18, 1), *Balasco* « località di montagna » du Tessin (Gualzata), *Balisio* « colline de la Valsassina », *Bal* « sommet des Alpes du Garda », *Balur* « montagne des Alpes Maritimes », etc., avec la sonore. Ces types, formés à l'aide de suffixes tels que -ANKA, -ASK-, -AST(R)- caractéristiques du ligure, sont d'autant plus significatifs qu'ils rentrent très bien dans le cadre sémantique des appellatifs homophones. Car, il serait aisé d'allonger la série de doublets : *Palasco* (Corse) et BALASCO, j. *Balasque* (Basses-Pyrénées)[1] ; *Paluca* (Sardaigne) et *Baluga* (Pays Basque)[2] ; *Palano* (montagne du Lazio) et *Balagna* (Corse)[3], etc. provenant des différentes zones du bassin de la Méditerranée et liés par l'identité des morphèmes ; mais pour que les exemples gardent une certaine valeur probante, il faut mettre d'abord hors de cause les toponymes qui manquent tout à fait de transparence sémantique[4]. A cet égard, la synonymie de *Pales de Burat*

1. H. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers hab. de l'Europe,* II, pp. 92 et 183 ; G. Bottiglioni, *Elem. prelat. topon. corsa,* 1929, pp. 70-73 ; P. Raymond, *Dictionn. topogr. du dép. Basses-Pyrénées,* p. 20 (cf. ici le topon. *Paloque* mentionné en 1385).

2. B. A. Terracini, *Osserv. strati più antichi topon. sarda,* p. 12 ; L. de Eleizalde, *Toponomastica vasca* (*RIEB,* XIV, p. 136).

3. Cf. Amati, *Dizion. corograf. d'Italia,* s. v. ; cf. aussi S. Pieri, *Topon. valli Serchio e Lima* (*Arch. glott. ital., Suppl.* V), pp. 97, 185 et 212 ; D. Olivieri, *Saggio Topon. Veneta,* p. 280 ; Marinelli, *Guida del Canal del Ferro,* pp. 8, 214, 276 ; G. Calligaro, *Topon. Comune di Buia* ; L. Caporiacco, *Topon. Comune di Ovaro* (*Rivista soc. filol. friul.,* VI, p. 58 ; VII, p. 20) ; E. De Toni, *Rep. topogr. Alto Adige* (*Arch. Alto Adige,* XV, p. 131) ; cf. Hülsen. *PWRE,* II, p. 2814 ; *Paladimonti* de la Sardaigne ; Πάλλα, Πάλα (πόλις) de la Corse (Ptol.) « il luogo in cui sorge Bonifacio, all' estremità dell' isola in un' alta rupe a picco sul mare » (Bottiglioni, l. c., p. 71).

Pour la comparaison de la famille de *PALA (*BALA) avec « FALAE *dictae ab altitudine a* FALADO, *quod apud Etruscos significat caelum* », etc. voir A. Nehring, *Lexikalische Beziehungen zwischen dem Etruskischen und Griechischen* (*Atti del primo Congresso Intern. Etrusco,* Firenze, 1929, pp. 222-223) ; B. A. Terracini, *Su alcune congruenze fonetiche fra etrusco e italico* (*Studi Etruschi,* III, p. 231).

4. D'autre part, la communauté d'origine est dénoncée par la conti-

et *Pic de Burat* « pics des Pyrénées » (Mistral) vaut bien d'être soulignée, en tant qu'elle peut servir à combler ici une lacune du vocabulaire et à attester pour le domaine pyrénéen le sens de « pic de montagne » en accord parfait avec le domaine des Alpes (cf. *Piz de las Palas* des Grisons) et de la Sardaigne (cf. *Punta Palai* « pic de montagne de 1200 m »).

Au doublet *PALA — *BALA « pic de montagne » dans l'ordre des labiales on pourrait, enfin, rapprocher le doublet *KABA — *GABA « torrent de montagne » dans l'ordre des gutturales. Dans une récente étude [1] j'ai essayé, en effet, d'identifier un terme préhistorique qui a survécu sous les formes *gabi, gavo, gao* « ruisseau » (Pyrénées); *gao, gaf, go* « torrent de montagne » (Alpes); *gavino, cavino* « ruisseau » (Apennins) et confirmé par l'hydronymie, ancienne et actuelle, de ces trois régions montagneuses : GABARUS, j. *Gave de Pau, Gavarro, Gavarresa, Gave de Gavarnio,* etc.; GABELLUS Pline, affl. du Pô, *aqua de* GAVIASCHO, GAVIA BURMINA, etc.; *Gavina* (*-o*), *Gavorrano* [2], etc. Dans cette famille, le flot-

nuité géographique dans une série toponymique telle que *Col de la Pale* « à la frontière du dép. des Pyrénées-Orientales et de la Catalogne » (Joanne, s. v.), *Pal* « sommets de montagne » des dép. Aveyron, Haute-Loire, Ardèche, Alpes-Maritimes, *Col du Palet* « sommet de la Tarentaise », Savoie, *Bal* « colline des Alpes du Garde », etc.

Cf. aussi les types suivants : *Palu* et *Balur* « sommets des Alpes-Maritimes » = Pas de *Balour* « mont. c^ne de Larins, doc. a. 1440. BALORN dans les Basses-Pyrénées (cf. *Dict. topogr.*, p. 20); *Palanges* « chaîne de hauts plateaux du dép. de l'Aveyron » (Joanne, V, 3147); *Palueta* « montagne de la Valdidentro » (Longa, *Studi romanzi,* IX, p. 312); *Palanuda* « montagne de 1631 m. de la Calabria »; *Palena* « montagne de l'Apennin », prov. Abruzzo, (Amati, V, 855); *Palaperto* « montagne de la Basilicata » (Amati, V, p. 842) comparable peut-être à « *in* BALABO *monte* » (*Tab. Peut.*).

1. V. Bertoldi, GAVA *e derivati nell' idronimia tirrena* (*Studi Etruschi,* III, pp. 293-320); *Revue de ling. rom.,* IV, pp. 223-230; *Revue celtique,* XLVII, p. 185 note. — Cf. A. Ernout, *Revue de philologie,* 1930, p. 134; A. Cuny, *Revue des études anciennes,* XXXII, 1930, p. 78; P. Aebischer, *Buttleti de dialect. catal.,* XVII, p. 72; C. Battisti, *Italia dialettale,* IV, p. 284; A. Meillet, *Bulletin Soc. ling. Paris,* XXXI, p. 216; O. Densusianu, *Grai și suflet,* V (1931), p. 203.

2. M. Pieri a eu la complaisance de me signaler pour le domaine de l'Apennin ce type *Gavorrano* « della maremma toscana »; cf., pourtant, quelques réserves sur des questions de détail exprimées dans l'*Italia dialettale,* VI, pp. 197-201.

tement des occlusives initiales est représenté par les doublets : *cavino — gavino* « ruscello » de l'Apennin, *Cavaglione, Cavagliasco — Gaval, Gavayon,* « torrents », *Cavargna — Gavarnie* des Alpes. L'insuffisance du latin CAVUS est ici indiquée incontestablement par l'indice des morphèmes (-ASK-, *-arn-*, -AL-). En ce qui concerne le domaine des Pyrénées, sans entrer dans le détail du problème, il y a lieu d'attirer l'attention sur deux faits d'importance essentielle qui m'avaient pourtant échappé jusqu'ici. D'abord, le Pays Basque, à côté de la série toponymique *Gabia* (puente ; cf. GANDIA XVI^e^ s. et MENDIA, mont.), *Gabaro, Gabiarain* (cf. le suff. dans *Iturrain*), *Gabiria* (cf. *Gandiria*), *Gabirostegi, Gabitza, Gaboñu,* etc., connaît aussi le nom de ruisseau *Gabiña* « arroyo de Sandamendi (Bizk.) » qui grâce à l'évidente concordance sémantique apporte au groupe pyrénéen un appui très précieux tout autant qu'un complément[1].

Ensuite, sur le sol de l'Ibérie le vrai frère sémantique de *gau* des Alpes Ladines au sens si typique de « torrentello affluente di piccoli rivi », « sentiero molto ripido d'alta montagna lungo il corso di un torrente » (Marinelli) est représenté par *kaborko, kabuerko, kabašón* « afluente de los pequeños rios », « el camino por donde baja el agua del

1. Les types ici mentionnés proviennent du riche recueil de toponymes basques publié dans la *RIEB*, XIX, p. 617, dernier cadeau de L. de Eleizalde à la terre natale et à la science. M. Saroïhandy, *Vestiges de phonét. ibér. en terr. roman* (RIEB, VII, p. 477, note) a signalé la fréquence surtout du type *Gabás* dans les Pyrénées ; de même T. de Aranzadi, *Apellidos actuales en San Sebastian* (*RIEB*, VII, p. 167) a relevé *Gabi* dans *Gabilondo, Gabirondo, Gavia* dans le « pueblo navarro *Ocha-gavia* » ; en ce qui concerne *-ondo* dans *Gabil-ondo* cf. *Iri-ondo, Sagarr-ondo* « pommier », *Mun-ondoa* (*muno* « colline »). Ainsi *Gabica* (Biscaye) est peut-être comparable pour le suffixe à *Mugica* en rapport avec *muga* « borne », tout comme *Gabarain* (RIEB, VII, p. 169) à côté de *Gabaro* est comparable à *Muni-ain* « lieu sur la hauteur ou près de la hauteur » (Luchaire, p. 150). — La *Mapa militar itinerario de España* relève encore les types suivants : *Gabes* dans la haute vallée d'Ossau. *Gavin* « ruisseau » affl. du Gállego (Hoja 17) ; *Gabás* dans la vallée de la Noguera Pallaresa (Hoja 18), *Gabardiella* (*Sierra de la*), *Gabás* près de Benasque (Hoja 27) ; *Gabanzuelo* « arroyo », affl. du rio Odra (Hoja 25).

monte » à Calabor et à Rionor en Sanabria (Krüger)[1]. Cette concordance est d'autant plus significative que les deux phases sémantiques sont communes aussi au domaine de l'Apennin : *gavino, cavino* « piccoli affluenti dei corsi d'acqua maggiori » et « vie o sentieri lungo questi rivi » (Pieri). Et, en étendant les recherches à l'Italie méridionale et insulaire, si le type *cavino* de la Toscana rappelle *cavune* « torrent de montagne » de la Calabria, les appellatifs *caborco, cabuerco* (*-a*), signifiant aussi « barranco », de la Sanabria, surtout en ce qui concerne les formes, semblent inséparables, d'une part, de *caborca* (Val Maggia), *ćavüerŷa* (Engadine), *Gaviérk, Kafuerg* (Stelvio), etc. « burrone, sentiero di montagna » et, de l'autre, de *cafuorchio* du territoire de Naples, *cavorchiu* « tana, nascondiglio » de la Sicile[2]. Faute de mieux, on a soupçonné dans ces types des descendants de CAVUS[3]. Mais si l'influence secondaire de CAVUS est admissible, et même, au point de vue du sens, probable, il est hors de doute que l'adjectif latin ne suffit ni à rendre compte du fractionnement du type ni à expliquer la nature des éléments de dérivation. En les déclarant « problématiques », Ascoli[4] avait prononcé en même temps le dernier mot sur tout le problème. Car les tentatives ultérieures de concilier cette famille d'appellatifs avec CAVUS se sont toujours heurtées aux mêmes difficultés.

1. Fr. Krüger, *Die Gegenstandskultur Sanabrias und seiner Nachbargebiete*, 1925, p. 29 : « Streckenweise sind solche Wege nur mit Saumtieren zu passieren (dans la Sierra de la Culebra) ; fallen sie doch teilweise mit den engen Schluchten der Gebirgsbäche zusammen. — So erklärt es sich, dass in Calabor *kabórko* geradezu mit « sendero, Pfad » gleichgesetzt wird » (note 1). Cf. le toponyme *Gavièrc* « sentiero », a. 1544 *Kafuerg* dans la région du Stelvio (cf. C. Battisti, *I nomi locali del comune di Stelvio*, 1930, pp. 32, 34).

2. A l'appui de ma thèse M. Ribezzo (*RIGr Ital.*, XIV, 1930, p. 107) a signalé les deux noms de cours d'eau *Gaveta, Gaveticllo*, émissaires du Lago Fusaro.

3. S. Pieri, *Topon. Serchio* (*Arch. glott. ital., Suppl.* V, pp. 21 et 122) et *Italia dialettale*, VI, p. 198 ; Rohlfs, *Arch. Romanicum*, VII, p. 462 ; Garcia de Diego, *Cruces de sinónimos* (*Revista filol. espań.*, IX, p. 145). Fr. Krüger, *Gegenst. Sanabrias*, p. 29, note 1.

4. Ascoli, *Annotazioni soprasilvane* (*Arch. glott. ital.*, VII, p. 519) ; le nom de Pieri dans *REW* [3], 1796/2 est à corriger.

Salvioni[1] n'a pas manqué, par exemple, de relever l'alternance de -RK- : -RG- qui rappelle des doublets tels que *BARKA : BARGA, etc. De plus, sur le sol ibérique à côté de *caborco, cabuerco* coexiste, à Lubián, le type *cabanco* (Krüger) qui d'après le morphème -ANCO se dénonce comme une formation comparable à BARRANCA, CALANCA, PALANCA, etc., les appellatifs bien connus relatifs aussi au relief. Mais là où le rapport des consonnes initiales sur le modèle de *Cavargna* = *Gavarnie* (Alpes), *Cavino* = *Gavino* (Apennins) apparaît assez clairement, c'est dans le cas de *cabašón* « pequeño rio » de la Sanabria rapproché au nom de ruisseau *Gabás* (avec l'affluent GABASTON a. 1429)[2], le type prédominant dans les zones pyrénéennes. N'est-on pas ainsi en droit de reconstituer une aire continue de *KABA (*GABA) « ruisseau » s'étendant de *kabašón* de la Sierra de la Culebra à travers les *Gaves, Gabás* des Pyrénées, *Gabiña* « ruisseau » du Pays Basque, *Cabirou* « ruisseau » sur le versant français (Basses-Pyrénées) jusqu'à *gabi* « ruisseau » de la Gascogne ?

Dès lors, s'il est en général malaisé, en l'état actuel de nos connaissances, de retracer l'histoire compliquée de ces mots, s'il serait en particulier imprudent d'écarter la possibilité d'une intervention troublante de CAVUS, il est tentant de réunir tous ces débris sous une base préhistorique commune *KABA (*GABA) et d'interpréter l'alternance des sourdes et des sonores (K- : G- et -RK- : -RG-) comme un fait de substrat.

En tout état de cause, le même fait de substrat peut justifier aussi les variantes CANDA-GANDA des documents tout autant que la coexistence des deux formes non seulement sur le sol ibérique, mais aussi dans les domaines des Alpes, de l'Apennin et des Balkans. Un exemple caractéristique

1. C. Salvioni, *Romania*, XXXIX, p. 453.

2. Cf. Raymond, *Dictionn. topogr. dép. Basses-Pyrénées*, pp. 65. 66 : *Gabaston*, ruiss. qui se jette à Ger dans le *Gabas* ; GABASTON, 1096 ; *Gabas*, riv. qui se forme par la réunion des ruisseaux *Gabaston* et de la Honrède, *Fluvius* GAVASENSIS vers 982. — *Barranco Gabás* (cf. Joanne, s. v.).

dans les Alpes est représenté par *Candriài*, la « pente rocailleuse » du Monte Bondone près de Trento, en face de *Gandria*, le pittoresque village du Tessin amassé sur une *ganda* très escarpée[1]. Ainsi, l'alternance des occlusives, notée à plusieurs reprises comme un trait commun aux zones montagneuses de la Méditerranée les plus exposées à l'action du substrat, nous permet d'établir les équations suivantes dans un vaste cadre de la péninsule de l'Ibérie jusqu'à la péninsule de l'Asie Mineure : GANDA (Alpes) — CANDA (Apennins) ; GANDAVUS (Gaule) — CANDAVIA (Illyrie) ; GANDADIA (Pyrénées) — CANDIDAE (Alpes) — Κάνδιδα (Balkans) ; GANDĂRA (Ibérie) — GANDĂRA, CANDĂRA (Gaule) — Κάνδαρα (Asie Mineure) ; GANDRA (Mont. Cantabriques) — GANDRON (Cévennes) — *Gandria*, *Candriài* (Alpes) — Κάνδρις (Phrygie). Les indices de la réalité géo-morphologiques des lieux ainsi désignés peuvent, comme nous l'avons déjà remarqué, confirmer jusqu'à un certain point ces rapprochements ; à cet égard l'appartenance à notre famille tout particulièrement des toponymes de l'Asie Mineure reste toujours problématique et, en tout cas, susceptible de contrôle.

D'autre part, sur toute l'étendue de ce domaine méditerranéen, de l'Ibérie à l'Asie Mineure, les occlusives présentent aussi à l'intérieur du mot le même flottement après une liquide ou une nasale[2]. En ce qui concerne particuliè-

1. Cf. CANDAI, Locarno, Holder, *AS. Nachtr.*, 1071 ; D. Olivieri, *Saggio toponom. veneta*, p. 115 : LA CANDA de l'année 1521 ; *Val* CANDA, Macca, *Storia territ. Vicent.*, XIII, 201 ; CANDOLA a. 1314, GANDOLA a. 1496, j. *Candoglia* Salvioni, *Boll. st. Svizz. ital.*, XXIII, 4 ; P. Scheuermeier, *ZRPhil. Beih.*, LXIX, p. 119. A propos de *Gandria* la description dans le *Geogr. Lexikon Schweiz*, V. II, 228 : « Der Hang ist so steil, dass man scherzhaft von den Bewohnern von *Gandria* sagt, sie kämen erst im Grabe dazu, sich einmal wagrecht ausstrecken zu können ». A peu de distance de *Gandria* est situé le lieu nommé *Grándola* (Val Menaggio), dans lequel Salvioni, *Italia dialettale*, V, 1929, p. 242 reconnaissait ingénieusement une forme **Gándrola*.

2. Cf. Ascoli, *Arch. glott. ital.*, VIII. 114 ; R. von Planta, *Gramm. der osk.-umbr. Dialekte*, I. pp. 332-334 ; Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, I. § 649 ; *Einführung*, p. 216 ; G. Bertoni, *Italia dialettale*, p. 144 ; W. v. Wartburg, *ZRPhil.*, XLVIII. p. 460.

P. Kretschmer, *Einleit. Gesch. griech. Sprache*, pp. 293, 310. 402 ;

rement l'alternance *-nt-* : *-nd-*, les sources ibériques nous ont conservé des doublets tels que ANTELUS (*CIL.*, II, 2387) — Ἀνδήλος (Ptol.. II, 6, 66)[1] comparables non seulement aux alternances témoignées pour l'Espagne ALIQUANTAS-ALIQUANDAS (Gloses Emil.), AUINANDE de l'année 1163, j. *Avinante* citées par M. Menéndez Pidal[2], mais aussi aux types basques IRUNTIK > *Irundik*, KENTU > *kendu*, VOLUNTATE > *borondate*, etc. L'îlot euskarien, ici encore, peut donc servir de précieux point d'appui. En effet, on n'ignore pas que dans le système basque (le souletin excepté), les sourdes *k*, *p*, *t* dans les mêmes conditions, c'est-à-dire lorsqu'elles étaient précédées d'une nasale ou de *l*, ont subi jusqu'à une certaine époque (XVI^e^ siècle) le même changement ; tendance qui semble avoir survécu quelque temps à la mort de la sonorisation des sourdes initiales. Même dans les régions du Béarn — fait remarquer M. Gavel[3] — « où la sourde est actuellement seule existante, on trouve souvent la sonore conservée dans les noms propres. par exemple *Candau* pour *Cantau*. D'autre part, on constate encore dans certains villages la coexistence de formes d'un type plus ancien avec sonore et d'un type plus moderne avec sourde ; par exemple, dans la région de *Montory* on tourne en ridicule la prononciation des Béarnais de ce village en disant *Mondory* pour *Montory* ». C'est ainsi que M. Saroïhandy[4] dans un article très utile a essayé de jalonner l'ancien substrat du phonème sur la foi des « vestiges en territoire romain » des deux versants pyrénéens.

Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*[4], p. 240 ; A. Debrunner, *Griechen* dans Ebert. *RLV.*, IV/2, 1926, p. 520. — P. Kretschmer, *Glotta*, XIII (1923), p. 144 ; XV (1925), pp. 87 et suiv. ; *Asia Major*, I (1924), p. 103 ; *Liter. Zentralblatt*, 1925, p. 33 ; H. Krahe, *ZONF.*, VII/1, (1931), p. 23.

1. Cf. aussi les doublets ERGAVICA-ERGAVICA, Οὔργι -URGI Baetic. (E. Hübner, *MLI., Proleg.*, CVI, § 38), auxquels je voudrais ajouter ARDOBRICA ARTABRORUM (Mela, III, 13) avec *-rd-* : *-rt-*.

2. R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español. Estado-lingüístico de la peninsula ibérica hasta el siglo XI*, I, 1929, p. 307.

3. H. Gavel, *Éléments phonét. basque*, p. 255 ; C. C. Uhlenbeck, *Beiträge*, p. 74.

4. J. Saroïhandy, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (*RIEB.*, VII), p. 475-497.

D'ailleurs, Schuchardt (*Iber. Deklin.*, p. 65) avait déjà indiqué la voie, lorsqu'il comparait l'appellatif basque *mendi* « montagne » d'un côté, à l'équivalent latin MONTE et de l'autre, au type toponymique attesté par les sources ibériques Μενδικουλητία (Ptol., II, 5, 6 ; MENDICULEIA *Ilerget.*, cf. Hübner, p. 236), qu'il jugeait inséparable de Μέντησα *Oretan.* (Ptol., II, 6, 58 ; MENTESA Pline, III, 9) des anciens auteurs et des inscriptions. Car ce dernier rapprochement présuppose la possibilité de découvrir dans les données épigraphiques de l'Ibérie des tendances phonétiques telles que *-nt- : -nd-*, dont le système basque semble être le dernier dépositaire. Or, si l'on tient compte de la série d'oronymes basques *Mendiguren, Mendicoa, Mendigorria, Mendecute, Mendaza* (Luchaire, p. 180), MENDAOSSE a. 1286, MENDIONDO, XIII^e^ siècle (Basses-Pyrénées, *DT.*), etc., on se trouve ici en présence de trois ordres de faits qui, combinés, peuvent contribuer à déblayer le terrain à l'étude de problèmes analogues : transcription flottante des sources, formes basques qui s'encadrent encore dans tout un système phonétique et formes depuis longtemps détachées de ce système qui se présentent aujourd'hui comme des épaves affleurant à la surface romane.

En suivant ces critères, on est porté à comparer, sur le modèle de MENTESA-MENDICULEIA, les deux types attestés par les sources cantabriques CANTABRIA *dea* et CANDAMIUS *Jupiter* (cf. *Cantal* et *Candal* dans la toponymie d'aujourd'hui)[1], en postulant à côté de GAND- (la phase parallèle à MEND-, cf. *mendi* et GANDADIA), une phase KANT-, qui correspondrait au thème MENT- dans MENT-ESA. Cela revient, en dernière analyse, à attribuer au domaine de l'Ibérie la possibilité d'équations analogues à celles établies par M. Kretschmer[2]

1. Hübner, *MLI.*, p. 228 : CANTABRI, Κάνταβροι, Καντάβρια, Καντάβρικός, etc. ; CANTIGI *Baetic.* ; CANTIANORU *gens.* (*CIL.*, II, 5067 add. et 5742). Dans la toponymie d'aujourd'hui les types : Sierra de *Cantabrio* (Alava), *Canturri* (Lérida), *Cantal* (Almeria), *Cantales* (Málaga), *Fuente-de-Cantos* (Badajoz), *La Canteranne* (Pyrénées-Orient.). — CANTABI « apellido bizkaino del siglo XVI », cf. Eleizalde, *Topon. vasca* (*RIEB.*, XXI, 1931, p. 536).

2. P. Kretschmer, *Einleit. in die Geschichte der griech. Sprache.*

à propos, par exemple, de Μάνταλος — Μάνδαλος pour le domaine préhellénique.

Mais, sans aller si loin, est-il permis d'établir à cet égard, tout d'abord, des correspondances ibéro-alpines? En d'autres termes, est-il permis de supposer la même alternance des sourdes et des sonores après une nasale ou une liquide aussi pour les langages préceltiques et prélatins des Alpes? Le nom classique des Alpes lui-même, ALPES, Ἄλπεις, nous fournit peut-être un exemple instructif d'une telle alternance dans l'ordre des labiales : ALBH-, ALP-. Car, s'il est vrai que l'origine du mot demeure obscure, même après les tentatives d'interprétation anciennes (« *a candore nivium* » Paul. Fest. 4 ; « *alti montes* » Serv. Aen. 4, 442) et modernes[1], il n'en reste pas moins que, d'une part, l'équivalence des deux éléments radicaux ALP- = ALBH- a été reconnue unanimement et que, d'autre part, elle serait inexplicable du point de vue de la phonétique gauloise ou latine. C'est là un fait qui justifie l'hypothèse d'une langue intermédiaire qui substituait des sourdes aux sonores correspondantes : l'étrusque pour les uns, le ligure pour les autres. La sonore dans la série toponymique ALBA, ALBARNA, ALBENNO, ALBENATE, ALBUM INTEMELIUM (j. *Ventimiglia*), ALBUM INGAUNUM (j. *Albenga*), etc.[2], formations à tous égards sans doute plus typiquement ligures que ALPES, est un indice en faveur de la première alternative et cela d'autant plus que la sourde du sabin ALPUM, en face du latin ALBUM, et de

p. 293-306 ; « *Das -nt- Suffix* », *Glotta*, XIV, 1925, p. 102 ; A. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands* : Κάνταν-ος, Καντανία, à côté de Κάνδαρα, Κάνδασα et Κανθάριον, p. 18 et 54 ; Καντάνιος, cf. Collitz-Hoffmann, *Griech. Dialektinschriften*, nr. 5154 ; Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*[4], 1913, p. 240 ; A. Debrunner, *Griechen* (Ebert, *RLV.*, IV/2, 1926, p. 520); cf. pour MANTALOS (Phrygie), Ruge, *PWRE.* XIV, 1, 1928, p. 1253.

1. Partsch *Alpes*, *PWRE.*, I, p. 1599 ; Brüch, *KZ*, XLVI, p. 363 ; Pokorny, *Zeitschr. celt. Phil.*, XV, p. 197 ; Walde-P. *Vergl. Wörterb. indog. Spr.*, I, p. 93; E. Boisacq, *Dict. étym. l. grecque*, p. 588, s. v. λόφος ; Hofmann dans Walde, *LEW.*[3], p. 32.

2. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habit. Eur.*, II, p. 213; Kretschmer, *KZ.*, XXXVIII, p. 117; J. B. Hofmann dans Walde *LEW.*[3], p. 27.

l'osque ALPIUS, en face de l'osque ALAFATERNUM « *Alfaternorum* », est explicable comme résultant d'une innovation étrusque [1].

Mais plus claire encore, grâce à la parfaite concordance sémantique, apparaît l'opposition des sourdes et des sonores, soit à l'initiale soit à l'intérieur après une liquide, dans le doublet : TALPONE-*DARBONE « taupe » et « taupe-grillon ». Jusqu'ici on a séparé, comme on le sait, les deux types, en considérant TALPONE comme un mot latin dérivé de TALPA (cf. TALPONA *vitis*, Pline, XIV, 36) et en attribuant à un idiome prélatin *DARBONE [2], attesté sous la forme DARPUS dans le *Laterculus* de Polemius Silvius (I, 543, 11), sur la foi de la distribution géographique des survivances. Et en effet l'indice des aires ne semble pas, cette fois, de nature à nous tromper. « Qu'il y ait eu contamination dans le langage parlé entre TALPA et *DARBUS — disait Antoine Thomas en conclusion de son important article sur DARPUS de Pol. Silv. [3] — « cela est très vraisemblable; nous attendons de nouvelles informations pour l'affirmer, en souhaitant que les auteurs de l'*Atlas linguistique* publient bientôt une carte consacrée au mot *taupe* ». Or, à l'heure actuelle nous avons la chance de posséder non seulement l'atlas de la France (*ALF*), mais celui aussi de l'Italie et de la Suisse (*AIS*) et nous sommes ainsi dans la possibilité de compléter les données des vocabulaires qui étaient à la base des recherches de A. Thomas. Il en résulte un domaine assez vaste de *DARBONE embrassant les hautes vallées du Piémont et de la Ligurie, une grande partie de la Suisse romande et le Sud-Est de la France (où l'appellatif est confirmé par les toponymes du type *Darbon* de la Haute-

1. Cf. R. von Planta, *Gramm. oskisch-umbr. Dialekte*, I, 464; Schulze, *Latein. Eigenn.*, p. 119; Hofmann dans Walde, *LEW.*[3], p. 26; B. A. Terracini, *Studi etruschi*, III, p. 237.

2. A. Darmesteter, *Revue critique*, 1877, p. 117; A. Thomas, *Romania*, XXXV, p. 172; Wartburg, *FEW.*, III, 13; Fr. Schürr, *ZRPhil.* XLVII (1927), pp. 492 suiv.; C. Merlo, *Italia dial.* IV (1928), pp. 310 suiv.

3. A. Thomas, *Romania*, XXXV, p. 173; cf. *Thesaurus l. lat.*, V, 39; Keller, *Ant. Tierwelt*, I, 20.

Savoie, *Darbonnay* du Jura, *La Darbonnière* de l'Ain et de l'Isère, *La Darboussèdes* du Var). Ainsi que l'a déjà noté M. Thomas, la signification du mot n'est pas partout la même: *darbon* désigne non seulement la « taupe » et des animaux voisins tels que le taupe-grillon (*grillotalpa*), le mulot, la musaraigne, etc., mais aussi une « vache noire comme la taupe » (Vionnaz, Gilliéron, p. 145), « petite râpe en bois à curer la pioche ou le soc de la charrue » (Var), « charrue » (Haute-Savoie), etc. Surtout singulier est à cet égard le sens du *darbon* à Mâcon : « talus de terre qu'on élève entre deux rangées de ceps lorsqu'on donne la première façon à la vigne ». Cela évoque à l'esprit presque nécessairemment le mot TALPONA, une variété de vigne mentionnée par Pline (XIV, 36), mot comparé par Schulze [1] aux noms de personne TALPIUS (Fabretti, 2588) et TALPONIUS (*CIL*, V, 2512, 2701) tout comme l'autre nom d'une variété de vigne SOPINA *Florentiae* rappelle aussi « d'une façon frappante » le type étrusque SUPNI (*CIE.*, 52, p. 604). En tout état de cause, on ne saurait pas affirmer que le mot TALPONA porte un cachet plus marqué de la provenance latine que le type *DARBONE. En écartant le latin, tout ce que l'on peut dire de *DARBONE, c'est que l'isolement des survivances ne semble pas coïncider avec l'aire de la plupart des mots de probable origine gauloise, de sorte qu'il nous est permis de croire d'avoir ici jalonné d'une façon vraisemblable une zone fragmentaire du substrat ligure.

D'autre part, le mot TALPA lui-même est dépourvu d'une étymologie latine plausible [2]. De TALUTIUM « *aurosa tellus* », mot mentionné par Pline dans la description des mines de l'Ibérie (XXXIII, 67), on pourrait extraire un élément *TALA « terre » et cela d'autant plus que l'appellatif est ici confirmé par toute une série de types attestés par les sources ibériques: TALORI, TALAMINA, TALABARA (noms de lieu) et TALOTIUS, TALAVUS, TALADIUS (noms de personne), compa-

1. Schulze, *Latein. Eigenn.*, p. 82 ; cf. lesto ponymes *Trapogna* et TARBONIA (*CIL.*, XI, 1147 : « *saltus praediaque* TARBONIAE »), G. Serra, *Continuità delle comunità rurali*, 1931, p. 86.

2. Cf. Walde, *LEW*, p. 761 ; Steier, *PWRE*,, XIV/2, 1930, p. 2339.

rables, à leur tour, avec *Taloro*, affluent du Tirso, *Talava*, *Talana*, *Talasai*, noms de lieu de la Sardaigne[1] et avec *Tala*, *Talasani*, de la Corse[2]. De plus, Herbig a relevé le doublet TALASIUS-Θαλασις (noms de personne) parmi les concordances étrusco-égéennes[3], de telle sorte que la vitalité de l'élément *TALA est établie par une ligne serrée d'isoglosses qui de Ταλαρίς, TALARENSES (Steph. Byz., Pline, III, 8, 14) de la Sicile à travers TALARUS, montagne de l'Epire (Pline, IV, 2) s'étend jusqu'à l'Asie Mineure avec *Talar* et TALICUS, noms de rivières. Des appellatifs tels que les géorgiens *talax* (Ingiloi) et *talaki* (Gruzia) « terre grasse » affleurant à la surface dans les zones du Caucase semblent apporter, enfin, un précieux appui[4].

Tout cela donne évidemment à réfléchir sur la question posée à propos de TELLUS par Alfred Ernout qui, sur la foi du nom de divinité masculine TELLUMŌ, serait enclin à voir dans TELLUS un mot latin emprunté à l'étrusque[5]. S'il en est ainsi, le rapport entre l'étrusco-égéen *TALA « terre » et le latin TELLUS est comparable à celui qui passe entre le préindoeuropéen *MALA « montagne » (*malh* « rocher » des Pyrénées et *mal* « montagne » des Balkans) et le gaulois MELLO- « colline »[6].

1. Cf. V. Bertoldi, *Antichi filoni topon. mediterr. incroc. Sardegna* (*Revue linguist. rom.*, IV, p. 234-250).

2. G. Bottiglioni, *Elementi prelatini nella toponomastica corsa* (Suppl, I/1, *Ital. dial.*, 1929), p. 38 ; cf. TALAXANO, a. 977, j. *Talaixà* (Catalogne). P. Aebischer, *Études de toponymie catalane* (*Mem. Inst. d'estudis catalans*, I/3, 1928), p. 134.

3. G. Herbig, *Kleinasiatisch-etruskische Namengleichungen* (*Sitzb. bayer. Akad. d. Wissensch.*, 1914, p. 9) ; J. Sundwall. *Die einheim. Namen der Lykier nebst einem Verzeichn. kleinasiat. Namenstämme* (*Klio*, IX. Beih., 1913, p. 66) ; H. Krahe, *Die alten Balkanillyr. geograph. Namen*, 1925, p. 58 ; TALSI (*CIL.*, III, 3011). — TALONIUS, Jokl, *Illyrier*, Ebert, *RLV*, VI, p. 47.

4. Cf. v. Erckert, *Die Sprachen des kaukasischen Stammes*, p. 95 ; voir aussi A. Trombetti, *Memorie Accad. Bologna*, 1918, p. 20.

5. A. Ernout, *Les éléments étrusques du vocabulaire latin* (*Bull.*, XXX, 1930, p. 110, note).

6. A propos de *malh* « rocher » des Pyrénées (sur le versant espagnol *San Estéban del Malh*, près de Roda et les *Mallos de Riglos* de la vallée du Gállego) cf. Saroïhandy, *RIEB.*, VII, 1913, p. 477, note ; G. Meyer, *Etym. Wört. alban. Spr.*, p. 256 ; N. Jokl, *Albaner* (Ebert,

Or, rien de plus plausible quant au sens qu'un dérivé de *TALA « terre » (> TAL-PA) pour désigner la taupe, l' « animal de la terre par excellence » (*animal subterraneum*, Pline, IX, 17, 8); il suffit de penser, par exemple, au type germanique *multwurf* « Erdwerfer », en tenant compte de la glose: « *talpas: muli qui terram effodiunt* » (*Reich. Gl.*). Dès lors, il est tentant d'identifier deux appellatifs synonymes, *TALPONE et *DARBONE, formés à l'aide du même élément de dérivation, lorsque la seule divergence des consonnes peut trouver elle-même une explication dans le cadre du système phonétique ici signalé, en combinant les faits de sonorisation à l'initiale et à l'intérieur du mot.

Ces exemples nous permettent donc de partir de la possibilité d'une coexistence de *KANTA à côté de GANDA non seulement pour le domaine des Pyrénées, mais aussi pour celui des Alpes. Et en effet, le vocabulaire roman de la péninsule ibérique, d'une part, connaît des types se rattachant à une racine KANT- et, du point de vue du sens, ne s'éloignant guère de la famille sémantique de KANDA-GANDA « pente rocailleuse, amas de pierres »: espagnol, portugais *canto* « pierre » (*cantera, -eira* « carrière ») et catalan *cantal* « grosse pierre » qui s'accorde parfaitement avec le basque *kantal* (Roncal., Soule), *candal* (Fanlo et Sercué) « roca. una gran piedra » (Azkue, I, 466). Mais le type *cantal* était autrefois répandu probablement au delà aussi de la Catalogne, s'il est permis d'identifier le même appellatif dans le premier élément du toponyme *Cantalapedra* (Salamanca) « luego situado en la cuspide de una eminencia » [1], interpré-

RLV, I, 87; XIII, 289); *mons* MALUSINUS (*MALUSIUM), W. Steinhauser, *Sitzb. Wiener Akad.*, 206 (1930), p. 137; Kretschmer, *Glotta*, XIV, 88; XV, 194; Bölte, Μαλέα (*PWRE.*, XIV, 1928, p. 860); V. Bertoldi, *Silloge Ascoli*, p. 513 et surtout 539. Pour MELLO- cf. Dottin, *La langue gauloise*, p. 272; MELENA « podium et castellum » (Holder, II, 535); B. A. Terracini, *Arch. glott. ital.*, sez. Goid., XX, p. 11 et note 39 (*Rocimulún* = *Rocciamelone*); S. Pieri, *Topon. Arno*, p. 384 (*Poggimele*).

1. P. Skok, *Beih. ZRPhil.*, XXVII, p. 17; *ZRPhil.*, XXXII, p. 563; Beszard, *Études sur l'origine des noms de lieux habités du Maine*, p. 285 à propos d'une formation analogue *Chantepierre* (Mayenne) qui « aurait des chances de reproduire *CANTA + PETRA, si étrange que

table d'après cela comme un composé tautologique formé sur le modèle bien connu de *Châteaudun, Thundorf, Linguaglossa, Mongibello,* etc.

D'autre part, Carlo Salvioni[1] a relevé, dans le domaine des dialectes italiens, un groupe d'appellatifs analogues : *canto* « brique » des Marches, *cantuni, candune* et *cantamune* « grosse pierre, bloc de pierre » des zones méridionales et insulaires (Abruzzes, Calabre, Sicile, Sardaigne). De plus, des fragments isolés permettent de reconstituer la continuité d'une vaste aire ibéro-aquitano-alpine. Car, à l'appellatif ibérique *gándara* « terre rocailleuse », appuyé ici par les toponymes *La Gándara* et *La Gandarela* (Braga), correspond, par exemple, parfaitement le provençal *cantarèl* « petit tas de pierres empilées dans un champ » (Mistral), appellatif confirmé à son tour par les types toponymiques CANTARELLUM, CANTARELLOS (Holder III, 1077), *Cantaroun* près de Nice, *Cantarena*[2] torrent près de Voltri, *Cantarema* près de Sestri Ponente le long de la côte ligure (cf. l'élément -EMA dans CAEPTIEMA, BERIGIEMA, nom ligure

paraisse cette formation ». A. Longnon, *Les noms de lieux de la France,* 1920-1929, p. 537-541.

A propos de *Cantalapedra* faut-il tenir compte aussi du toponyme basque *Kandaraitz* « termino de Tafalla (Nab.) », de Eleizalde, *Topon. vasca* (*RIEB.*, XXI, p. 536) en rapport avec le nav. *aitz* « rocher » ? Cf. encore le toponyme *Chante-roc* (Haute-Loire).

En ce qui concerne les formations tautologiques dans la toponymie cf. Meyer-Lübke, *Einf.*, p. 247 ; B. A. Terracini, *Osserv. strati topon. sarda*, p. 8 et *Arch. glott. ital.*, sez. Goidanich, XX, p. 33 (à propos de *Rocimulún, Roccia-melone* en rapport avec *MELO « montagne, colline », cf. MELENA « *podium* »). A ces formations je voudrais ajouter : *Rio Ringiau,* affluent du Piave (*rin* « ruisseau » + *giau* « idem ») et *Giaurin* ; *Riupach* et *Rio Patocco* (allem. *-bach* et slave *-potok* « ruisseau » + RIVUS) aux frontières linguistiques ital.-allemande et ital.-slave.

2. C. Salvioni, *Postille italiane e ladine al vocabolario etimologico romanzo* dans la *Revue de dialectologie romane,* V, p. 235.

1. Cf. aussi la forme parallèle *Cantarenna* prov. d'Alessandria ; CANTARA (Holder, III, 1077). L'interprétation donnée au type CANTARELA, j. *La Cantarela,* montagne près de Verona, par A. Prati, *Escurs. topon. Veneto,* II, p. 152 et acceptée par D. Olivieri, *Saggio topon. Veneta,* p. 156, est, du point de vue de la botanique, inadmissible. Cf. aussi *Cantalena* « casale situato sopra un'eminenza » (Apennins de la Toscana ; Amati) et *Mnoti Cantari* (Lazio).

d'une montagne d'après la *Sent. Minuc.*)[1] et CANTARELA, nom de montagne des Alpes du Garda attesté dans un document du XIII^e^ siècle. Par contre, le sens particulier de « brique » dans le type *canto* des Apennins des Marches rappelle celui de *chantille* s. f. « pierre taillée en forme de brique, pour monter des cloisons, des murs de refend ; dans Roquefort c'est le mur lui-même » (Jaubert, p. 143) du Centre de la France, dont l'identité de forme avec le toponyme CANTILIA, *Chantelle* (Allier) témoigné par la *Tabula Peut.* est bien remarquable. Ainsi sous le doublet CANTENA-CANDENA on pourrait réunir : *candena* des Asturies (dans *Cruz de Candena*), *cantena* « angle d'un mur » de la Savoie et *cantena* « amas de pierres, pierrailles » de la vallée de Rendena au cœur des Alpes[2].

On sait que Salvioni a rangé les types italiens sous la base CANTHUS « cercle de fer entourant une roue, jante » ; mais à part les difficultés évidentes d'ordre sémantique, CANTHUS — mot africain ou espagnol selon Quintilien, *Inst. or.*, I, 5, 7-8, en tout cas ni latin ni grec[3] — est lui même un type

1. A propos de BERIGIEMA il faut tenir compte des justes observations de M. Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*, p. 34, n. 1, à l'interprétation proposée par M. Kretschmer, *KZ.*, XXXVIII, p. 118, n. 2 ; cf. aussi Vetter, *Ligures* (*PWRE.*, XIII, 1926), p. 527 avec les réserves de la p. 528 ; B. Terracini, *Arch. glott. ital.* (sez. Goid.), XX, p. 11, surtout p. 33, note 40.

2. Leite de Vasconcellos, *Estudos de philologia mirandesa*, II, p. 17. Krüger, *Die Gegenstandskultur Sanabria*, p. 102, surtout n. 3 ; Meyer-Lübke, *REW.*[3], 1579 a (les suffixes *-al, -eso, -edo* dans *Candenal, Candenosa* et *Candendo, Candenedo* ne dénoncent pas « *nécessairement* » un nom de plante ; cf. *Losedo, Loujedo* Oviedo, Krüger, p. 66, note 1 ; *Pedrosa*, etc.). — Constantin et Dés., *Dict. savoyard*, s. v. ; le mot *cantena* a été recueilli par moi-même dans la vallée de Rendena.

3. Salvioni, *Revue dialect. rom.*, IV, p. 225 ; cf. *REW.*, 1616. — En ce qui concerne le problème de CANTUS (κανθός), il faudra consulter : R. Thurneysen dans *Thesaurus l. lat.*, III, 282 « vox peregrina esse videtur ab Hispanis aut Afris tracta » ; c'est l'origine du mot selon le témoignage de Quintilian. De même Walde, *LEW.*, p. 123.

Cf., pourtant, Hofmann (dans Walde, *LEW.*[3], p. 155) qui semble enclin à accepter l'hypothèse d'origine gauloise, en s'appuyant sur κανθιγα des inscriptions ; J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 144 ; F. Schöll, *Zur latein. Wortforsch.* (*Indog. Forsch.*, XXXI, p. 347) ; J. Vendryes, *Revue celt.*, XLV, p. 331 ; Walde-Pokorny, *Wört. indog. Spr.*, I, p. 351 ; Boisacq, *Dict. étym. langue grecque*, p. 406, note 2.

obscur dont l'histoire est peut-être surbordonnée à la solution de notre problème. Il faudra donc chercher ailleurs des points d'appui. Or, les inscriptions de la Rhénanie nous ont conservé le mot énigmatique (*ad*) CANTUNAS, GANTUNAS (*CIL.*, XIII, 10015, 99 et 115) « in nomine loci saepius in signis fictilibus Colonia Agrippinensi oriundis » (*Thes.* III, 291) et plus précisément en rapport avec deux localités où était située la fabrique de terres cuites des citoyens romains Vindex et Lucius[1]. La concordance avec le type dialectal italien *canto, cantuni* « brique, grosse pierre » est-elle tout à fait fortuite? ou bien est-il admissible qu'un mot du fonds prélatin au sens primitif de « pierre », passé à désigner particulièrement « pierre de construction », ait trouvé dans le latin des colonisateurs une nouvelle possibilité d'expansion? En tout état de cause, les autres types, surtout *cantena* et *cantal* qui trouvent tous les deux des correspondances dans la toponymie: CANTENNA et CANTAL (Holder, I. 746 et III. 1077) de la France du Midi[2], semblent refléter un état de langue reculé, de sorte qu'il faudra essayer de fonder ces rapprochements sur une base moins incertaine et moins étroite. Qu'il me soit donc permis de signaler à ce propos la parfaite concordance entre les deux appellatifs *cantena* et *cantal* et les deux mots KANTENA et CANTALON qui figurent plusieurs fois sur les inscriptions votives du Midi de la France. Les deux types semblent servir de complément à

1. J. Klein, *Rhein. Jahrb.*, LXXIX, p. 178; Lehner, *Bonner Jahrb.*, CX, p. 188; Ihm, *PWRE.*, III, p. 1499; Holder, *AS.*, I, 755 et III, 1082.

2. CANTAL a. 1465, montagne, commune de Saint-Martin-*Cantalès*; CANTAL, j. Le Plomb du *Cantal* « le sommet le plus élevé du massif du *Cantal* » mentionné dans le poème provençal composé au XIII^e^ siècle par Guillem Anelier sur la guerre de Navarre de 1276-1277: « En riba de Cantbon marchant descavalgar. E a pont de *Cantal* maint ome desraubar » et dans une charte latine de l'année 1268: « usque ad pom de *Cantal* et ad Teron de Rocalta », voir là-dessus A. Thomas, *Essais de philologie française*, p. 108-112.

Les Roches du *Cantal*, montagne à vacherie, commune de Saint-Paul-de-Salers; CANTALAS de l'année 1324, contrée de montagne; Le Puy de *Cantalou* « montagne à vacherie », E. Amé, *Dict. topogr. dép. Cantal*, p. 90, 91, 116. — *Chantaillon* « montagne de la Côte-d'Or » (DT).

ieuru « fecit » ou à *dede* et désigner, par conséquent, l'objet de la dédicace. Or, toutes les inscriptions où figurent les mots CANTALON et χαντεν(α) étant gravées sur des blocs de pierre [1], on est porté à attribuer aux deux types le sens de « pierre votive », en tenant compte des dérivés de KANT- signifiant « pierre » dans les dialectes d'aujourd'hui. Cette interprétation nous permet de répondre par l'affirmative à la question posée par J. Vendryes [2] si le mot KANTA de l'inscription de Briona près de Novare : KANTA SASIO LOKAN (Holder I, 745) qui semble servir d'épithète à LOKAN « tombe » serait à joindre à KANTENA et CANTALON.

En effet, on se trouve ici, à ce qu'il semble, en présence d'appellatifs qui, dans le cadre des inscriptions gauloises, ont l'air de remplir une fonction analogue à celle de PALA dans le cadre des inscriptions lépontiques [3]. Et le rapprochement, dans ce cas, pourrait être étendu aussi à l'évolution sémantique telle qu'elle résulte des survivances. Car, si au type épigraphique PALA « pierre sépulcrale » se rattache aujourd'hui, ainsi que l'on a supposé à maintes reprises, l'appellatif *pala* au sens de « amas de pierres » (Giudicarie), « pente de montagne » (Cadore et Sardaigne), etc., dans cette échelle sémantique on pourrait bien reconnaître les étapes à travers lesquelles est parvenu jusqu'à nous le type KANT-A (-ALON,

1. Inscription d'Auxey (Côte-d'Or) « gravée sur une pierre méplate » : CANTALON (Dottin, *La langue gaul.*, p. 162) ; inscription de Nîmes « gravée sur un bloc de pierre dure » ; χαντενα (Dottin, p. 155) ; inscription de la Fontaine de Nîmes « gravée sur une pierre » αντεν : (χαντεν) Dottin, p. 158 ; inscription de Notre-Dame-de-Laval (Gard) « gravée sur une pierre oblongue » : χαντεν ; inscription de Notre-Dame-du-Grosel près Malaucène (Vaucluse) « gravée sur un cippe » : χαντενα (Dottin, 159 et 147) ; inscription d'Orgon (Bouches-du-Rhône) « gravée sur un petit cippe de pierre mollasse » : χαντεμ (χαντενα), CIL., XII, 820.

Cf. Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 64 ; Rhys, *The Celtic inscriptions of France and Italy*, p. 11 ; Holder, *AS.*, I, p. 744 ; G. Dottin, *La langue gauloise*, p. 162.

2. J. Vendryes, *Revue celtique*, XLV. p. 331 ; cf. Pauli, *Altital. Forsch.*, I, 91.

3. Pauli, *Altital. Forsch.*, I, 71 ; Kretschmer, *KZ.*, XXXVIII, p. 100 ; Lattes, *Rend. Istit. lomb.*, XLVI, p. 418 ; XLVII, p. 921 ; H. Pedersen, *Philologica*, I, 40 ; Terracini, *Arch. glott. ital.*, sez. Goid., XX, p. 8-10.

-ENA) « pierre sépulcrale ou votive » des inscriptions : *canto* (*-al*) « pierre, grosse pierre », *cantena* « amas de pierres » en rapport avec *ganda* « pierre, pierraille, pente pierreuse », etc., etc.[1].

Ce parallélisme entre PALA et KANTA nous permet donc de conclure qu'il s'agit ici probablement de deux éléments de l'ancien substrat pyrénéo-alpin (ibéro-ligure) conservés d'abord avec la fonction particulière de formules d'épitaphe (lépont. et gaul.) et assimilés en partie au gaulois peut-être par l'intermédiaire du celto-ligure.

Car, c'est au celto-ligure qu'il faudra, par exemple, attribuer avec une certaine vraisemblance le nom de cours d'eau *GANDOBERA, j. *Gandòvera* interprétable comme le ruisseau « traîneur de pierres ou de cailloux » sur le modèle du composé PORCO-BERA, j. *Polcèvera*, ruisseau mentionné dans la *Sent. Minuc.* (CIL., V, 7749), contenant l'appellatif PORCO- « saumon » comme premier élément[2]. Dans la conservation de -ND-, *GANDO-BERA concorde, au surplus, avec VINDU-PALE (*rivo*) de la même *Sent. Minuc.*, en face de ALKO-VINOS [= ALCO-VINDOS, avec -ND- > -N(N)-] des

1. Faut-il ajouter le type alpin *kantûm* « gazon dans les rochers » (*AIS.*, 425 a., pp. 32, 31, 32) qui représenterait la phase sémantique parallèle à *pãla, palár* « pré ou pâturage escarpé » (*AIS.*, 425, p. 307, 318, 327, 325, 323, 315, 305 *pára*, 320, 209, 1).

De même, à la phase *pala* « pic de montagne » dans le domaine des Alpes on pourrait peut-être comparer le basque *gaindor* « pico de montañas » (Azkue, I, 314) dans le domaine des Pyrénées. Ce dernier type a été interprété par Schuchardt : « b. g. *gandur*, g. *gandor* (? *gaindor* « Bergspitze » würde den Einfluss von allg. *gain* « Spitze », « Oberes » u. s. w. erfahren haben). *Baskisch-Roman.*, p. 19. Cf., pourtant, *ganguen* « cima del monte », *gangan* « el punto más alto de la cumbre » et *ganguren* « cumbre » (Azkue, I, 325), identique, ce dernier, à *Ganguren* « monte de Bizkaya, el más alto de la cordillera Banderas-Artxanda-Santo Domingo, que termina en Erletxe », Eleizalde, *Topon. vasca* (*RIEB.*, XIX), p. 621.

Cf., enfin, Trombetti, *Le origini della lingua basca* (*Mem. Accad. Bologna*, 1923), p. 121, s. v. GANDOR « cima ».

2. M. Olsen, *KZ.*, XXXIX (1906) ; cf. aussi *Norsk Tidskrift f. Sprogvidenskap*, IV, p. 177. — Walde-P., *Vergl. Wörterb. indog. Spr.*, II, p. 44 ; Muller Izn. *Altital. Wörterb.*, s. v. « PORKOS » ; Walde, *LEW.*, s. v. « PORCUS » ; Boisacq, *Dict. étym. l. grecque*, s. v. περκνός ; H. Pedersen, *Philologica*, I, p. 46.

inscriptions lépontiques[1]. La phase du ligure ou, plus exactement peut-être, du celto-ligure représentée par la *Sententia Minuciorum* semble donc opposer -ND- à -N(N)- du lépontin et d'une partie du gaulois. Il s'agit, en effet, d'un trait dialectal que quelques zones gauloises semblent avoir en commun avec le celtique insulaire[2] et qui, dans le cas particulier de GANDA, constitue une ligne d'isoglosses: de *gana* (à côté de *ganda*) de la Lombardie alpine jusqu'à *gan(n)a* du Midi de la France.

D'ailleurs, des consonances gauloises assez claires (MEDIO-, -DUNUM, -JALUM) présentent aussi les toponymes anciennement attestés MEDIO-CANTUS, CANTA-DUNUS, CANTOGILUM, CANTAPIA contenant CANTO dans l'un des deux termes de composition[3]. Tout particulièrement MEDIO-CANTUS, comparable

1. Cf. aussi ESANEKOTI (Briona) = EXANDECOTTI ? Kretschmer, *KZ.*, XXXVIII, p. 125; cf. H. Pedersen, *Philologica,* I, p. 45.

2. Cf. Pedersen. *Kelt. Gramm.*, I, p. 114. D'ailleurs, faite abstraction de l'exemple de AREPENNIS (Pedersen, *Litteris,* II, p. 88) ne comportant pas un passage gaulois -ND- > -NN-, déjà R. Thurneysen, *Keltoroman.*, p. 32, avait bien attribué ce phénomène au gaulois. Cf. aussi F. Lot, *Revue des études anciennes,* XXVI, p. 125 et *Romania,* XLV, p. 492 ; J. Vendryes, *Revue celtique,* XLII, p. 219.

Mais quelques points d'appui ne manquent guère dans les sources gauloises. Je voudrais signaler à ce sujet les suivants doublets : BRIGINDONI (*CIL.*, XIII, 2638) inscr. d'Auxey (Côte-d'Or) et BRIGINN(ONI) (*CIL.*, XII, 3362) inscr. de Nîmes (Gard). Cf. Germer-Durand, *Dict. topogr. dep. Gard,* p. 36 ; à côté du nom de personne VINDIUS, très repandu, une inscript. de Narbonne nous a conservé la forme VINIUS (*CIL.*, XII, 3381) ; cf. aussi VINILLA (*CIL.*, XIII, 5431) à côté de VINDILLA (Holder, III, 340); VINNONIA (*CIL.*, XIII, 7072), VINONIUS (Holder, III, 349) à côté de VINDONIA, -IUS ; VINDIUM-VINNIUM, nom de montagne (Holder, III, 342); VINNACUS de *VINDACUS, j. *Vinay* (Isère) Holder, III, 352 : VINDASCA du IVe siècle, j. *Venasque* (Vaucluse) cf. Longnon, *Les noms de lieux de la France,* I, 16.

3. *Locum qui dicitur* MEDIO-CANTUS » (Greg. Tur., *Vitae patruum,* 9, 2), cf. Holder, II, 497 ; CANTA-DUNUS, a. 1084-1091, j. *Chantaix,* Corrèze (Holder, III, 1077); CANTOGILUM (Holder, I, 753); CANTAPIA a. 997 (Mayenne). CANTAPIA a. 1025 (Eure-et-Loir); CANTAPIA a. 1177 (Calvados), cf. L. Beszard, *Études sur l'origine des noms de lieux habités du Maine,* p. 284 ; P. Skok, *ZRPhil.,* XXXII, p. 560.

De plus, on rencontre CANTO- comme terme de composition dans les toponymes suivants attestés pour l'ancienne Gaule : AVI-CANTUS (*CIL.*, XII, 3077), CATI-CANTUS, j. *Cachan,* LIRI-CANTUS, j. *Larchant,* à propos desquels voir C. Jullian, *Revue des études anciennes,* XXIV,

pour l'ensemble de la structure à MEDIO-LANUM, MEDIO-NEMETON, etc., semble bien cacher dans le second terme un appellatif topique, le premier ayant sans doute fonction d'adjectif. De même le type CANT-APIA, témoigné à plusieurs reprises sur le sol de l'ancienne Gaule, pourrait trouver, d'une part, une formation gauloise parallèle dans VERN-APIA, le synonyme de VERNO-DUBRUM « eau des aunes », et, d'autre part, dans le type *Steinbach*, très répandu dans la toponymie allemande, un appui du point de vue sémantique[1].

Mais surtout significatif, en ce qui concerne l'alternance des sourdes et des sonores, est le doublet CANTAPIA (cf. *Cantache*, rivière de la Mayenne, où APIUM > *ache*, nom

p. 164 et 260 et R. Musset, *ibidem*, XXV, p. 379 ; J. Vendryes, *Revue celtique*, XL, p. 478.

Camille Julian voit dans l'élément -CANTUS un nom de fontaine ou de source, en signalant à l'appui le fait que ces toponymes désignent des localités où la tradition populaire garde le souvenir de sources qui jadis étaient objet de culte. Toutefois, étant donné que les fouilles archéologiques dans les lieux où il y a des sources d'une certaine renommée ont plus de chance qu'ailleurs, il faut procéder avec la plus grande prudence dans toute déduction d'ordre sémantique d'après un type attesté seulement par la toponymie. D'autre part, le nom de lieu *La Roche au Diable*, donné aujourd'hui à la localité autrefois appelée LIRI-CANTUS, laisse ouverte la possibilité d'interpréter -CANTUS comme un ancien synonyme de « roche » dans le cadre sémantique des autres appellatifs ici examinés. Et à propos du toponyme *La Roche au Diable* je voudrais rappeler ici le fait, — sans lui attribuer, pourtant, qu'une valeur relative — que « beaucoup de rochers, de pierres brutes, de mégalithes sont mis en rapport (dans la Gaule romaine) avec le diable... et il y a lieu de croire que Satan succède aux divinités païennes », J. Toutain, *Les Cultes de la Gaule romaine* (*Bibl. École h. ét.*, XXXI, p. 359).

C'est, en tout cas, à juste titre que C. Jullian s'oppose contre les interprétations par trop simplistes données à AVICANTUS, LIRICANTUS et CATICANTUS par « chant de l'oiseau, du loir, du chat ».

1. Curieux, à ce propos, *Sassbach*, composé hybride comparable à *Tufwasser* « rivo del tovo » de la même région, Stelvio ; cf. C. Battisti, *I nomi locali del Comune di Stelvio, secondo contributo all' Atlante toponomast. venost.*, 1930, p. 55. Cf. aussi Jokl, *Illyrier* Ebert *RLV*, VI, p. 44 : ASAMUM = Ἄσαμος, fleuve (serb. *Kamenica*, allem. *Steinbach*).

Quant au type VERN-APIA, cf. J. Vendryes, *Revue celtique*, XLIII, p. 259 (cf. aussi SALAPIA, Krahe, *ZONF*, III, p. 121); pour VERNO-DUBRUM (Holder, *AS*, III, 224), cf. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.*, I, 35, 156.

de plante)[1] et GAN(N)APIA, j. *Gennep*, prov. Limburg (Förstemann), la formation gauloise équivalente, de sorte que à l'intérieur même du gaulois on entrevoit la coexistence de KANTA à côté de GANDA comme deux possibilités différentes de survivance d'un élément prégaulois. D'autre part, aux deux sourdes de CANTO- dans CANTAPIA, CANTADUNUS, MEDIOCANTUS, etc., le celtoligure avec *GANDO-BERA oppose une forme GANDO- comportant les deux sonores et cela en harmonie avec *DARBONE, le type attribué au ligure, en face de TALPONA de Pline. Dès lors, ce ne sera peut-être plus l'effet du hasard, si à côté de *BALA « montagne » BALISTA « mons Liguriae » (lig. d'après la source de Live), ALBA (ALBARNA, ALBENATE, etc. lig. d'après les suffixes), *DARBO (ligure d'après la distribution géographique des survi-

1. Ailleurs la forme actuelle est *Chantepie*, forme qui présuppose l'intermédiaire du type *CANTA-PICA n'étant pas attesté et résultant de l'interprétation de CANTA par « chante ». Est-il permis d'exprimer des doutes analogues aussi à l'égard des autres composés avec un élément CANTA- (*Chante-*) qui sont bien nombreux dans la toponymie française et en général ont été interprétés en rapport avec l'idée de « chanter » ? Mais quelle signification peut-on attribuer aux toponymes du type *Chante-pierre* (très répandu), *Chante-roc, Chantefage, Chantemanche, Chantegain, Canterugue, Cantamuda, Cantamuga, Cantalucia, Cantalpino*, etc., etc. ? On a essayé de reconnaître là dedans les pointes de l'ironie populaire (M. Roques, *Romania*, XXXVIII, p. 616 ; A. Dauzat, *Les noms de lieux*, p. 28). Par contre, A. Schulten (*Numantia*, 134) est plutôt porté à voir dans CANTA- de CANTALUCIA (= LUTIA), attesté pour l'an 1302. « ein auf keltischem Gebiet verbreitetes und häufig spanischen Ortsnamen vorgesetztes Appellativum ». Cf. pourtant P. Skok, *ZRPh. Beih.*, XXVII, 15 ; Meyer-Lübke, *Hom. Men. Pidal*, I, 78, note.

En tout état de cause, on a de la peine à se soustraire à l'impression que le langage se trouve ici lié, du moins en partie, à une matière linguistique donnée. J'ai dit, en partie. Car, entre la possibilité de voir dans tous ces types des formations spontanées et récentes et la possibilité de les regarder, tous, comme des adaptations secondaires d'un élément archaïque déchu, il y a place pour une hypothèse moins catégorique et propre à concilier l'une et l'autre, c'est-à-dire que des formations avec un élément préhistorique CANTA « pierre » aient provoqué ou favorisé, par l'intermédiaire des composés du type CANTA-PETRA, CANTA-ROCA, CANTA-LAUSA, CANTA-DUNUM, etc., la naissance de créations nouvelles. Bref, à travers ces composés pris dans leur ensemble on entrevoit l'effort du langage, parfois aux prises avec la logique, de surajouter à un élément constant CANTA- un second terme justifiant, en quelque sorte, l'idée de « chanter » attribuée au premier, devenu ainsi la dupe de ses parasites.

vances) et GANDA (dans *GANDO-BERA, ligure ou celtoligure d'après le modèle de composition PORCO-BERA, *Sent. Minuc.*) coexistent les formes comportant les sourdes PALA, ALPIS, TALPA et CANTA, formes plus ou moins normalisées dans le système des langues historiques. Cette opposition des occlusives porte à réfléchir sur la possibilité d'un rapprochement avec les faits analogues signalés sur le sol de la péninsule ibérique : non seulement dans le basque *mendi* s'opposant à MENTESA des inscriptions ibériques, mais aussi dans les types GANDADIA (des mineurs pyrénéens), *gándara* des Asturies, *Gandia* et *Gandiaga* de la toponymie euskarienne, types dans le cadre du substrat basco-pyrénéen, en face de CANTIGI, CANTĂRA, CANTABRIA attestés par les sources et de *canto*, *cantera*, *cantal*, etc., les types normalisés dans les langues romanes de la péninsule.

En ce qui concerne les voyelles, enfin, je voudrais signaler le fait très remarquable que la fréquence de *a* se répétant dans chacune des deux syllabes[1] représentée par KANTA-GANDA semble être un trait qui caractérise surtout les mots préceltiques et prélatins relatifs au relief, c'est-à-dire appartenant à la même catégorie sémantique. Il suffit de rappeler ici les types : *PALA « sommet de montagne », *KALA (-ANCA) « flanc raviné d'une montagne », *TALA « terre grasse » [?], *SALA « terrain marécageux », *MA(R)RA « ravin », *BA(R)RA (-ANCA) « précipice », *KA(R)RA « pierre » ; τάβα « rocher », *NABA « plateau serré entre des montagnes », *KABA (*GABA) « torrent de montagne » (cf. aussi le basque *basa* « bourbe, fange, lieu désert », *baša* « précipice », l'ibérique *balsa* « marais », l'ibéro-sarde *matta* « buisson », les mots alpins *barga*, *balma*, *lanca*, etc.). On ne peut pas déclarer donc le hasard arbitre unique du genre dans les survivances de ces mots archaïques relatifs aux particularités du sol, assimilés dans chaque domaine linguistique à la catégorie des féminins.

1. Cf. J. Kuryłowicz, *Mélanges linguist. off. à M. J. Vendryes*, 1925, p. 207 ; B. A. Terracini, *Arch. glott. ital.* (sez. Goid.), XX, p. 23.

III. — Les formes.

C'est surtout grâce à l'étude comparative des morphèmes que la méthode d'investigation dans un domaine qui restera toujours obscur et plein d'embûches, tend à franchir l'étape des premiers tâtonnements.

En général, on peut affirmer que les dérivés de KANTA (KANDA, GANDA) présentent des éléments de dérivation qui sont productifs en union avec des racines qui n'ont pas d'appuis à l'intérieur de l'indo-européen. Voilà quelques exemples choisis parmi les plus significatifs.

1. Le suffixe -ADIA dans GAND-ADIA (GANG-ADIA) de Pline.

Le morphème de GAND-ADIA, l'appellatif témoigné par Pline ne manque pas d'appuis dans la toponymie et dans le vocabulaire de l'Ibérie. Les *Monumenta* de E. Hübner contiennent un certain nombre de types en *-d-* : CELADUS *fluvius* (Mela, III. 10), HELEDUS *fluvius* (Avieni), CONGEDI *vadum* (Martial, I, 49, 9), MALODES *mons* (Avieni), Βέργιδον (Ptol., II, 6, 67), Σεγίδα (Ptol., II, 6, 60), Ἰδουβέδα ὄρος (Strabo. III. 4. 10 ; Ptol., II, 6, 20), CANDIEDO *Juppiter* (*CIL.*, II, 2599), etc. Et en rapport avec *kidei* de l'inscription d'Alcoy, Hugo Schuchardt[1] a rappelé le nom de peuplade ibérique ARRON-IDA-ECI « *gens Asturica* » (*CIL.*, II. 2697) à côté de ARRONI *Astures* (Pline, IV, 111), en relevant ici encore la vitalité du morphème -IDA-[2].

1. H. Schuchardt, *Iberische Epigraphik* (*RIEB*, XIV, 1923), p. 509 ; *Iber. Deklin.*, p. 51.

2. Aux formations ibériques HELEDUS, MALODES, CELADUS sont comparables, d'une part, le type sarde *Timades* (Spano) et, de l'autre, les types ligures TULEDO, *Sent. Min.* (à côté de TUL-ELASCA. *Sent. Min.*), AMUDIS. *Tab. Vel.*, CIPODI et SASADIS (B. A. Terracini, *Arch. glott. ital.*, XX. p. 32, note 36 et *Osservaz. strati antichi topon. sarda*, p. 6). De même, dans le domaine préhellénique aux formations Δούδαδα (Δούδα) Phrygie, Ὁμόναδα (Homona) Pisidie, Ἄττουδα (Ἄττα) Lydie, Οὐλιάδης (Οὔλια) Carie, etc., on peut rapprocher les types Μυσάδιος, Ἰμμάραδος, SAVADIOS (SAVOS) de la Thrace. Cf. aussi la glose d'Hesychius Δευάδαι· οἱ Σάιοι ὑπ' Ἰλλυρίων ; illyr. SCALADIS, SPERIDIUM, noms de lieu, PREU-

Mais le fait qui, à mon avis, est surtout propre à jeter de la lumière sur la formation pyrénéenne GANDADIA de Pline, c'est la productivité dans la langue basque d'un élément -DI(A) qui « implique particulièrement l'idée d'abondance, joint d'ordinaire aux noms d'arbres »[1]. A. Luchaire donne des exemples tels que *aritzti-dia* « la chênaie », *elzaur-dia* « la noyeraie », *gorosti-dia* « la houssaye », *izai-dia* « la sapinière ». Tous ces types ont des représentants dans la toponymie euskarienne : *Gorostidi, Gorostidia* « La Houssaie » (= sarde *Colostrái*, en tant que *-ai* est ici un suffixe de valeur collectif), *Lissar-di* « Fresnaie », *Illur-di* « montagne pleine de neige », etc.

Or, rien de plus plausible que la valeur collective pour GAND-ADIA (GANG-ADIA) qui aurait donc signifié « amas de pierres à la suite d'un éboulement de la montagne » dans les mines de l'Ibérie ; cé qui revient à confirmer et à éclaircir le rapport de sens avec le type alpin GANDA « ammasso di pietre in seguito a scoscendimento della montagna » (Salvioni).

Le doublet *GANDA « *glarea* » — GANDADIA « *glaretum* », en ce qui concerne le morphème (-DI), tout autant que le doublet GANDADIA-GANGADIA, en ce qui concerne le phonème (-ND- : -NG-), s'encadrent donc dans le même système linguistique : une langue parlée à l'époque de Pline par les mineurs pyrénéens à laquelle n'étaient pas inconnus des traits phonétiques et morphologiques qui caractérisent aujourd'hui les dialectes basques. Faut-il y voir un indice de plus en faveur de l'hypothèse déjà avancée d'après les sons que le mot GANDADIA (GANGADIA) de Pline appartenait à l'ancien fonds linguistique des Pyrénées sur lequel repose l'euskara moderne ?

BADOS, ZORADA, BRIZIDIA, VESIDIA, etc., noms de personne. Cf. Kretschmer, *Einleit. Gesch. griech. Sprache*, p. 306 ; Jokl, *Thraker* (Ebert, *RLV*, XIII) p. 283 ; H. Krahe, *Die alten Balkanillyr. Namen*, p. 35, 66 ; *Lexikon altillyr. Person.*, p. 148 et *ZONF.*, V/2, p. 145, 162.

1. A. Luchaire, *Études sur les idiomes pyrénéens de la région franç.*, p. 163 ; C. C. Uhlenbeck, *De woordafleidende Suffixen van het baskisch. Eene bijdrage tot de kennis der Baskische woordvorming* (*Verhandel. Koninkl. Akademie Amsterdam*, VI/3), p. 19.

2. Le suffixe locatif -MO dans *Candamo*, nom de montagne (CANDAMIUS, *CIL.*, II, 2695).

La région montagneuse des Asturies nous a conservé trois inscriptions votives à Jupiter : IOVI CANDAMIO, IOVI OPTIMO MAXIMO CANDIEDONI, IOVI OPTIMO MAXIMO ANDERON(I) (*CIL.*, II, 2695, 2599, 2598). On a essayé de déterminer plus précisement la zone à laquelle appartient le premier de ces documents épigraphiques : dans la vallée de « CANDAMO prope Pravia et Grado oppida ad oram Asturiae maritimam... » (cf. *CIL.*, II, 2695). Il s'agit d'un culte strictement local lié à la montagne qui porte encore le nom de *Monte Candamo* et au « puerto que agora llaman de *Candanedo* »[1]. Le caractère même de ces cultes indigènes impose presque la nécessité de coordonner les recherches par groupes aussi à l'égard des surnoms topiques. Sans doute, CANDAMIUS et CANDIEDO sont inséparables. L'interprétation de l'un doit se rapporter, quant à la racine CAND-, aussi à l'autre.

Or, Hugo Schuchardt[2] a proposé de reconnaître dans *CANDAMUS (> -AMIUS), nom de montagne, un frère séman-

1. Cf. la citation dans *CIL*, II, 2695 ; Maver, *Sitzb. Akad. Wien*, 175, p. 24 ; E. Hübner, *Monumenta, Proleg.*, CIX.

2. H. Schuchardt, *Iberische Deklin.*, p. 16. — Sur le sol de la péninsule ibérique CANDAMIUS (*CANDAMUS) n'est guère une formation isolée, ni à l'égard des témoignages des sources (UXAMA, CANAMA, CARTIMA, CARTAMA « in paeninsulae partibus ad septentriones et orientem spectantibus atque provinciae citerioris, quae proprie Ibericas dicimus », Hübner, *MLI. Proleg.*, CI) ni à l'égard des survivances dans la toponymie actuelle (*Ulzama* Navarra, *Tamame* Zamora, *Louzame* La Coruña, *Beyama, Beizama, Bedama, Elama, Arakama, Zegama, Arama*, etc.). Une sélection préliminaire a été proposée par H. Schuchardt, *Iber. Dekl.*, p. 16, d'après la quantité de *ă* dans UXĂMA, etc. en face de *ā* dans *CANDĀMUS, etc. Suivant ces critères, M. Meyer-Lübke, *Zur Kenntnis der vorrömischen ortsnamen der iberischen halbinsel* (*Hom. Men. Pidal*, I), p. 69, a séparé les deux groupes et démontré que l'interprétation donnée par Schulten (*Numantia*, p. 129) à UXAMA comme un type celtique appartenant à la nombreuse famille de UXELLOS (*Ussel*). UXELLODUNUM, etc., se heurte à de sérieuses difficultés d'ordre phonétique (*ŭ* en face de *ū* du celt. UXELLOS, j. *Ussel*) ; cf. Pedersen, *Kelt. Gramm.*, I, 75.

tique de VINDIUS, le « Mont Blanc », ou de EDULIUS, le « Nevoso » des Pyrénées. En ce qui concerne la structure, *CANDAMUS semble de premier abord, en effet, comparable à UXAMA (Pline, III, 27). Mais d'après la forme actuelle *Candámo*, en face de *Osma* (UXĂMA), il faut bien postuler une base CANDĀMUS, dans les conditions d'accent s'accordant plutôt avec les prototypes de *Irimo*, montagne, *Lezáma* (Guipuzkoa) et *Ulzáma* (Navarre). Et ensuite : est-il possible d'étendre l'interprétation de (*Iovi*) CANDAMIO aussi à (*Iovi*) CANDIEDONI et éventuellement aussi à (*Iovi*) *CANDERONI [1], les deux autres surnoms topiques appartenant au même groupe épigraphique ? De plus, on pourrait poser la même question à l'égard de la longue série de dérivés de *CANDA disséminés sur toute l'étendue du système cantabro-pyrénéen pour désigner des montagnes ou plus précisément des « ports » de montagne : Monte *Candámo*, Monte *Candiano* (Santander), Puerto *Candenedo*, Puerto *Candanillo* (dans la vallée du R. Pedraja et de la Carrera, *Ma. Mi.* 15), Peña *Candil* (San Vicente de la Barquera), Puerto de la *Canda*, Puerto de la *Gándara*, Puerto *Candandiu* (= Paso de Aspe), etc. Enfin, il est nécessaire d'insister ici sur l'importance du fait que dans ce pays de mines renommées depuis l'antiquité (« aurum..... plurimum Asturia gignat neque in alia terrarum parte tot saeculis perseverat haec fertilitas », Pline, XXXIII, 78), la géologie a relevé, surtout dans la zone du Monte *Candámo*, des graviers imposants, de sorte que les conditions typiques du terrain confirment ici la signification de « gravier, terrain dépourvu de végétation, terrain rocailleux » attribuée à *CANDA d'après *gándara* « maleza, monte bajo, inculto y llano » et GANDADIA, l'appellatif topique témoigné par Pline comme étant en usage chez les mineurs d'or de l'Ibérie. C'est à juste titre que

1. « *Iuppiter* CANDIEDONI *a loco fortasse dictus componatur cum* ANDERONI », cf. *CIL*. II, 2598 et 2599 : J. Toutain, *Les cultes ibériques*, p. 144 : « il n'est pas invraisemblable, que *Jupiter Optimus Maximus* ANDERO et *Jupiter Optimus Maximus* CANDIEDO, invoqués tous deux en Gallaecie, aient été des divinités de montagnes ». Pour l'équation CANDIEDONI = *CANDERONI (> ANDERONI) cf. p. 133.

M. Leite de Vasconcellos[1], à propos de la dédicace *Iovi* CANDAMIO, a signalé le curieux passage de Justin se rapportant à des superstitions des indigènes relatives à l'exploitation des mines d'or : « In hujus gentis finibus [sur le territoire des Gallaeci] sacer mons est quem ferro violare nefas habetur ; sed, si quando fulgure terra proscissa est, quae in his locis adsidua res est, detectum aurum, velut Dei munus, colligere permittitur » (*Histor.*, XLIV, 3, 5). Il s'agit donc vraisemblablement d'un culte à des divinités de montagnes répandu surtout parmi la classe des mineurs et c'était, en effet, un affranchi impérial chargé de l'exploitation d'une mine, *M. Ulpius Aug. Lib. Eutyches Proc(urator) metall(i) Alboc(ensis)*, le fidèle qui dédiait l'ex-voto aussi *Iovi Optimo Maximo* ANDERON(I)[2].

Dès lors, il est tentant de rattacher les trois surnoms CANDAMIUS, CANDIEDONI et *CANDERON(I) (cf. *Minas de Andara* et *Minas de Gándara*) à la même racine CAND- et de voir dans le nom de montagne *Candamo* un dérivé en -MO d'un appellatif de valeur topique *CANDA « gravier », parallèle à *GANDA (> GANDADIA, *gándara, ándara*). Il en résulte ainsi la possibilité d'éclaircir le doublet *Candámo*-CANDAMIUS à la lumière de toute une série de formations basques analogues. Les toponymes basques *Iri-mo* montagne (Guipuzkoa), *Leza-ma* (Biscaye et Alaba), *Ur-ma* (Labourd), *Iturri-a-ma* et *Iturri-me* (Navarre)[3], comparés avec *Candámo*, sont, en effet, très instructifs non seulement en général du point de vue morphologique, mais aussi particulièrement en tant qu'ils contiennent à leur base des appellatifs de valeur topique : *iri* « ville », *leza* « gouffre, abîme », *ur* « eau », *iturri* « source » (Azkue). L'élément dérivatif *-mo* (*-ma, -me*) semble avoir ici fonction de locatif : *Iri-mo* « localité près de la ville », *Leza-ma* « endroit près de

1. Cf. Leite de Vasconcellos, *Religioes da Lusitania*, II, p. 104 et suiv.

2. Cf. J. Toutain, *Les cultes ibériques* (*Bibl. École Hautes Ét.*, XXXI), p. 144 et suiv.

3. A. Luchaire, *Idiomes pyrénéens*, p. 159 ; *Iturriama, Iturrime* sont dans le recueil de Eleizalde, *RIEB*, XXI, p. 523 ; cf. aussi Garate, *RIEB*, XXI, p. 443 : « *Sufijos locativos* ».

l'abîme », *Iturri-me* « localité de la source » : d'après ces exemples *Canda-mo* serait la « montagne du gravier ».

Dans le domaine alpin de l'ancienne Ligurie, les types CAEPTIEMA (*convallis*) et BERIGIEMA (*mons*), *Sent. Minuc.* (*CIL.*, V, 7749) témoignent de la même faculté formative pour le ligure. Est-il permis de reconnaître des traces de ce morphème (-MA) de valeur topique dans le type *BALMA [1], en tant que la signification des survivances (*balma*, *barma*, *balmo*, *baume*, etc.) « grotte formée par une saillie de rocher, abri formé par un rocher en encorbellement, rocher surplombant », etc., pourrait justifier l'hypothèse d'un rapport avec le ligure (> gaulois) *BALA « rocher » (cf. BALISTA « mons Liguriae » d'après Live) ? Ici encore, il s'agit donc de formations de valeur topique. Le fait vaut d'être souligné afin de rendre plausible l'idée d'un rapprochement de toponymes tels que *Balma* « endroit près du rocher » des Alpes aux types *Lezama*, *Candamo* « endroit près de l'abîme, montagne du gravier » de la toponymie pyrénéo-cantabrique.

3. Le suffixe locatif -ISSA (-ESA) dans CANTISSA (*Gandesa*).

Le toponyme basque *Iturrime* « localité près de la source » rappelle le type anciennement attesté ITURISSA *Vascon.*

1. Cf. P. Scheuermeier, « *Höhle* » (*ZRPhil.*, Beih. 69, surtout p. 118 et suiv.) ; v. Wartburg, *FEW.*, I. 223 (riche bibliographie) ; à ajouter : P. Skok, *Romania*, L, p. 199 et B. A. Terracini, *Arch. glott. ital.*, XX, p. 28-29. — Jaberg-Jud, *AIS*, III, 424 a « riparo sotto una roccia sporgente » ; III, 424 « caverna » (*balma*, *barma*).

S'il est ainsi, on pourrait peut-être supposer la même appartenance linguistique et postuler le même rapport entre *CALA (*calanca*, *CALAVA, etc.) « abîme, gouffre, ravin, pente escarpée » et *CAL-MA (*CAL-MIS) « haut plateau dénudé », topon. *Calm*, *Lacalm*, *La Chaulme*, etc., « noms de plateaux escarpés ». A. Thomas, *Essais philol. franç.*, p. 13, note ; L. Gauchat, *Bull. Gloss.* IV, p. 3-15 ; Jaccard, *Essai de toponymie*, p. 67 ; C. Salvioni, *Boll. stor. Svizz. ital.*, XX, p. 89 ; *Note di dialettol. corsa* (*Rend. Ist. lomb.*, XLIX, p. 740, 48) ; J. Jud, *Bull. dial. rom.*, III, p. 40 ; E. Muret, *Romania*, XXXVII, p. 546 ; P. Aebischer, *Études topon. valdôtaines* (« *Augusta Praetoria* », 1921), p. 1-7 ; A. Dauzat, « *Cala* » *dans la topon. gaul. et espagn.* (*ZONF*, II/3, p. 246) ; S. Pieri, *Topon. Valle d'Arno*, p. 25 ; *CAL-AVA, cf. C. Battisti, *Studi etruschi*, II, p. 662 et 676 ; *Arch. Alto Adige*, XXII, p. 28 ; *Popoli e lingue Alto Adige*, 1931, p. 72.

(Ptol., II, 6, 66), interprétable aussi comme un dérivé locatif de *iturri* « source »[1]. C'est là un des exemples les plus instructifs qui nous laissent entrevoir assez clairement le lien entre les témoignages des auteurs anciens à l'égard de l'Ibérie et quelques éléments du vocabulaire basque. De même, Schuchardt[2] était enclin à identifier l'appellatif basque *mendi* « montagne » à la base du toponyme MENTESA (Pline, III, 9, 19, 25) — MENTISSA (Live, XXVI, 17, 4). Ainsi, le toponyme *Montesa* (Valencia), si le rapport avec *monte* n'est pas illusoire, résulterait comparable, quant à l'idée, à la série de types euskariens *Mendia* (montagne de Guipuzkoa), *Mendaza, Mendavia,* etc., et plus particulièrement, quant au morphème *-esa,* à MENTESA des sources ibériques. En tout cas, nous avons dans les deux types anciens ITURISSA et MENTISSA[3] des témoignages de -ISSA (-ESA) en union probablement avec un appellatif topique (*iturri, mendi*) qui peuvent servir d'appui à l'interprétation de cas analogues.

En effet, le morphème -ISSA (-ESA) dans la famille de

1. H. Schuchardt, *Iber. Deklin.*, p. 36 et (à propos de l'observation de Schulten, *Numantia*, 75) « *Baskisch = Iberisch oder = Ligurisch* ? », *Mitteil. anthrop. Ges. Wien*, XXXXV, p. 120. Quant au rapport *-rr-* : *-r-* dans *iturri* en face de *Iturissa* (cf. aussi *Ituren,* Luchaire, *Idiomes pyr.*, p. 182) voir les exemples réunis par H. Gavel, *Éléments phonét. basque*, p. 224, de « permutations entre *r* douce intervocalique et *r* forte intervocalique » ; cf. C. C. Uhlenbeck, *Beiträge lautl. Bask.*, p. 56 ; H. Urtel, *Sitzb. preuss. Akad. Wissensch.*, 1917, XXXIII, p. 534.

2. H. Schuchardt, *Iber. Deklin.*, p. 65. Sur l'origine du mot euskarien *mendi* « montagne », cf. H. Gavel, *Éléments*, p. 257 et Meyer-Lübke, *RIEB*, XIV, p. 485, en tenant compte aussi de types topon. tels que MENDIHIL, *Mendivil* ; MENDIOZA. *Mendoza,* docum. pour le XI^e^ siècle : cf. Luchaire, *Idiomes pyr.*, p. 144 et 146.

3. E. Hübner, *MLI, Proleg.*, CIII, a réuni les types suivants : NABRISSA, NEMANTURISSA, CARISA ; cf. Meyer-Lübke, *Hom. Men. Pidal*, I, p. 72. A l'appui de NABRISSA (Νάβρισσα, Strabo, III, 4, 9 ; 2, 5 ; Ptol., II, 4, 10) on pourrait peut-être invoquer l'appellatif topique *nabarri* « lieu pierreux » (Azkue, II, 69) à condition, pourtant, qu'il soit permis de partir d'une forme *NABARISSA. En ce qui concerne la suppression de la voyelle *a* ici supposée voir A. Luchaire, p. 144, en tenant compte surtout des doublets basques tels que *bereska-breska* « rayon de miel » (Azkue I, p. 181). Cf. aussi, à propos de *gr-* : *garr-*, H. Schuchardt, *Liter. f. germ. u. roman. Philol.*, XXXIX, p. 197.

Je voudrais, enfin, signaler la concordance de NEMANTUR-ISSA avec NEMATURI « gentes alpinae Liguriae » (*CIL.*, V, 7817, 42).

CANTA : GANDA est représenté, d'une part, par *Gandesa* (Tarragona), formation jumelle de *Montesa* (Valencia), de la toponymie actuelle et, d'autre part, par le doublet anciennement attesté CANTISSA-CANTESSA[1] formant le parallèle au doublet MENTISSA-MENTESA. Or, sur la foi de ITURISSA « endroit près de la source » et de MENTESA « lieu habité près de la montagne », on peut proposer une explication pareille pour CANTISSA et *Gandesa* « lieux habités près d'une carrière, d'une gravière ».

On n'ignore pas, en outre, que dans cet élément -IS(S)A on a reconnu à plusieurs reprises une des plus remarquables concordances morphologiques étrusco-égéennes (SARISA-SARISSA, MANTISA-MANTISSA, FAUISA-FAUISSA, etc., d'une part, et Λάρισα-Λάρισσα, Τελμισσός-Ἴλισσος, etc., de l'autre)[2]. Tout récemment Alfred Ernout[3] a classé, par exemple, parmi les emprunts latins probables au vocabulaire étrusque le mot populaire CARI(S)SA attesté par les glossateurs (« CARISSAM *apud Lucilium uafrum significat* », P. Festus, 38, 18), dont on ne peut ici négliger de signaler la parfaite identité non seulement avec CARISSA de l'Asie Mineure (CARISSAI d'une inscription votive de Mytilène), mais surtout avec CARI(S)SA de l'Ibérie (CARISA-CARISSA des inscriptions sur les monnaies)[4]. D'autre part, M. Terracini[5] a rapproché les

1. Pour CANTISSA, j. *Chantesse* (Isère), cf. Meyer-Lübke, *Hom. Men. Pidal*, I, p. 72 ; CANTESSA, j. *Chantesse* (Drôme), cf. *Dictionn. topogr. dép. Drôme*, s. v.

2. P. Kretschmer, *Einleit. Gesch. griech. Spr.*, p. 311-322 ; A. Fick, *Vorgriech. Ortsnamen*, p. 61, 77, 83, 127 ; E. Fiesel, *Namen des griechischen Mythos im Etruskischen*, 1928, p. 53 ; *PWRE*, X/2, p. 1950.

3. A. Ernout, *Les éléments étrusques du vocabulaire latin* (*Bulletin*, XXX, 1930, p. 101-103) ; cf. Hofmann, dans Walde, *LEW*[3], p. 169 ; cf. aussi A. Trombetti, *La lingua etrusca*, 1928, p. 58, qui a rappelé le type géorgien *khvisa* « lapideus ».

4. E. Hübner, *MLI*, nr. 158 ; CARISA *Aurelia Baetic.* (Pline, III, 15)-Καρίσσα (Ptol., II, 4, 10) ; cf. aussi *PWRE*, III, 1592 : « CARISA, j. *Carija* (Bornos) ».

5. B. Terracini, *Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda* dans les « *Atti del Convegno Archeol. sardo* », 1927, p. 11 (à ajouter, peut-être : *fanum* CARISI, CARESII, CARESIUS, *CIL.*, X, 7890 ; cf. Hülsen, *PWRE*, III, p. 1592 et 1589). La Corse y concourt avec *Evisa, Falesa, Bilesi*, etc. (cf. surtout à propos de *Falesa*, G. Bottiglioni, *Elem. prelat. topon. corsa*, p. 93).

toponymes *Sotenissa*, *Galbissa* et *Baressa* de la Sardaigne aux types *Massinissa*, *Membressa*, etc. de l'Afrique, de sorte que la ligne d'isomorphèmes -ISSA, -ESSA semble encadrer un vaste substrat embrassant tout le bassin de la Méditerranée.

Par contre, on n'a pas encore relevé jusqu'ici la présence sur le sol des Alpes d'une formation typique en -ISSA : PUSTRISSA a. 995-1005, 1100-10, 1110-12, 1115-25 ; BUSTERISSA a. 1084, 1091 [1], toponyme d'autant plus remarquable qu'il se rapporte à toute une région et par cela même explicable d'une manière plausible comme un dérivé d'un appellatif topique sur le modèle des formations ibériques. Mais le malheur est que le vocabulaire des Alpes relatif au relief ne fournit rien qui puisse se concilier avec une base *PUSTA ou *PUSTĂRA. C'est là un fait qui me fait hésiter à postuler pour le territoire des Alpes un appellatif comparable à *bustia* « sitio de pasto para ganado » des Asturies [2] qui, pourtant, pourrait s'adapter à la réalité topique de cette ample vallée de pâturage. Au surplus, l'hypothèse d'un rapprochement, si tentante qu'elle soit, implique le problème du mot obscur *bustia* « lieu de pâturage » des Asturies ; problème qui trouvera peut-être, lui-même, une solution dans le cadre du substrat cantabro-pyrénéo-alpin [3].

1. C. Battisti, *Sui più antichi strati toponomastici dell' Alto Adige* (*Studi etruschi*, II, p. 652), ; c'est surtout l'indice du suffixe -ISSA qui rend inacceptable l'hypothèse d'une origine slave, PUST « désert », avancée par M. Miklosich et M. Stur, *Die slawischen Sprachelemente in den Ortsnamen der deutsch-österr. Alpenländer* (*Sitzb. Akad. Wien*, 176), p. 65.

2. F. Kruger, *Die Gegenstandskultur Sanabrias und seiner Nachbargebiete* (*Hamb. Univ.-Abhdl. Gebiet Auslandsk.*, XX, B, 1925), p. 158, note 17 et 18.

3. Le territoire de Alava connaît, il est vrai, un toponyme *Bustia* (Eleizalde, *RIEB.* XIV, p. 451) identique à l'appellatif asturien *bustia*, mais il n'en est pas moins certain que le type basque appartient à la nombreuse famille de *busti* « humide, humidité » : *busta, bustiro, bustitarzun* et *bäztan* (Soule), *buztin, buztiña* « argile », *buztintsu* « argileux », *buztan-lur* « terre argileuse », *buztre* « crotte, taches de boue », etc. (Azkue, I, p. 191-193), ayant des larges respondances aussi dans la toponymie : *Bustiz* montagne de Navarre (cf. *Elor-z* « lieu de la neige ou plein de neige », Luchaire, p. 166), *Bustiza* Nav. (cf. *Subi-za* « lieu du pont », Luchaire, p. 166), *Bustinaga* Guip., Alaba, *Bustinandi*

En tout état de cause, nous avons dans le type PUSTR-ISSA, BUSTER- ISSA des Alpes un témoignage précieux d'un morphème locatif attesté dans ITUR-ISSA *Vascon.* (Ptol., II, 6, 66) pour le substrat des Pyrénées (basque *iturri* « source »), morphème survécu dans le toponyme *Gorost-issa* du Labourd (*RIEB*, XX, 220) avec la probable fonction de collectif (basque *gorosti* « houx »).

Mais c'est surtout au suffixe basque -AGA[1] qu'il faut attribuer la valeur de collectif en union avec des noms d'arbre et en parfaite concordance avec le suffixe latin -ETUM. Les types basques *Lizarraga, Saratsaga, Gorostiaga, Azkarraga*, peuvent, par exemple, être considérés comme les équivalents des types latins FRAXINETUM, SALICETUM, AGRIFOLETUM, ACERETUM. D'ailleurs, le nom de lieu *Gandiaga* près

Alaba. *Bustintxuri* « termino arcilloso de Iruña ». *Bustintze*, etc. (*RIEB*, XIV, p. 434). *Bustince* (*Buztinz* a. 1513 ; cf. *Dict. topogr. dép. Basses-Pyr.*, p. 37). La voyelle *-i* de l'appellatif *busti* (cf. *mendi, iturri, zubi, arri, erri* ; *elorri, idarri, aufurri, ziñurri, zungi, gorosti, burgi* etc. noms de plantes, cf. *Wörter u. Sachen*, XI, p. 160), la grande vitalité dans le vocabulaire tout autant que dans la toponymie, tout porte à écarter l'hypothèse d'emprunt.

A propos du catalan (Pyr.-Orient.) *pustiluna* « argile », *ALF*, 1440, P. 795, voir H. Urtel, *Zum Iberischen in Südfrankreich (Sitzb. preuss. Akad. Wissensch.*, XXXIII, p. 544) ; H. Schuchardt (*Liter. f. german. u. roman! Philol.*, XXXIX, p. 42) avait proposé, par contre, comme point de départ de la famille euskarienne le latin *MUSTIDUS ; cf. pourtant, *Liter.*, XXXIX, p. 199, note.

Au toponyme *Bustines* de Navarre (*RIEB*, XIV, p. 451) « localité à terrain argileux » correspond, sur le territoire d'Urgell, MERLES, j. *Marlès*, interprété par Meyer-Lübke (*Bull. dialect. catal.*, 1923, p. 6) comme un dérivé du basque *merla* (< gaul. MARGILA « marne »). Faut-il tenir compte aussi du type *Bustanico* de la Corse, sur un petit affl. du Tavignano?

1. Luchaire, *Idiomes pyrén.*, p. 148 ; C. C. Uhlenbeck, *De woordafl Suff. Bask.*, p. 4 ; Gavel, *Éléments phon. basque*, p. 362 ; T. de Aranzadi, *RIEB*, VII, p. 467 et A. Trombetti, *Le origini della lingua basca*, 1925, p. 155, a signalé la concordance avec les types toponymiques fréquents en Cappadoce : *Commaga, Sabaga, Corsaga, Sadaga*, etc.

Schuchardt (*Mitteil. anthrop. Gesellsch. Wien*, XLV, p. 120) a comparé Ἄστιγις (Strabo, III, 2, 2 ; Ptol., II, 4, 10) au type basque *aztegi* « alnetum » (Azkue, I, 119) ; à propos de ARTIGI (Pline, III, 10) et LASTIGI (Pline, III, 12, 14), cf. *Iber. Deklin.*, p. 18 ; *Museum*, X, p. 395 et *ZRPhil.*, XXXII, p. 82. Cf. encore CANTIGI, OLINTIGI, SALTIGI (-IGA), Hübner, *MLI*, 228, 237, 239 ; de ce groupe s'est occupé, tout récemment, Meyer-Lübke, *Hom. Men. Pidal*, I, 80.

de Rigoitia (Biscaye ; cf. *RIEB*, XIX, p. 621), interprété comme « GLARETUM », peut être rangé plus précisément à côté des collectifs tels que *Harriaga* « endroit pierreux », *Ligorraga* et *Bustinaga* en rapport avec *legor* « terre sèche » et *buztin* « argile ».

On pourrait multiplier les exemples ; la plupart des autres éléments de dérivation : -ABRI, -AL(IA), -ĂRA, -EL-, -EN(N)A, -ONIU-, -UBA, -UR(R)-, etc., comportent des considérations analogues. Mais ce qui surtout mérite d'être relevé à l'égard du problème ici envisagé, c'est que l'identité du morphème dans les doublets CANT-ĂRA : *Gánd-ara* ; CANT-ILIA (*Tab. Peut.*) : *Cand-iglione* (Monferrato) ; *CANT-ALIA (*Chant-aillon*, montagne de la Côte-d'Or) : *Cand-aglia*, montagne des Alpes ; CANT- EN(N)A : *Cand-ena* ; CANT-ELLA : *Gand-ela*, etc., intervient en faveur de l'équation des racines, CANT- = CAND-(GAND-), établie d'après les indices du sens et des sons.

De toute manière, il ne fait pas le moindre doute qu'essayer de rapprocher des types préhistoriques d'après une condition qui n'a pour elle ni la continuité géographique, ni la perspicuité sémantique, ni la concordance morphologique, c'est tâtonner dans le vide en quête de chiffons de langues inutiles.

*
* *

J'ai essayé ainsi de répondre, dans la mesure du possible, aux thèses sur l'âge, le domaine et l'appartenance linguistique de *GANDA « gravier », etc., dont j'ai proposé la discussion dans ces pages. Tout particulièrement la comparaison avec GANGADIA-GANDADIA, type donné expressément comme « hispanique » par Pline, était propre à jeter quelques lumières sur tout le problème, en déplaçant ainsi les recherches vers la péninsule ibérique, c'est-à-dire sur un terrain plus propice à l'étude des faits de substrat grâce à la survivance de l'îlot euskarien. En effet, si la catégorie sémantique (ARRUGIA, BALUCA, PALACURNA, TASCONIUM, URIUM, etc.) au sein de laquelle nous est transmis l'appellatif GANDADIA par la source de Pline contribue, d'une part, à nous fixer sur l'appartenance du mot non seulement à une région

déterminée de montagnes (une zone pyrénéenne ou, mieux encore, la chaîne aurifère des Asturies), mais aussi à un milieu social déterminé (les mineurs), certains traits caractéristiques de la phonétique (-ND- : -NG- ; chute du G- dans *gándara* : *ándara*) et de la morphologie basques (suff. -DI[A]) dénoncent, d'autre part, l'appartenance du mot à un substrat linguistique déterminé. Sans vouloir faire dire aux faits de vocabulaire et de toponymie plus qu'ils ne peuvent, sans vouloir tout simplement confondre les données et les résultats de la linguistique avec ceux des autres disciplines qui s'occupent de problèmes préhistoriques, je voudrais pourtant relever que le substrat ici jalonné semble correspondre à peu près à cette unité cantabro-pyrénéenne individualisée par les archéologues et par eux considérée comme le berceau de la race indigène [1]. En tout cas, à travers un

1. « La cultura llamada « neolítico de las cavernas », en Africa como en España, parece representar un estrato étnico indígeno derivado de los pueblos del paleolítico superior de tales territorios, y que no son otros que los que desarrollaron la cultura llamada capsiense, los cuales, junto con los pueblos de la zona cántabro-pirenaica emparentados con los del Oeste y Sur de Francia, que persisten en los pirenaicos del eneolítico, vienen a constituir *los dos elementos étnicos fundamentales* de la Península. » P. Bosch Gimpera, *Los antiguos iberos y su origen,* 1928, p. 7. — « De los trabajos que se han hecho en los últimos años acerca de la arqueología y de la historia antigua de la península por una parte y por otra de las conclusiones a que ha llevado el estudio de los restos antropológicos de los sepulcros mégalíticos vascos en comparación con la raza de los vascos modernos, surgen serias dificultades para la identificación de lo vascos con los iberos y al mismo tiempo se plantea el problema de los posibles elementos ibéricos del vasco de manera distinta que hasta ahora ». P. Bosch Gimpera, *El problema etnológico vasco y la arqueología* (*RIEB,* XIV, 1923), p. 590. « .... Los pueblos indígenos de la península vienen a parar a dos elementos fundamentales irreducibles : el pueblo indígeno del Norte de la península del que salen los pirenéicos y por otra parte el pueblo del eneolítico y andando el tiempo los vascos históricos, y por otra parte el pueblo de la cultura capsiense del paleolítico ». P. Bosch Gimpera, *Ensayo de una reconstrucción de la etnología prehistórica de la Peninsula ibérica* (*Boletin de la Bibl. Menéndez y Pelayo,* Santander, 1922). Sur les mêmes problèmes, cf. « *Die Vorgeschichte der Iberer* » (*Mitteil. anthropol. Gesellsch. Wien,* LV (1925), p. 69-115 ; « *Die baskische Ethnologie im Lichte der neuesten archäologischen Forschung* » (*Zeitschr. f. Ethnologie,* 1923, p. 87) ; « *La civilisation mégalithique pyrenéenne dans le Sud-Est de la France* » (*Revue anthropologique,* XXXVII, 1927, p. 6).

certain nombre de faits linguistiques on entrevoit la possibilité d'isoler cette ancienne unité cantabro-pyrénéenne, qu'on pourrait peut-être nommer *paléo-vasconne*, de la couche appartenant plus précisément au système de l'Ebre (IBERUS), le foyer originaire de la culture *ibérique*. C'est dans le cadre de ce substrat cantabro-pyrénéen que l'alternance des sourdes et des sonores, soit à l'initiale (PALUCA-BALUCA, etc.) soit à l'intérieur après une nasale (MENTESA-*mendi*), peut justifier la coexistence de *KANTA à côté de *GANDA sur le sol de la péninsule ibérique comme deux différentes possibilités de survivance d'une même base.

Or, un flottement identique des occlusives (type: *KABA-*GABA, TALPONE = *DARBONE) nous laisse entrevoir dans le domaine des Alpes et de l'Apennin une situation de substrat analogue à celle des Pyrénées, de sorte que, dans le cas particulier, le doublet *KANTA = *GANDA tel qu'il résulte des survivances est interprétable à l'aide des mêmes faits de sonorisation.

De plus, la comparaison des morphèmes, faite dans les dérivés des Alpes et des Pyrénées et étendue aussi aux zones les plus typiquement conservatrices du bassin de la Méditerranée, vient d'apporter un indice de plus en faveur d'une communauté d'origine des bases, admise d'après les indices des sens et des sons.

Si d'après tous ces indices le type GANDADIA se révèle donc comme un élément d'une langue parlée à l'époque de Pline par les mineurs pyrénéens génétiquement apparentée avec l'euskara d'aujourd'hui, du parallélisme pyrénéo-alpin ici institué il semble ressortir que cette langue paléo-vasconne devait avoir avec les idiomes des Alpes d'où nous provient le type *GANDA une communauté de substrat.

C'est là, du moins, un essai fait pour expliquer des types attestés par les auteurs de l'antiquité et par les inscriptions pour l'ancienne Ibérie à l'aide de caractéristiques du basque, considéré comme le langage qui a conservé la tradition linguistique la plus reculée de toute la péninsule, et d'appliquer dans la mesure du possible un procédé d'investigation analogue aux types anciennement attestés pour le domaine des Alpes.

Sans doute, la mosaïque des langues vivantes dans le bassin de la Méditerranée nous cache d'autres types qui ne s'encadrent guère dans le système des différents groupes. Réunir toutes ces épaves de substrat en les isolant de l'indo-européen à l'aide de toutes les données dont dispose la méthode comparative actuelle, c'est déjà un pas vers leur classification. Est-ce que la route pour avancer encore est irréductiblement barrée? C'est ce doute même qui nous incite à essayer.

Je ne me dissimule point les difficultés d'une telle entreprise. Au contraire; j'insiste, une fois encore, sur le caractère forcément problématique de toute recherche de ce genre. Ne pouvant presque jamais atteindre une certitude absolue, la nécessité à plus forte raison s'impose de ne jamais perdre de vue du moins les limites du possible; car on ne peut les dépasser, sans compromettre chaque fois l'équilibre de tout l'édifice. Combien de fois au cours de la discussion ai-je moi-même dépassé ces limites? Quoi qu'il en soit, cet essai n'aura pas manqué son but, si une critique rigoureuse oppose aux hypothèses plus hardies des avertissements utiles pour ceux qui voudront et sauront procéder plus prudemment que moi sur le terrain marécageux de la préhistoire. Car, si dans les conditions actuelles, à cause des obstacles et des difficultés, on ne réussit qu'à serrer de plus près un certain nombre de problèmes de détail, en bornant les recherches pour le moment aux domaines les moins éloignés l'un de l'autre et surtout en perfectionnant la méthode, c'est un bénéfice acquis en vue des efforts de demain.

INDEX

abayou « myrtille », Béarn, 129.
abi « myrtille », basque, 128.
-ABRI, 172.
acebo « houx », espagnol, 136.
ACERABULUS « érable », 130.
aceru « érable », Sardaigne, 132.
-adia, en basque, 162-164.
-aga, en basque, 171.
agast « érable », Provence, 109, 130-132.
AGOGAE (Pline), 99.
AGRIFOLETUM, 171.
agrina « prunelle », Provence, 139 n.
*AGRĪNIO « prunellier », celtique, 139 n.
áirne « prunellier », irland., 139 n.
aitz « rocher », basque, 153 n.
ἄκαστος « érable » (Hesychius), 109, 130-132.
ALAFATERNUM, osque, 148.
ALBA, ligure, 148.
ALBARNA, ligure, 148, 160.
ALBUM INGAUNUM, j. *Albenga*, 148.
ALBUM INTEMELIUM, j. *Ventimiglia*, 148.
-ALIA, 172.
ALIQUANDAS, espagn. (Glos.), 146.
ALKOVINOS, inscript. lépont., 157.
ALPES, 148.
ALPIUS, osque, 148.
ALPUM, sabin, 148.
Amestoi, Pays Basque, 137, n. 2.
AMUDIS (*Tab. Vel.*), 162, n. 2.
añara « bruyère », basque, 126.
Andara, Picos de Europa, 106, 166.
Ἄνδηλος (Ptol.), 146.
ANDERON(I) (*CIL* II, 2598), 133, 166.
andura «hièble », basque, 128.
andyelo « terre argileuse », Hautes-Pyr., 133-134.
angrinela « gratte-cu », Alpes, 139, n.
ANTELUS (*CIL* II, 2387), 146.
aouajouera « myrtille », Haute-Gar., 129.
APITASCUS (Pline), 99, 102, n.
« AQUIFOLIUM », 136-138.
-ARA, 172.
Arakama, Pays Basque, 164, n. 2.
Arama, Pays Basque, 164, n. 2.
arce « érable », espagnol, 132.
ARDOBRICA ARTABRORUM (Mela), 146, n. 1.
Arechandi, Biscaye, 137, n. 1.
AREPENNIS, gaulois, 158, n. 2.
ARISPE (XII^e s.) « sous les chênes », Pays Basque », 127.
aritztidia « la chênaie », basque, 163.
arrec « ravin », Béarn », 121.
ARRECA (XIV^e s.), Pays Basque, 121.
ARRONIDAECI (*CIL* II, 2697), 162.
arrouil « rigole », gascon, 121.
ARRUGIA (Pline), 99.
ARTABRI, 146, n. 1.
ARTIGI (Pline), 171, n. 1.
Ἀρύκανδα, Lycie, 115.
ASAMUM, Illyr., 159, n. 1.

Aspe « sous le rocher », Pays Basque, 126, n. 2.
astigar « érable », basque, 128-132.
Ἀστιγις (Strabo), 171, n. 1.
Ἄττουδα, Lydie, 162, n. 2.
AUCIEICU, 133, n. 2.
AVIA (Columelle), 129. n. 1.
AVICANTUS (*CIL* XII, 3077), 138, n. 3.
AVINANDE, a. 1163, Espagne, 146.
azedur « érable », provenç., 130.
Azkarraga « Agrifoletum », basque, 171.
aztegi « alnetum », basque, 171, n. 1.

BAESURI, 134.
Bal, Alpes du Garda, 140.
*BALA « rocher », 138-141, 167.
BALABO *monte* (*Tab. Peut.*), 141, n.
Balagna, Corse, 140.
Balasco, Tessin ; Basses-Pyr., 140.
Balisio, Valsassina, 140.
BALISTA « mons Liguriae » (Live), 140, 160, 167.
balma « rocher surplombant », Alpes, 161, 167.
baloga « Rubus saxatilis », Val Cavallina, 138, n. 3.
balsa « puits, piscine », basque, 126, 161.
Balsape, Pays Basque, 126.
balù « bloc de rocher », Alpes, 139.
BALUCA (Pline), 99, 134.
Baluga, Pays Basque, 140.
Balur, Alpes-Maritimes, 140.
Baressa, Sardaigne, 170.
BARGA-BARKA, Alpes, 144, 161.
BARR- « mouton », 139, n.
barr-a, -anca « précipice », 144, 161.
basa « bourbe », basque, 161.
-be, basque, 126.
Bedama, Pays Basque, 164, n. 2.
Beizama, Pays Basque, 164-167.
BELENDI, *Aquit.*, 134.
*BELLUCA « prunelle », 139, n.
belofa « prunelle », Savoie, 138, n. 3.
bereska « rayon de miel », basque, 168, n. 3.
Βέργιδον (Ptol.), 162.
BERIGIEMA (*Sent. Minuc.*), 153.
BERR- « mouton », 139, n.
biku « figuier », basque, 127, n.
Bikupea « sous le figuier », Pays Basque, 126.
BILBILIS, Ibérie, 134.
Bilesi, Corse, 169, n. 5.
blofa « prunelle », Savoie, 138, n. 3.
botxi « rocher », basque, 126.
breska « rayon de miel », basque, 168, n. 3.
BRIGINDONI (*CIL* XIII, 2638), 138, n. 2.
« bruyère », 126.
BULLUGA (Vita Columbani), 138, n. 3.
βύσσινος « fait de lin », 127, n. 2.
Bustanico, Corse, 171.
BUSTERISSA, Alpes, 170.
bustia « pâturage », Asturies, 170.
busti « humidité », basque, 170, n. 3.
Bustiñabea, Pays Basque, 126, n. 2.
buztiña « argile », basque, 170, n. 3.

cabanco « barranco », Sanabria, 144.
caborco « barranco », Sanabria, 144.
CAEPTIEMA (*Sent. Minuc.*), 153, 167.
caixigo « chêne », Pyrénées, 132.
cala « ravin », Alpes, 116, n., 161, 167, n.
calanca « ravin », Alpes ; Sardaigne, 116, n., 144, 167, n.
calava « ravin », Alpes, 116, n., 167, n.
Calavorno, Apennins. Lucca, 116, n.
*CALMA « haut plateau dénudé », 167, n.
CANDA, a. 850, Flandres, 112, n. 1.

Canda, Apennins ; Sanabria, 107, 112, n. 1, 166.
CANDAI, Locarno, 145, n.
Candal. Sanabria, 107, n., 165.
CANDALICAE (*Itin. Ant.*), Noricum, 114.
CANDAMIO *Iovi* (*CIL* II, 2695), 107, 132, 147, 164-167.
Candámo, Asturies, 107.
Candandiu, Pyrénées, 107, 165.
Candanedo, Sanabria, 107, n. 1, 164.
CANDARA, cours d'eau (a. 790), 111, 145.
CANDAVIA (Pline), Balkans, 113-114, 145.
Candena, Asturies, 154.
CANDIDA (var. Pline), 98.
CANDIDUS > *CANDUS, 111.
CANDIEDONI *Jovi* (*CIL* II, 2599), 107, 132-133, 162, 164-167.
Candoglia, Alpes, 145.
CANDOLA, a. 1314, 145, n.
Candriài, Alpes, 145.
cann « blanc », gall., bret., 111, n. 2.
CANTABI (XVI^e s.), Pays Basque, 147, n. 1.
CANTABRI, Ibérie, 147, n. 1.
Cantache, Mayenne, 139.
CANTADUNUS, Gaule, 158.
Cantal, dép. France ; Almeria, 147.
cantal « grosse pierre », catalan, 152.
Cantalapedra. Salamanca, 152.
CANTALON, inscript. gaul., 155-157.
CANTALUCIA, 160, n.
cantamune « grosse pierre », calabr., 123.
CANTAPIA, Gaule, 158.
*CANTA-PICA, j. *Chantepie,* 160, n.
CANTARA, 111, n. 2, 145.
cantarel « tas de pierres », provenç., 153.
CANTARELA (XIII^e s.), Alpes du Garda, 154.
Cantarema, Sestri Ponente, 153.
Cantarena, Voltri, 153.
Cantaroun, Nice, 153.
cantena « angle d'un mur », Savoie, 154.
cantena « pierrailles », Rendena, 154.
cantera « carrière », espagnol, 152.
Canteranne, Pyrénées-Orient., 147, n. 1.
CANTHUS « jante » (Quintilien), 154.
CANTIGI, *Baetic.,* 147, n. 1.
CANTILIA (*Tab. Peut.*), *Chantelle,* Allier, 154.
CANTISSA, j. *Chantesse,* Isère, 169.
canto « pierre », espagnol, 152.
canto « brique », Marches, 153.
CANTOGILUM, Gaule, 158.
*CANTOS « splendens », gaulois, 111, n. 2.
CANTUNAS (*CIL* XIII), Rhénanie, 155.
Canturri, Lérida, 147, n. 1.
CARISA-CARISSA, Ibérie, 168-169.
Carrasquero, Espagne, 132.
CARTIMA (-AMA), Ibér., 164, n. 2.
Castigaleu, Espagne, 132.
CATICANTUS, j. *Cachan,* 158, n. 3.
Cavargna, Alpes, 142-144.
cavino « ruisseau », Apennins. 141-144.
CAVUS, 143-144.
CELADUS *fluvius* (Mela), 162.
Chantaillon, mont. Côte-d'Or, 155, n. 2.
Chantepierre, Mayenne, 152, n. 1, 160.
Chanteroc, Haute-Loire, 153, 160.
chantille « brique », Centre, 154.
Châteaudun, 153.
Cimaganda, Spluga, 97.
CIPODI, Ligurie, 162, n. 2.
CLUNIA *Celtib.* (Pline), 137.
Colostrài, Sardaigne, 136, 163.
colostri « houx », Sardaigne, 136.
COLOSTRUM, 137, n. 1.
Commaya, Cappadocie, 171, n.
CONGEDI *vadum* (Martial), 162.
CORRUGUS (Pline), 99, 123, n. 1.
Corsaga, Cappadocie, 171, n.
Coruña, Galice, 137.
costighe « érable », Sardaigne, 131-132.
Costighedu, Sardaigne, 132.

Crèst la Gonda, Grisons, 107.
CULUNIA (*CIL* II, 5238), 137.
CUMALLIA (*Tab. Vel.*), 138.
CUMELIUS (*CIL* II, 2639), 138.
CUMERE, étrusque, 138, n.
CUNICULUS (Pline), 99.
CUPPA, 129.

*DARBONE « taupe », 149.
Darboussèdes, Var, 150.
DARPUS (Polemius Silvius), 149.
Δούδαδα, Phrygie, 126, n. 2.
DURIUS *fluvius*, 134, 138.

-EL-, 172.
Elama, Pays Basque, 164, n. 2.
Elorrbe, Pays Basque, 126, n. 2.
elorri « épine », basque, 126, n. 2.
elzaur-dia « la noyeraie », basque, 163.
-EMA, 153.
enada-enara « hirondelle », basque, 133.
-EN(N)A, 172.
« érable », 129-132.
erreka « ravin », basquē, 121.
-ESA, 167-171.
ESANEKOTI, inscript. Briona, 158, n. 1.
Erisa, Corse, 169, n. 5.

FALAE, étrusque, 140, n. 3.
Falesa, Corse, 169, n. 5.
FAUISA-FAUISSA, étrusque, 169.

Gabanzuelo « arroyo », Pyrénées, 142, n.
GABARUS, Pyrénées, 141-144.
Gabàs, Pyrénées, 142, n.
GABELLUS (Pline), Alpes, 141-144.
gabi « ruisseau », Pyrénées, 141-144.
gabi « airelle », basque, 128.
Gabiña « arroyo », Pays Basque, 142.
gaf « torrent », Alpes, 141-144.
Gagnola, Mesocco, 97.
gaindor « pic de montagne », basque, 157, n. 1.
Galbissa, Sardaigne, 170.
GALLUS, 129, n. 1.
γάνα · χέρσος γῆ (Hesichius), 107-109.
gana Ticino ; Trentino, 96, 108.
Ganac, torrent, Ariège, 103.
Gand, Flandres, 112.
GANDA (IX^e s.), Flandres, 112.
ganda « éboulement du terrain », Alpes, 93-98, 102-105, 108-113.
Ganda, Alpes et Pays Basque, 103.
GANDADIA (Pline), 95, 98, 123-128,
Gandaille, fleuve, Lot-et-Garonne, 103.
GANDANC (a. 1220), Rhénanie, 113.
gándara « terre inculte », Galice, 102-107.
Gándara, Santander, 106.
Gandaran, Pays Basque, 103.
Gandasso, Alpi Orobie, 106.
GANDAVUM *castrum*, Flandres, 112, 146.
gandel-beere « airelle », Souabe, 113.
Gander, affl. de la Moselle, 111.
GANDERA (a. 957), portug., 110, n. 3.
Ganderheide, Rhénanie, 113.
gando « creusement du terrain », Caucase, 115.
Gando, Pays Basque, 103.
gándola « fossé d'une route », Pyrénées-Orient., 110.
gandor « crête », basque, 127.
Gandòvera, torrent, Como, 110, 137.
GANDRA (a. 768), fleuve, 111.
Gandria, Lugano, 97, 145, n.
Gandron, torrent, affl. de l'Ardèche, 110, 145.
gandura « hièble », basque, 128.
GANGADIA (Pline), 98, 123-128.
ganna « terre inculte », France du Midi, 107-109.
Ganna Nera, Alpi Lepontine, 107.
GAN(N)APIA, j. *Gennep*, Limburg, 160.
Gannariente, Val Bavona, 97.
gant « glabretum », Suisse allem., 96, 108.

GANTUNAS (*CIL*, XIII), Rhénanie, 155.
ganús, Val Maggia, 96, n.
gao « ruisseau », Pyrénées, 141-144.
Gascons, nom de peuple, 101.
gastigar « érable », basque, 128-132.
gaulla « myrtille d'ours », La Bureba, 129.
Gavarnie, Alpes, 142-144.
Gave de Pau, Pyrénées, 141-144.
GAVIA BURMINA, Alpes, Bormio, 141-144.
GAVIASCHO, Alpes, 141-144.
gavino « ruisseau », Apennins, 141-144.
gavo « ruisseau », Pyrénées, 141-144.
Gavorrano, Apennins, 141-144.
gayuda « myrtille d'ours », Valtellina, 129.
Gennep, Limburg, 160.
ghinda « cerise sauvage », Nuoro, Sard., 126-127.
ghinié, Tarn-et-Gar., 127, n.
giñarra « bruyère », basque, 126, n. 1, 128.
ginda « cerise aigre », basque, 126.
Gindapea, Pays Basque, 126.
gindarra « bruyère », basque, 126.
ginga « cerise aigre », basque, 126.
« glaretum », 163.
golostri « houx », Sardaigne, 136-138.
gonda, gianda, Engadine, 96.
Gorostegi, Pays Basque, 136.
gorosti « houx », basque, 136-138.
Gorostidi, Pays Basque, 136, 163.
Gorostissa, Labourd, 171.
Grándola, Menaggio, 145, n.
grignapón « framboise », Lombardie, 139.
GUINDOLUM (a. 1430), 127, n.
GUMALLAN(U)S (*Tab. Vel.*), 138.
gupel « tonneau », basque, 129.
HABIA (Columelle), 129, n. 1.
HALSCONIS, *Aquit.*, 101.
Harriaga « saxetum », Pays Basque, 172.
HELEDUS *fluvius* (Avieni), 162.
« hièble », 128-132.
« houx », 136-138.

-IDA, 162.
Ἰδουδέδα ὄρος (Strabo), 162.
iduzki-iruzki « soleil », basque, 133.
igar « sec », basque, 130.
-IGI, 171, n. 1.
ILEX, 136-138.
Iliberri « ville neuve », basque, 137.
Ἴλισος, 169.
Illurdi « montagne pleine de neige », Pays Basque, 163.
Ἰμμάραδος, Thrace, 162, n. 2.
iñarra « bruyère », basque, 126, 128.
indar « force », basque, 124.
Ἴνδαρα· Σικανῶν πόλις, 124.
indarka « par force », basque, 124.
INDERCA *Aquit.* (*CIL* II, 257), 124.
ingar « force », basque, 124.
inguda-ingura, basque, 133.
iri « ville », basque, 166.
Irimo « localité de mont. près de la ville », Pays Basque, 166.
IRUNTIK-*Irundik*, espagnol, 146.
iruzki « soleil », basque, 133.
-ISSA, 167-171.
ITURISSA *Vascon.* (Ptol.), 167.
iturri « source », basque, 166.
Iturrime « localité de la source », Pays Basque », 166.
izaidia « la sapinière », basque, 163.

*KABA « torrent de montagne », 141, 161.
kabaśón « pequeño rio », Ibérie, 142-144.
kaborko « afluente de los pequeños rios », Ibérie, 142-144.
Kafuerg, Alpes, 143, n.
*KALA « flanc raviné d'une montagne », 161.
kalanka « ravin », 116, n.

kalannu « creusement du terrain », Caucase, 115, 116, n.
kalava « creusement du terrain », Caucase, 115, 116, n.
Κάνδαρα, Asie Mineure, 114, 145.
Kandaraitz, Pays Basque, 153, n.
Κάνδασα, Carie, 115.
Kander, cours d'eau, Baden, 111,
Kandergrien, Berner-Oberland, 111.
Κάνδιδα, Thrace, 114.
Κάνδρια, Phrygie, 114, 145.
Κάνδυδα· πόλις Λυκίας, 115.
KANTA, inscript. Novare, 156.
kantal « grosse pierre », basque, 152.
καντενα, inscript. Gaule, 154-157.
KANTHUS (κανθός) « jante » (Quintilien), 154, n. 3.
kantóm « gazon dans les rochers », Alpes, 157, n. 1.
*KAR(R)A « pierre », 161.
kasko « gravier », basque, 101.
khorostü « houx », souletin. 136.
KIDEI, inscript. Alcoy, 162.
Kolostrin, Pays Basque, 137, n. 2.
Korostadoi, Pays Basque, 137, n. 2.
korosti « houx », basque, 136-138.
kvisa « lapideus », géorgien, 169, n. 3.

La Gan(n)e, Limousin, Auvergne, 108.
lanca « lit d'un torrent », Alpes, 161.
Λάρισα-Λάρισσα, 169.
LASTIGI (Pline), Ibér., 171, n. 1.
Lavin de la Gándara, Santander, 106.
Laviner de la Gonda, Grisons, 97, 106.
legor « terre sèche », basque, 172.
Lezama « endroit près de l'abîme », Pays Basque, 166.
Ligorraga, Pays Basque, 172.
LIRICANTUS, j. *Larchant*, 158, n. 3.
Lissardi « fresnaie », Pays Basque, 137, n. 2, 163.
Lizarraga « fraxinetum », Pays Basque, 171.
LOKAN « tombe », 156.
Louzame, La Coruña, 164, n. 2.
-MA, 164-167.
mal « montagne », Balkans, 161.
*MALA « montagne », 151.
malh « rocher », Pyrénées, 151.
Mallos de Riglos, Pyrénées, 151, n. 6.
MALODES *mons* (Avieni), 162.
MALUSINUS *mons*, 152, n.
mandaburu « variété de pomme », basque, 134, n.
mandaka « variété de pomme », basque, 134, n.
mandako « muleton », basque, 134, n.
mando « mulet », basque, 134, n.
mandoros « pomme de terre », H.-Pyrén., 133, n. 3.
Μάνταλος-Μάνδαλος, 148.
MANTISA-MANTISSA, étrusque, 169.
MARGILA « marne », gaul., 171.
*MAR(R)A « ravin », 161.
MASSINISSA, Afrique, 170.
MEDIOCANTUS, Gaule, 158.
MELENA *podium*, 152, n., 153, n.
MELLO- « colline », gaulois, 151.
MEMBRESSA, Afrique, 170.
mendi « montagne », basque, 147, 168.
Mendia, mont. Pays Basque, 142, 147, 168.
Mendibe « sous la montagne », Pays Basque, 126.
MENDICULEIA *Ilerget.*, 147.
MENDIONDO (XIII^e s.), Pays Basque, 147, 168.
MENTESA (Pline), Ibér., 147, 168.
merla « marne », basque, 171, n.
MERLES, j. *Marlès*, Urgell, 171, n.
Mongibello, 153.
Montesa, Valencia, 168.
Montory-Mondory, 146.
muga « borne », basque, 142, n.
Mugica, Pays Basque, 142, n.
Mundondoa, Pays Basque, 142, n.
muno « colline », basque, 142, n.
Μυσάδιος, Thrace, 162, n. 2.

*NABA « plateau serré entre des montagnes », 161.

nabarri « lieu pierreux », basque, 168, n. 3.
NABRISSA, Ibérie, 168, n. 3.
NEMANTURISSA, 168, n. 3.
NEMATURI « gens Liguriae » (*CIL*, V, 7817), 168, n. 3.

Ochagavia, Navarre, 142, n.
ogrino « prunellier », provenç., 139, n.
OLONTIGI, Ibér., 171, n. 1.
-ondo, 142, n.
-ONIU, 172.
oroldio « mousse », basque, 128, 137, n.
Othegi « lieu couvert d'ajoncs », Pays Basque, 137, n. 2.

PALA « pierre sépulcrale », inscript. lépont., 136.
pala « pic de montagne », Alpes, 139-141, 156, 161.
Pala, mont. Grisons et Dolomites de Fassa, 139-141.
palacurna « pépite d'or » (Pline), 99.
Paladimonti, Sardaigne, 140, n. 3.
PALAGA « pépite d'or » (Pline), 99.
Palanca, mont. Val Sesia, 140, 144.
Palano, mont. Lazio, 140.
Palanuda, Calabria, 141, n.
Palaperto, mont. Basilicata, 141, n.
Palasco, Corse, 140.
Palastre, mont. Hautes-Alpes, 140.
Palena, Apennins, 141, n.
Pales de Burat « pics des Pyrénées », 140-141.
Πάλλα (Ptol.), Corse, 140, n. 3.
palofra « fruit du prunellier », Savoie, 138, n. 3.
PALUCA « pépite d'or » (Pline), 99, 134.
Paluca, Sardaigne, 140.
paluoga, « prunelle » Grisons, 138, n. 3.
PARR- « mouton », 139, n.
-pe, basque, 126.
PELENDONES *Iberiae*, 134.
peloce « fruit du prunellier », anc. franç., 138, n. 3.
PENTOVIUS (*CIL*, II, 6338*k*), 133, n. 2.
περκνός « saumon », 157, n. 2.
PERR- « mouton », 139, n.
Pic de Burat « pics des Pyrénées », 141.
« pierre », 155.
Piz de las Palas, Grisons, 141.
Plomb du Cantal, 155, n. 2.
PLPLIS, Ibér., 134.
Poggimele, Val d'Arno, 152, n.
PORCOBERA (*Sent. Minuc.*), j. *Polcèvera*, 157.
PORKOS « saumon », 157.
Portilla de la Canda, Sanábria, 107.
POTENTIA, Liguria, Picenum, Lucania, etc., 125, n. 3.
potok « ruisseau », slave, 153.
PREURADOS, 162, n. 2.
« prunellier », 138-139.
« *Prunus spinosa* L. », 139, n.
Puerto de Candandiu, Pyrénées, 107.
PULLUGAS (Vita Columbani), 138, n. 3).
Punta Palai, Sardaigne, 141.
pust « désert », slave, 170.
*PUSTA (-ARA) « pâturage » (?), 170.
pustituna « argile », Pyr.-Orient., 171, n.
PUSTRISSA, j. *Pusteria*, Alpes, 170.

quejigo « une sorte de chêne », espagnol, 130-132.
« QUERCUS », 131.

rèc « ravin », provenç., 121.
rin « ruisseau », Alpes, 153, n.
Rio de la Gándara, Santander, 106.
Rio Patocco, Fella, 153, n.
Rio Ringiau, Piave, 153, n.
Riupach, Tyrol, 113, 153, n.
Roche au Diable, 159, n.
Rocimulin (*Rocciamelone*), 153, n.
Roia, Sardaigne, 122, n. 2.

roza « canale d'acqua », lomb., 123, n. 1.
*RUGIA, 122-123.

Sabaga, Cappadocie, 171, n. 1.
Sadaga, Cappadocie, 171, n. 1.
Sagarrondo « pommier », Pays Basque, 142, n.
*SALA « terrain marécageux », 161.
SALAPIA, 159, n. 1.
SALTIGI *Iberiae*, 171, n. 1.
San Estéban del Malh, Pyrénées, 151, n. 6.
Saratsaga « salicetum », Pays Basque, 171.
SARISA-SARISSA, étrusque, 169.
SASADIS *Liguriae*, 162, n. 2.
Sassbach, Stelvio, 159, n. 1.
SAVADIOS, Thrace, 162, n. 2.
SCALADIS, Illyr., 162, n. 2.
Σιγίδα (Ptol.), 162.
SEGISAMA *Vaccaeor*, 125, n. 3.
SEGOBRIGA *Celtib.*, 125, n. 3.
SEGODUNUM *Rutenor. Aquit.*, 125, n. 3.
SEGOVELLAUNI, 125, n. 3.
SEGOVIA *Arevac.*, 125, n. 3.
SEGUTILUM (Pline), 99.
SICANUS *fluvius Iberiae*, 125.
Σικάνη· πόλις Ἰδηρίας, 125.
Σικανοί (SICANI), 125.
SIKÈLES, 125.
SOPINA *Florentiae*, 150.
Sotenissa, Sardaigne, 170.
SPERIDIUM *Illyr.*, 162, n. 2.
splann « clair », bret., 111, n. 2.
*SPLENDUS (SPLENDIDUS), 111, n. 2.
Steinbach, 159.
STRIGILES (Pline), 99.
Subiza « lieu du pont », Pays Basque, 179, n. 3.
SUPNI, étrusque, 150.

τάδα « rocher », 161.
*TALA « terre », 150, 161.
Tala, Corse, 151.
TALABARA *Iberiae*, 150.
TALADIUS *Iberiae*, 150.
talaki « terre grasse », Caucase, 151.
TALAMINA *Iberiae*, 150.
Talana, Sardaigne, 51.
Talar, Asie Mineure, 151.
TALARENSES (Pline), 151.
Ταλαρία (Steph. Byz.), 151.
TALARUS (Pline), 151.
Talasai, Sardaigne, 151.
Talasani, Corse, 151.
TALASIUS-Ταλασις, 151.
Talava, Sardaigne, 151.
TALAVUS *Iberiae*, 150.
talax « terre grasse », géorgien, 151.
TALAXANO (a. 977), Catalogne, 151.
TALONIUS, 151, n. 3.
TALORI *Iberiae*, 150.
TALPA « taupe », 149-152.
TALPIUS (Fabretti), 150.
TALPONA *vitis* (Pline), 149-152.
TALPONE-*DARBONE « taupe », 149.
TALPONIUS (*CIL*, V, 2512), 150.
TALSCONIS *Aquit.*, 101, n.
TALSI (*CIL*, III, 3011), 151, n. 3.
TALUTIUM (Pline), 99, 150.
Tamame, Pays Basque, 164, n. 2.
Tarascon, 101, n.
TARUSCONIENSES (Pline), 101, n.
TARBONIA (*CIL*, XI, 1147), 150.
tasca « terre gazonnée », anc. provenç., 102.
TASCASECERRIS (*CIL*, II, 2067), 102, n.
TASCODUNI *Narb.* (Pline), 101, n.
TASCONEM *fluvium* (*Acta Sanct.*), 100.
TASCONIUM (Pline), 79, 100-102.
tasko « terre gazonnée », Béarn, 101.
« taupe », 149-152.
TELLUS, 151.
Τελμισσός, 169.
Tescon, fl., Toulouse, 100.
Thundorf, 113, 153.
Timades, Sardaigne, 162.
tosca « argile blanche », basque, 101.
Trapogna, 150.
troska, basque, 101.
Tufwasser, 150, n. 1.

TULEDONEM accus. (*Sent. Minuc.*), 162, n.
TULELASCA (*Sent. Minuc.*), 162, n.
TURIUM fl., 134, 138.

-UBA, 172.
Ulzama, Navarra, 164, n. 2.
upel « tonneau », basque, 129.
ur « eau », basque, 100, 195.
URA *fons* (*CIL*, XII, 3076), 100.
urandi « rivière », basque, 100.
urbegi « source », basque, 100.
URGI *Baetic.* — Οὔρκι, 146, n. 1.
urgorri « eau minérale », basque, 100.
Urgorrieta, ruiss., Pays Basque, 100.
Uri, ruiss., Basses-Pyrénées, 100.
URIUM (Pline), 76, 105.
URIUM *fl. Baetic.* (Pline), 100.
Urlo, ruiss., Basses-Pyrénées, 100.
Urma, ruiss., Basses-Pyrénées, 100, 166.
-UR(R)A, 172.
Urueña, Valladolid, 100.
UXAMA *Iberiae*, 164, n. 2.
UXELLODUNUM, Gaule, 164, n. 2.

VASCONES (Pline), 101.
VERNAPIA « eau des aunes », Gaule, 159.
VERNODUBRUM « eau des aunes », Gaule, 159.
VINDASCA (IVe s.), j. *Venasque*, 158, n. 2.
VINDIUS, 158, n. 2.
VINDUPALE *rivo* (*Sent. Minuc.*), 157.
VINILLA (*CIL*, XIII, 5431), 158, n. 2.
VINIUS (*CIL*, XII, 3381), 158, n. 2.
VINNONIA (*CIL*, XIII, 7072), 158, n. 2.

Zegama, Pays Basque, 164, n. 2.

Vittorio BERTOLDI.